This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

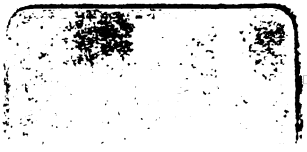
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

07581827 2

Digitized by Google

X LIBRARY

Astor Collection.
Presented in 1884.



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

THÉRÈSE

ASTOR NEW-YORK
Digitized by Google

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS FILS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Format grand in-18

ANTONINE	1	vol.
AVENTURES DE QUATRE FEMMES	1	—
LA BOITE D'ARGENT	1	—
LA DAME AUX CAMÉLIAS	1	—
LA DAME AUX PERLES	1	—
DIANE DE LYS	1	—
LE DOCTEUR SERVANS	1	—
LE RÉGENT MUSTEL	1	—
LE ROMAN D'UNE FEMME	1	—
SOPHIE PRINTEMS	1	—
TRISTAN LE ROUX	1	—
TROIS HOMMES FORTS	1	—
LA VIE A VINGT ANS	1	—
AFFAIRE CLÉMENCEAU. — Mémoire de l'accusé. — 13e édition	1	—
THÉATRE COMPLET, avec préfaces inédites. — 5e édition	4	—
CONTES ET NOUVELLES	1	—
THÉRÈSE	1	—

THÉATRE

L'AMI DES FEMMES, comédie en cinq actes.
LE BIJOU DE LA REINE, comédie en un acte, en vers.
LA DAME AUX CAMÉLIAS, drame en cinq actes.
LE DEMI-MONDE, comédie en cinq actes
DIANE DE LYS, comédie en cinq actes.
LE FILLEUL DE POMPIGNAC, comédie en quatre actes.
LE FILS NATUREL, comédie en cinq actes.
LES IDÉES DE MADAME AUBRAY, comédie en quatre actes.
LE PÈRE PRODIGUE, comédie en cinq actes.
LA QUESTION D'ARGENT, comédie en cinq actes.
UNE VISITE DE NOCES, comédie en un acte.
LA PRINCESSE GEORGES, pièce en trois actes.
LA FEMME DE CLAUDE, pièce en trois actes, avec préface.
MONSIEUR ALPHONSE, pièce en trois actes.

UNE LETTRE SUR LES CHOSES DU JOUR. — 3e édition	1	vol.
UNE NOUVELLE LETTRE SUR LES CHOSES DU JOUR	1	—
NOUVELLE LETTRE DE JUNIUS A SON AMI D.-A. — Révélations curieuses et positives sur les principaux personnages de la guerre actuelle. — 4e édition augmentée d'un avant-propos de George Sand	1	—
L'HOMME-FEMME (41e édition)	1	—

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY

Digitized by Google

THÉRÈSE

LA MAISON DU VENT

HISTOIRES VRAIES — ENCORE UNE HISTOIRE VRAIE

OFFLAND

LES TROIS CHANTS DU BOSSU — LA FIN DE L'AIR

ANGÉLIQUE — UNE EXÉCUTION CAPITALE

PAR

ALEXANDRE DUMAS FILS

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SIXIÈME ÉDITION

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1875

Droits de reproduction et de traduction réservés

S.S.D.

Digitized by Google

LENOX LIBRARY
NEW YORK

Digitized by Google

Michel Lévy a voulu absolument réunir en un volume ces nouvelles, dont quelques-unes (*la Fin de l'air*, *Angélique*, *les Trois Chants du bossu*, *l'Exécution capitale*, *Offland*) ont déjà vingt, vingt-cinq et même trente ans de date. Elles croyaient dormir tranquilles, ignorées et absoutes dans des journaux jaunis, mais elles avaient compté sans un collectionneur impitoyable, M. le vicomte de S..., dont j'aurais bien envie de me venger en

Digitized by Google

lui dédiant ce recueil. Il m'a dénoncé à mon éditeur, qui prétend que le public s'intéresse à ces résurrections-là. Doit-on faire revivre ce qui n'aurait peut-être pas dû naître? Ces premiers essais, dont j'avais oublié jusqu'à l'existence, ont eu pour moi, quand je les ai relus, un charme qu'ils n'auront pas pour le lecteur nouveau; ils m'ont fait revivre quelques heures de mon insoucieuse jeunesse, en évoquant les circonstances au milieu desquelles je les écrivais, si heureux et si fier alors d'être imprimé. En tous cas, ils sont un point de départ et complètent l'ensemble d'une œuvre.

Je dois cependant un dernier aveu au public. J'ai supprimé une historiette sentimentale (*la Croix de pierre*) qui avait paru dans le *Journal des demoiselles*, et un conte à la façon de Boccace (*les Maris*), qui avait paru dans une revue dont j'ai ou-

Digitized by Google

blié le nom. C'était vraiment trop insignifiant et trop mauvais.

Je prévois, cher lecteur, ce que vous aurez le droit de me dire quand vous aurez lu les autres : que, pendant que j'y étais, j'aurais pu..., ne me le dites pas; nous ferons mieux une autre fois.

ALEX. DUMAS, FILS.

Digitized by Google

Digitized by Google

I

THÉRÈSE

Digitized by Google

A MON AMI

ÉDOUARD DE BEAUMONT

Digitized by Google

Il était grand, brun, mince, moitié débraillé, moitié élégant. Il ne portait pas de bretelles, et sa chemise bouffait presque toujours entre son gilet et son pantalon, parce qu'il marchait très-vite, rarement seul, et gesticulait volontiers en marchant, selon l'habitude de son pays.

Il était quelque peu Marseillais, pas complétement, mais enfin assez pour ne se soucier guère des gens qui circulaient en même temps que lui dans les rues qu'il avait à traverser. Quand je dis des gens, je devrais dire seulement des hommes, car il n'était pas une femme qu'il ne regardât des pieds à la tête Les laides, ou réputées telles,

Digitized by Google

avaient les mêmes droits à son attention que les plus jolies, quand elles possédaient certaines indications particulières correspondant à certaines idées qui lui étaient personnelles. En somme, sa mère était de Bordeaux, son père était de Lyon, il était né à Marseille, et il avait été élevé à Paris; voilà son carré. Des petits pieds, des mains souples et fermes, marbrées de rose à l'intérieur, principalement sur les monts de Mars, de Vénus et de Jupiter, la moustache longue et retroussée, la peau ambrée au fond, colorée à la surface, à tons azurés là où la barbe avait été rasée; bref, beau garçon, avec les yeux bleus bordés de cils noirs, qu'il savait rendre aussi doux que possible — à quoi il ne fallait pas trop se fier, — les dents écartées, larges et blanches sous des lèvres rouges (une vraie tête de ténor italien, si le regard et le sourire n'avaient été habituellement d'une insolence parfaite). Personne n'avait plus que mon héros, de prime abord, l'air de se moquer de la terre entière. Impossible de savoir, à moins qu'on ne fût de son

Digitized by Google

intimité, s'il était sérieux ou non. Il ne l'était guère, et ce n'est pas moi qui l'en blâmerai : heureux ceux qui traversent la vie en riant d'elle! Il avait toujours refusé de se marier, cela va sans dire. Il prétendait qu'un homme intelligent ne doit être que célibataire ou veuf, et que, comme on ne peut pas répondre qu'on sera veuf, il vaut mieux s'en tenir au célibat, surtout en ce joyeux pays de France, où tant de gens se marient pour que d'autres ne se marient pas. Il n'a jamais renié ces saines théories. Il a même résolu le double problème : il est célibataire et il est veuf, si l'on veut compter comme mariages les unions volontaires, et comme certificats de veuvages les morts à l'amiable. Peut-être disait-il pis que pendre de cette grande institution sociale, comme le renard des raisins, parce qu'il ne trouvait pas de fille qui voulût de sa personne? N'en croyez rien. Les mères couraient après lui, quelquefois pour elles-mêmes, mais le plus souvent pour leurs filles; car il était de bonne maison, devait être riche plus tard, et,

Digitized by Google

en attendant, gagnait de vingt à vingt-cinq mille francs dans son année : il avait un talent véritable. — Encore un artiste ? Mon Dieu oui ! Quel genre d'artiste ? Devinez. Un peintre ? un écrivain ? un sculpteur ? un musicien ? un comédien, peut être ? Non ; un architecte. Ce garçon, toujours gambadant, toujours en l'air, qui avait monté sur la flèche de Strasbourg par l'escalier extérieur, et qui était descendu du toit de sa maison par le fil du paratonnerre, ce garçon vous faisait des lignes droites comme pas un. A l'heure où je vous parle, il bâtit les plus belles maisons des quartiers nouveaux. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Je tenais seulement à vous prouver que s'il ne s'est pas marié, c'est qu'il ne l'a pas voulu.

Je tiens de lui toutes les histoires de femmes que j'ai mises en scènes, en livres, et celles même que je n'ai pas encore écrites. Il n'a pas de secrets pour moi. Il assure qu'il est mon ami le plus dévoué, et que je ne saurais vivre sans lui. Cela, je le crois ; mais je suis sûr, en revanche, que si j'étais au mo-

Digitized by Google

ment de le perdre, j'aurais plus de chagrin que si je le perdais tout à fait. Qui nous connaît tous deux me comprendra de reste.

En attendant, chaque fois que j'ai besoin d'une anecdote, je fouille dans le répertoire de Frédéric (ce sera son nom aujourd'hui).

Hélas ! je suis incapable d'inventer quoi que ce soit. Il faut que j'aie vu ou senti les choses pour les peindre, ou tout au moins qu'elles m'aient été communiquées par quelqu'un qui en ait été pénétré vivement. Il faut que *ça ait été* pour que je m'y intéresse et que je veuille y intéresser les autres. Or Frédéric, qui a passé vingt ans de sa vie à se jeter à corps perdu dans toutes les aventures possibles, du moment qu'il y avait une femme dedans, Frédéric est mon encaisse. J'ai recours à lui quand mes comptes courants sont à sec.

C'est certainement l'homme de ce temps qui connaît le mieux les femmes, car j'admets que les femmes peuvent être connues. Il procède par synthèse. C'est la meilleure méthode avec ce sexe

Digitized by Google

qui n'est pas aussi compliqué qu'on le croit. Cependant, je ne vous exposerai pas aujourd'hui tout son système. Il a débuté jeune dans la carrière; il n'a pas perdu un cheveu; il n'en a pas un blanc; il paraît trente ans au plus; il est toujours gai; il a été aussi impitoyable, aussi cruel que ses *principes* le lui commandaient, avec quelques-unes de ces dames, très-grandes dames quelquefois, ce qui ne les empêche pas de lui tendre la main avec plaisir quand elles le rencontrent. Je l'ai vu passer sciemment, en une minute, de la tendresse à la brutalité, de l'enthousiasme à l'indifférence, de l'adoration au mépris, dans cette lutte de tous les instants qu'on appelle la galanterie, comme un tireur habile qui pare quarte, prime, seconde, qui rompt ou qui se fend selon le jeu de son adversaire.

Je dois déclarer à sa louange qu'il ne faisait assaut qu'avec de fines lames, et qu'il refusait le combat à toutes celles qu'il jugeait indignes de son épée. Il savait d'ailleurs à quoi s'en tenir en les

Digitized by Google

voyant se mettre en garde. Il avait horreur des victoires faciles. Ainsi, les jeunes filles lui étaient sacrées ; il ne les eût pas respectées par délicatesse, qu'il les eût dédaignées par esthétique. Il laissait ces lâches triomphes aux commis de magasin et aux porfesseurs de piano. « Séduire une jeune fille, disait-il, c'est tirer un lièvre au gîte ou un faisan branché. Un véritable chasseur ne se permet pas de ces choses-là. » Il ne s'attaquait qu'aux femmes qui, déjà initiées aux choses du cœur, étaient de force à lui répondre. Voilà pourquoi tout à l'heure je me suis servi du mot galanterie au lieu du mot amour. Non pas qu'il niât l'amour ou qu'il ne le comprît pas; tout au contraire; il s'inclinait devant lui et le glorifiait quand il le rencontrait chez les autres, mais il n'en voulait pas pour lui-même, ne se reconnaissant aucune des qualités requises par ce maître exigeant.

Grâce aux délimitations nettes et précises qu'il avait établies et imposées aux escarmouches, conquêtes et envahissements du cœur sur ce vaste

Digitized by Google

territoire des rapports entre homme et femme, il ne laissait jamais passer ses sujets d'un compartiment dans un autre. Il n'y avait en lui ni du don Juan ni du Lovelace; il trouvait que l'un et l'autre s'étaient donné et avaient fait bien du mal pour de piètres résultats. Ce n'est pas lui qui se serait mis ni Elvire ni Clarisse sur le dos. Ses connaissances psychologiques les lui auraient dénoncées comme pleurnicheuses, et il se serait écarté d'elles tout de suite, en se contentant de les saluer. Il n'était ni malfaisant ni libertin. C'était un curieux, un chercheur, un savant, cousin des Colomb, des Franklin, des Lapeyrouse. Il voulait voir des pays nouveaux, aborder à des terres inexplorées, moins dans le but d'une gloire personnelle que dans l'espoir d'une découverte utile; mais fût-ce pour trouver le passage du pôle nord dans ce monde du sentiment, il eût été incapable de sacrifier un cœur sincère, une petite âme honnête. Sa théorie était que l'on doit connaître les femmes pour ne pas les subir; mais la vertu simple l'atten-

Digitized by Google

drissait jusqu'aux larmes. Son plaisir le plus exquis était de causer honnêtement avec une honnête femme, jeune et jolie, quand même elle n'avait qu'une intelligence moyenne. Il s'ébattait alors sans crainte et sans réserve, comme un enfant dans un jardin. Il appelait ça ses vacances.

— Ce qu'il y a de ravissant dans les honnêtes femmes, disait-il, c'est qu'elles n'ont besoin ni de parler ni d'agir pour charmer. Elles n'ont qu'à être. On les respire, cela suffit. On est si bien auprès d'une femme qu'on n'est pas forcé d'insulter! — Parce qu'il prétendait qu'au bout de cinq minutes de conversation avec une femme ordinaire (et il appelait ordinaires toutes les femmes qui permettent à un homme de mettre l'entretien sur l'amour, dont une honnête femme ne doit jamais parler avec un étranger, même philosophiquement), il prétendait qu'au bout de cinq minutes de conversation avec une de ces femmes, à quelque monde qu'elle appartînt, il n'était plus possible de causer avec elle, si on ne lui

Digitized by Google

proposait pas au moins une inconvenance. Du reste, je ne sais pas pourquoi je me donne tant de peine pour vous l'expliquer; jugez-le vous-même sur cette histoire d'une simplicité antique, que je détache au hasard des mille épisodes de sa vie. Si celle-ci vous amuse, je vous dirai les autres — plus tard.

Un jour, il arrive chez un de ses amis, que nous nommerons Charles, au moment où celui-ci s'apprêtait à aller faire une visite à une dame; — je dis bien : à une dame — qui habitait dans le voisinage.

— Viens avec moi, lui dit Charles, je vais te présenter à une charmante personne. J'arrive de voyage. J'ai rencontré à Naples son mari, qui est mon ami; il devait revenir avec moi. Elle nous attend; je reviens seul. Il est forcé de rester là-bas un mois encore pour de très-grosses affaires. Il m'a chargé d'aller expliquer tout cela à sa femme.

En sortant, Charles dit à son domestique :

— Si l'on m'apporte une lettre, envoyez-moi le porteur chez madame..., au n° 9.

Digitized by Google

— Quel âge a-t-elle, cette dame? dit Frédéric chemin faisant.

— De vingt-huit à trente ans.

— Brune? blonde?

— Brune.

— Les raies des cheveux?

— Comme des fils de soie blanche.

— Les dents?

— Superbes.

— Des enfants?

— Non.

— Allons.

— Pourquoi toutes ces questions?

— Je ne vais jamais, excepté pour exigences de famille, voir une femme qui perd ses cheveux, dont les dents se gâtent et qui a des enfants.

La dame était du meilleur monde comme naissance, comme alliance, comme parenté. Frédéric la classa tout de suite dans la catégorie à laquelle la condamnait fatalement son type, quelles que fussent d'ailleurs sa naissance, ses alliances et ses

Digitized by Google

parentés. Pour le physiologiste, et il faut absolument en être un très-rapide et très-profond quand on veut étudier sérieusement les femmes, pour le physiologiste, rien n'est plus amusant, c'est le vrai mot, que de voir une femme comme il faut venir se ranger toute seule, à son insu, sur le catalogue de l'observateur, au numéro qui lui revient, à côté de créatures qu'elle méprise absolument et dont elle n'est séparée cependant que par le respect que sa position inspire, et l'ignorance où sont la plupart des hommes des fatalités originelles. Il en est de certaines femmes comme de certaines forteresses; elles ne se sont pas rendues parce que, sur la foi de leurs remparts, on n'a pas pensé à les attaquer. Nombre de femmes sont mieux gardées par le respect que les autres ont pour elles que par le respect qu'elles ont pour elles-mêmes. La seule compensation qu'elles offrent à leur vertu forcée est le mépris qu'elles éprouvent pour les hommes qui n'ont pas osé engager la lutte.

Digitized by Google

— S'ils savaient! disent-elles; et elles les regardent en haussant les épaules.

Frédéric n'était pas de ceux qu'on regarde ainsi; il était de ceux qui savent.

—Eh bien, monsieur, et Edmond? fit la dame avec un véritable effroi en voyant Charles paraître sans son mari. Est-ce qu'il lui est arrivé quelque chose?

En disant ces derniers mots, elle pâlit.

— Rassurez-vous, il se porte très-bien.

— Alors pourquoi ne vous accompagne-t-il pas, comme c'était convenu?

Et Charles raconta l'histoire, qu'il termina ainsi.

— Il m'a dit : Surtout n'oublie pas d'aller voir Thérèse — c'est lui qui parle, chère madame, — explique-lui bien ce qui me retient, et qu'elle ne m'en veuille pas.

— Et quand compte-t-il revenir?

— Dans un mois.

Le désappointement, presque la colère remplaça l'effroi sur le visage de la comtesse, — elle était comtesse.

Digitized by Google

— Il aura été absent deux mois alors! Entre nous, il aurait pu revenir avec vous, ne fût-ce que pour ving-quatre heures; il serait reparti demain.

Et seulement alors elle se tourna vers Frédéric, que Charles lui présenta; et, avec la grâce et la souplesse d'une femme du monde, elle se mit à causer de tout ce qui peut alimenter une première conversation entre une femme et un étranger qu'on lui présente. Mais, pour l'observateur Frédéric, elle pensait évidemment à autre chose.

Cela dura ainsi dix minutes, pas davantage. Seulement, deux ou trois fois, à certains mots de Frédéric, à certaines intonations surtout, elle avait tressailli et regardé dans le vent avec cet instinct du gibier qui sent venir le chasseur. Au bout de dix minutes, le domestique de Charles apportait la lettre que son maître espérait, juste au moment où celui-ci commençait une histoire. Il demanda la permission d'aller donner la réponse avant d'achever son récit.

Il sortit. — Frédéric resta seul avec la comtesse.

Digitized by Google

Alors il se leva, s'approcha lentement de cette dame qu'il ne connaissait pas un quart d'heure auparavant, en tournant la tête à droite et à gauche, comme pour s'assurer que personne ne pouvait plus l'entendre et comme pour la prévenir; puis, la regardant bien en face, la bouche armée d'un de ces sourires qui n'appartiennent qu'à lui, il lui dit avec le ton de quelqu'un qui voudrait réveiller une personne endormie :

— Thérèse !

Elle eut comme un frisson, et le rouge lui monta aux joues; elle ouvrit la bouche pour riposter à l'insulte que contenait ce seul mot; mais ses lèvres se rapprochèrent doucement, elle garda le silence, et regardant cet homme en face comme il la regardait, elle attendit.

Alors il continua, toujours sur le même ton :

— Si nous nous aimions deux heures et qu'on n'en parlât plus jamais?

Un silence de quatre secondes, durant lequel le regard de Frédéric pouvait se traduire ainsi :

Digitized by Google

Je sais à qui je m'adresse et dans quel moment !

— Et quand cela? dit-elle, toujours sans le quitter des yeux.

— Aujourd'hui.

— Où?

— Chez moi.

— Et vous demeurez?

Il donna son adresse.

— Et bien, attendez-moi à neuf heures.

Charles rentra, reprit son récit, et l'on se sépara.

Lorsque Frédéric me raconta cette anecdote, il ajouta :

— J'étais à cette époque au début de mes expériences, je n'aurais pas pu affirmer certains cas comme je le ferais aujourd'hui. Le cœur me battait; émotion de joueur, ne t'y trompe pas, l'amour n'y était pour rien. M'étais-je trompé sur la nature de cette femme? Elle avait reçu cette proposition étrange avec un petit air railleur qui pouvait cacher une ruse. Elle aura eu peur de moi,

Digitized by Google

me disais-je; elle m'a peut-être pris pour un fou ou pour un commis voyageur, et, afin d'éviter un esclandre, elle aura eu l'air de consentir. Quand j'aurai été parti, elle m'aura consigné à la porte; elle aura tout dit à Charles, et elle se moque de moi. Si je me suis trompé, c'est que je n'ai pas de vocation, et je m'en tiendrai là de mes études.

Frédéric rentra chez lui à huit heures. Neuf heures allaient sonner quand la comtesse arriva. On eût pu constater, à la rigueur, qu'elle était en avance. Elle partit à onze heures précises. Elle ne revint jamais chez Frédéric, qui ne se représenta jamais chez elle, ainsi qu'il avait été stipulé dans le contrat commutatif qu'ils avaient fait ensemble.

Deux ans après cette aventure, il errait dans un bal masqué; un domino des plus encapuchonnés s'approcha de lui, lui serra la main, et lui dit, sans déguiser sa voix :

— Me reconnais-tu?

— Thérèse! répliqua-t-il sans hésitation.

Digitized by Google

— A la bonne heure! dit-elle, et elle disparut dans la foule. Il y a de cela quinze ans!

— Maintenant, ajoutait Frédéric, je vais te dire une chose qui t'étonnera bien, que tu prendras pour de la fatuité, jusqu'à ce que je t'aie expliqué mes raisons: je suis convaincu que j'ai été la première et la seule aventure de cette femme.

Je raconte cette histoire pour donner, par un fait, une idée du caractère et de *la mise en train* de mon ami. Sur mille individus qui voudraient l'imiter, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf seraient jetés à la porte sans reprise possible. Il faut avoir *le génie de la femme* pour ces sortes d'audaces. C'est la reddition d'Ulm : vingt-sept mille prisonniers sans brûler une cartouche.

— Une des grandes erreurs de l'homme, me disait souvent Frédéric, c'est de croire que le serment d'un amour éternel est une cause déterminante pour les femmes. Elles sont plus nombreuses qu'on ne croit, celles qui reculent devant cette assurance, quand elles peuvent la considérer comme sérieuse,

Digitized by Google

Si elles n'écoutaient que leurs instincts natifs, elles s'en tiendraient aux formules de Thérèse. Il est inutile de boire toute une pièce de vin pour savoir s'il est bon; un verre suffit. Elles se contenteraient volontiers d'un souvenir secret, d'une réalité vague, sans contours bien précis, dans les demi-teintes d'une lampe baissée, et qu'au bout de quelques jours elles pourraient traiter de rêve. Les femmes oublient d'un homme qu'elles n'aiment plus jusqu'aux faveurs qu'il a reçues d'elles, a dit Labruyère; à plus forte raison d'un homme qu'elles n'ont jamais aimé; car dans ces rencontres fortuites il n'y a pas d'amour, il n'y a que de la gaieté, de l'esprit, quelquefois de la vengeance, l'exquise saveur d'un fruit qu'on dérobe sans être vu de personne, et qui finirait par vous écœurer si on vous servait tous les jours le pareil, même sur un plat d'or. On dira qu'une telle femme est tout bonnement une courtisane; on ajoutera que la seule excuse que puisse avoir cette grande faute, si cette faute peut avoir une excuse, c'est

Digitized by Google

justement l'amour irrésistible, l'espérance d'un lien éternel encore plus pour l'âme que pour le corps, le vœu sincère d'une servitude volontaire et définitive. Et maintenant, diront les femmes, cette faute dont les hommes font si bon marché quand ils en profitent et qu'elle ne les engage à rien, qu'ils reprochent si durement à la coupable, ou plutôt à la victime, quand c'est à leur préjudice qu'elle la commet, croyez-vous donc qu'elle nous soit si agréable et si facile à commettre? Si nous pouvions nous y soustraire, si votre orgueil et votre égoïsme ne nous l'imposaient pas comme la seule preuve concluante de notre amour, nous vous aimerions bien davantage! C'est un sacrifice le plus souvent, un supplice quelquefois, une humiliation toujours. Et puis nous sommes jalouses, et nous savons que si nous ne cédons pas, vous nous délaisserez pour une autre, pour la première venue qui sera moins scrupuleuse et moins fière que nous. Faut-il tout vous dire, messieurs? Il nous arrive d'aimer éperdument toute notre vie

Digitized by Google

un seul homme, amant ou mari, noble, beau, passionné, illustre, sans partager une seconde les enivrements infimes que nous lui donnons. Très-peu parmi nous sont accessibles à ces délires de la chair. De là vient que nous oublions si facilement les faveurs que nous avons accordées à un homme que nous n'aimons plus. Notre *nous*, c'est notre âme, notre âme seule, et qui ne l'a pas eue n'a rien eu ! Nous nous dédoublons même si facilement que, dans le partage auquel nous condamne l'amour illégitime, notre âme finit par dominer notre corps à tel point que celui-ci, en subissant cette nécessité odieuse, ne fait réellement plus partie de nous, et que le souvenir de l'homme que nous aimons suffit pour nous séparer de celui que nous n'aimons pas, alors qu'il doit nous croire le plus à lui. Il nous est donc permis de traiter comme une courtisane celle qui n'a en vue qu'une grossièreté que nous ne devons entrevoir que comme une conséquence fatale et qui est notre premier châtiment.

Tels sont les raisonnements de la plupart des

Digitized by Google

femmes *bien élevées*, et elles sont absolument sincères quand elles raisonnent ainsi. Alors, si le lendemain du jour où elles ont capitulé, l'homme qui a été assez adroit ou assez bête pour les prendre était assez loyal ou assez malin pour leur dire qu'il vaut mieux s'en tenir à cette première expérience, que cette preuve unique lui suffit, qu'il n'en veut plus accepter que de morales et de supérieures à la matière, et qu'il continuera d'aimer fidèlement, mais chastement, la femme qui s'est abandonnée à lui, cette femme lui sauterait donc au cou avec reconnaissance, le bénissant et l'aimant cent fois plus? Eh bien, essayez!

La vérité, celle qui donne presque à l'homme le droit d'abuser la femme comme il le fait souvent, c'est que l'amour qu'elle a pour lui est toujours fait de la haine, du mépris, du dégoût, de la lassitude que lui inspire un autre homme; de l'ennui, de l'oisiveté, du désenchantement que lui cause le mariage, sur lequel, jeune fille, elle avait fondé de si grosses espérances, d'une cause quelconque en-

Digitized by Google

fin préexistante, lors de l'apparition de l'amant. Ce sacrifice à l'amour qu'elle entrevoit et redoute comme elle le dit, ne lui semble redoutable et avilissant que parce qu'elle n'a eu encore à le célébrer que sur un autel qui n'était pas celui de son culte; mais il dépend du nouveau prêtre de le lui faire envisager sous un autre aspect, et vous verrez alors la passion remplacer la pudeur, les sens supplanter l'idéal, et les dieux d'en bas chasser les dieux d'en haut, ou tout au moins les forcer de pactiser et de trinquer avec eux.

Dans le mariage, chez la matrone mère de famille, l'amour, la fidélité, le dévouement peuvent exister, et le plus souvent existent, dégagés de ces arguments souterrains; l'autel est placé sur les hauteurs de l'âme, dans des sphères si pures et si transparentes, que la célébration du mystère charnel s'y accomplit, pour ainsi dire, sous la surveillance et la garantie des anges; mais du moment qu'elle sort du cercle conjugal, la femme ne s'attache véritablement et solidement à l'homme que

Digitized by Google

par les appétits et les satisfactions de la base, sous la domination de Vénus tout entière. L'homme qui veut être et qui devient amant sans ces connaissances fondamentales, est un comédien qui ne sait pas son rôle; il faut le siffler, et la femme ne s'en prive guère.

Mais aussi et très-souvent, le monde qui n'est pas initié à ces contradictions physiologiques entre l'origine, la position, l'éducation, le milieu de certaines femmes et l'amant qu'elles prennent, qu'elles avouent, qu'elles adorent, pour lequel elles se compromettent et se tuent au besoin, comme elles sont prêtes à le tuer s'il les abandonne pour une autre, le monde ne s'explique pas certaines liaisons qui lui paraissent discordantes et monstrueuses. Il ignore, ou ne veut pas admettre que ce que les femmes aiment alors, quelquefois malgré elles, c'est le mâle qui les domine et les asservit sensuellement, qui a supprimé en elles toute l'harmonie supérieure, ou l'a mise au service des germes latents qu'il a découverts et qu'il

Digitized by Google

a développés, tandis que le mari ne les avait pas soupçonnés, ou les laissait volontairement inféconds. Cet homme sera ce qu'il sera comme position, comme nom, comme intelligence, comme honorabilité même, peu leur importe, à ces femmes. C'est par celui-là qu'elles veulent être aimées; elles le suivront comme un chien suit son maître, servilement, lâchement, où il voudra les conduire. Et une chose que personne ne sait peut-être et que personne ne croira sans doute, c'est que, étant donnée une femme qui aime son mari, plus le désespoir de cette femme est violent, dramatique, *en dehors*, quand elle le perd, plus on craint qu'elle ne se précipite dans la fosse avec celui qu'on y dépose, plus il y a de chances pour qu'elle en épouse un autre. Toutes les fois, par exemple, que vous verrez une femme jeune et jolie, ayant des cheveux exceptionnellement longs, donner au défunt cette preuve d'amour et de fidélité de se couper les cheveux et de les ensevelir avec lui, vous pouvez être assuré qu'elle se remariera à la Titus, au plus

Digitized by Google

tard à la Ninon. Il y a dans ce désespoir matériel, dans ce sacrifice d'une partie de sa beauté qu'elle veut que son mari touche encore dans le sommeil éternel, une sensualité qui prouve que l'époux l'avait aimée comme une maîtresse, qu'il avait été aimé comme un amant, et qu'il avait éveillé en elle le monstre qui s'est peut-être retourné contre lui pour le dévorer impitoyablement. La femme physique avait contracté là une habitude, une exaltation dont elle ne pourra plus se passer, auxquelles les convulsions et les cris de la douleur donneront momentanément pâture, car il y a une sorte de jouissance dans l'excessive douleur, mais qui reparaîtront ensuite avec toutes leurs tyrannies locales. Si cette femme est honnête, elle se remariera; si elle ne l'est pas, elle aura un ou plusieurs amants. Celles qui, appartenant à cette catégorie, ne s'équilibreront, pendant le veuvage, ni par un nouveau mariage, ni par une ou plusieurs liaisons, tomberont dans la dévotion exagérée, dans l'amour extatique, pour ne pas dire hys-

Digitized by Google

térique, du Dieu fait homme. Celle-là au contraire pourra être une veuve patiente, résignée, impénétrable, qui n'aura connu que les communions hautes de l'amour conjugal. Elle continuera de converser, de cohabiter avec le mari disparu, les âmes ayant eu la plus grande part dans leur commerce sur la terre.

De l'homme elle ne regrettera que ce qu'il avait de divin; l'image de l'époux s'imprimera donc d'autant plus en elle qu'il sera rentré plus profondément dans le sein de Dieu. Ce sont ces femmes-là qui font les veuves sereines, presque souriantes, invulnérables, vouées aux couleurs sombres ou silencieuses, qui savent à la fois rester la mère et devenir le père de leurs enfants, si elles en ont, des autres enfants, si elles n'en ont pas. L'homme qui tenterait de leur plaire serait un imbécile ou un fou. Nul ne peut plus être leur époux ni leur amant. On ne peut aspirer qu'à leur amitié qui est précieuse.

— Et pour en revenir à Thérèse, quelle place

Digitized by Google

occupait-elle dans ces classifications diverses?

— Thérèse, reprit Frédéric (car il ne faut pas oublier que c'est lui, lui seul qui a exposé ces théories subversives), Thérèse était aimée de son mari dans l'acception totale, *sphérique* du mot, et elle l'aimait, ou, si on le préfère, elle aimait le mariage tel que ce mari jeune et robuste le lui avait présenté. Ces femmes-là, il ne faut pas les laisser trop longtemps seules. Or le comte était absent depuis un mois, il faisait dire à la comtesse qu'il serait absent un mois encore, *pour affaires*, la plus mauvaise raison qu'on puisse donner à une femme encore jeune qui n'est pas habituée à attendre. Un mois, passe; deux mois, non, surtout en plein été. Thérèse devenait donc une veuve momentanée qui sentait le besoin de couper le veuvage en deux. Un mari de cet ordre-là aurait dû, coûte que coûte, revenir, ne fût-ce que vingt-quatre heures, à Paris, comme elle n'avait pu s'empêcher de le dire devant moi, et la fortifier pour une nouvelle absence. Il n'est pas venu. Si je ne m'étais pas trouvé là, elle serait

Digitized by Google

allée le rejoindre, mais je me suis trouvé là. En un clin d'œil j'ai reconnu le type et saisi l'opportunité (tout est là dans cet art charmant), de même qu'elle a reconnu en moi un homme expert, entreprenant, discret, à qui il est inutile de donner des explications avant, et dont il n'y a rien à craindre après. Elle a compris qu'elle pouvait se passer de partir; elle a économisé le voyage. Je n'ai pas été son amant; j'ai été son mari pendant deux heures. Comme Alcmène, elle a cru de bonne foi au retour d'Amphitryon; et je parierais que, depuis lors, jamais mon image ne s'est placée entre elle et lui. Elle n'a eu ni regret ni remords, et elle m'avait certainement oublié quand elle m'a rencontré au bal.

En m'interpellant tout à coup, elle supposait bien, chacun a sa vanité, qu'un homme comme moi ne pouvait pas avoir oublié une femme comme elle, et devait la reconnaître même sous le masque. Si j'avais hésité dans ma réponse, peut-être alors, mais alors seulement, aurait-elle eu honte de ce

Digitized by Google

qu'elle avait fait, parce qu'elle se serait aperçue qu'elle se serait trompée sur mon compte, mais elle n'aurait rougi d'elle qu'en rougissant de moi. Elle en aurait été quitte pour aimer un peu plus son mari, afin de pouvoir se faire pardonner sa faute, que ma maladresse lui aurait fait comprendre.

Digitized by Google

II

LA MAISON DU VENT

Digitized by Google

A MON AMI

ERNEST DORÉ

Digitized by Google

Cher ami, vous me demandiez dernièrement ce que j'ai vu de plus extraordinaire dans ma vie. Je vais vous le dire.

Sur la côte qui s'étend de Dieppe au cap d'Ailli, on trouve un village que vous ne connaissez probablement pas, et qui est tout simplement un lieu enchanté; on le nomme Varengeville. C'est là que les archéologues amoureux de l'architecture du XVI^e^ siècle vont visiter les ruines du manoir d'Ango. Cet Ango, dont le nom a été plus popularisé par la chanson de la mère Angot, qui n'était peut-être pas de sa famille, que par ses exploits, sa fortune prodigieuse et sa mort misérable, cet Ango ne

Digitized by Google

manquait pas de goût quand il choisit ce petit pays pour y bâtir son château de la tour duquel il pouvait voir tout ce qui se passait à vingt lieues en mer, à l'ouest et au nord. Si, après avoir visité les ruines du manoir, que l'on rencontre tout de suite à droite, en entrant dans le village par la route de Dieppe, vous voulez descendre jusqu'à la mer, vous n'avez qu'à suivre cette route, qui se déroule entre deux talus gazonnés, émaillés de marguerites, de bruyères sauvages, de clochettes blanches et bleues aimées des enfants. Les arbres qui la bordent de chaque côté, entre-croisant, l'été, leurs branches à une grande hauteur, la rafraîchissent d'une ombre perpétuelle.

A gauche et à droite, des fermes, avec leurs toits de chaume ou de tuiles, leurs murs à colombage extérieur, leurs pelouses vertes, leurs pommiers plantés çà et là, comme au hasard, et leurs haies vives où les petits poussins viennent s'abriter pendant la grande chaleur du jour; de temps en temps, une maison particulière décorée d'un per-

Digitized by Google

ron, ornée de stores à grandes rayures, entourée de massifs de roses.

Marchez toujours; le chemin descend devant vous. Vous voilà dans un bois de chênes nains et de noisetiers en face duquel se dressent quelques grands pins parasols qui, se détachant en vert clair sur le ciel bleu et la mer bleue, donnent, pour un moment, à ce paysage normand une physionomie napolitaine.

Au sortir de ce bois, vous êtes en face d'un champ de blé bordé, à votre droite, d'un ravin assez profond, assez large, hérissé d'arbustes trapus et vigoureux, teinté de genêts et de coquelicots. Traversez ce champ, vous arriverez bien vite à la cabane du douanier, où commence le sentier qui conduit à la mer, sentier crayeux, taillé dans le roc, en forme de tire-bouchon, praticable pour les piétons seuls, rappelant maintenant la Suisse et les Pyrénées, comme les pins rappelaient tout à l'heure la côte de Pausilippe. L'échancrure à pic qui vous donnera enfin accès sur l'Océan,

Digitized by Google

est si étroite qu'on la croirait taillée de main d'homme. La plage de sable, à marée basse, est douce comme un tapis; l'horizon est immense, la solitude est complète.

Tout cela est pittoresque, sauvage, parfumé, silencieux et charmant. Ce n'est pourtant pas cela que j'ai vu de plus extraordinaire dans ma vie; mais c'est là que je l'ai vu.

En quittant le village, impatient que j'étais de vous faire connaître toutes ces bizarreries naturelles, et d'arriver à la mer, je ne vous ai pas montré l'église d'architecture romane qui domine la hauteur du côté de l'ouest.

En remontant, nous marchons naturellement moins vite, et nous avons le loisir de remarquer au-dessous de cette église une maison blanche, carrée, s'ouvrant aux quatre points cardinaux, et presque entièrement enveloppée de jasmins, de chèvrefeuilles, d'aristoloches et de glycines; elle se compose d'un rez-de-chaussée élevé de sept ou huit marches, d'un premier étage et de combles.

Digitized by Google

Au milieu du jardin rempli d'arbres fruitiers qui l'encadrent, en face du perron, s'allonge une tonnelle formée de peupliers de Virginie dont on a forcé les branches à se courber, à s'accrocher et à s'embrasser en forme de voûte dans les mailles d'un large treillage de fer. Tout autour de cette tonnelle, des pommiers, des cerisiers, des rosiers, des rhododendrons, et, comme un argument palpable en faveur de cette latitude calomniée, des yuccas en pleine terre, hiver comme été. Je n'ai pas besoin de vous dire que les allées toujours proprettes et bien ratissées sont bordées de fraisiers donnant des fruits jusqu'à la fin de septembre.

La maison est plus spacieuse qu'elle ne le paraît du dehors. Tout y est simple, mais confortable et prévenant. J'en ai jugé ainsi par ce que j'en ai vu : la salle à manger, meublée d'acajou, à l'anglaise, et le salon tendu d'étoffes de Perse avec meubles capitonnés, fleurs dans les jardinières, et corbeilles à tapisseries indiquent la présence des femmes.

Digitized by Google

La première fois que j'allai à Varengeville, il y a dix ans à peu près, je demandai à mon compagnon, fils d'un des plus riches fermiers du pays, à qui appartenait cette maison si audacieusement plantée sur cette falaise, au bord de ce ravin.

— Elle appartient à M. Barthélemy, me dit-il, une espèce d'original qui habite là toute l'année, avec sa femme et sa petite fille âgée de deux ans. Ils ne sont pas du pays. Ils sont arrivés un beau jour, ils ont acheté ce terrain où personne n'aurait eu l'idée de bâtir une maison, et ils ont bâti celle-ci, qui est charmante, il ne faut pas se le dissimuler. Tout y pousse comme par enchantement.

L'homme est adoré dans le pays; il fait beaucoup de bien. Il a appris à nos paysans une foule de malices agricoles dont ils ne se doutaient pas; il les soigne pour rien quand ils sont malades, et il fait lui-même la classe aux petits enfants. Il est d'une modestie et d'une simplicité extrêmes, qui sentent un peu la pose, mais dont il ne se départ jamais. Il doit avoir de trente-cinq à trente-huit

Digitized by Google

ans. Il est grand et vraiment beau. Je ne crois pas qu'il soit très-riche; cependant il ne travaille pas pour vivre, car il ne tire profit de rien. Il donne tout son superflu, et s'il ne prend pas sur son nécessaire, c'est que son nécessaire est strictement ce qu'il lui faut pour vivre.

Je ne dirai pas que nous nous ennuyons quand nous sommes avec lui, mais nous ne nous amusons pas. Il nous gêne; il ne s'est jamais permis une observation, loin de là, mais, malgré nous, nous ne sommes pas en sa présence comme nous sommes habituellement. Il ne boit que de l'eau rougie, il ne mange que d'un plat, il ne fume jamais; il ne chasse pas; il n'aime pas tuer, dit-il. Il rit cependant de très-bon cœur, surtout avec les enfants dont il fait sa société de prédilection, et il y devient enfant lui-même.

Il sait tout, ou du moins il a l'air de tout savoir, car aucune question ne l'embarrasse; mais moi qui n'en sais pas long, je ne pourrais vous dire si tout ce qu'il répond est bien exact. En tous cas,

Digitized by Google

il ne reste pas court. Il a été reçu docteur, car il signe des ordonnances et reçoit tous les journaux de médecine. Il porte toujours un livre avec lui quand il se promène, mais il ne le lit pas toujours. Je crois que les hommes et les choses lui en apprennent plus que ce qui est imprimé. Je l'ai vu au bord de la mer, sans qu'il me vît, rester deux ou trois heures assis sur le galet, la tête appuyée sur sa main gauche, le coude sur son genou, regardant l'horizon comme si son œil eût voulu y faire un trou. Dans les commencements, nous disions, pour rire un peu, qu'il comptait les vagues de la mer.

Sa femme est jolie et paraît l'aimer passionnément. Il y a des jours où elle est toute rose, d'autres où elle est transparente et pâle comme de la cire; cependant, elle est plutôt gaie que triste. Ils reçoivent peu de monde, bien que leur maison soit ouverte à tout venant. M. Barthélemy est hospitalier comme un Écossais de théâtre, et si vous voulez le voir, nous entrerons chez

Digitized by Google

lui; il vous accueillera comme un ancien ami.

On dirait qu'il est venu au monde connaissant tous les hommes, et qu'il vous retrouve quand vous le voyez pour la première fois. Il vous parle aussitôt de ce qui vous intéresse, sans les préliminaires de convention. On a voulu le nommer maire, il a refusé; alors on lui a proposé le conseil général, il a refusé encore; on a fini par lui offrir la députation; il aurait eu toutes les voix du département; il a refusé de plus belle.

Nous ne savons pas de quelle religion il est. Il ne va jamais à l'église le dimanche, ni sa femme non plus, et cependant il est au mieux avec le curé, qui, du reste, est un brave homme très-intelligent; une fois seulement nous l'avons vu à la messe, mais dans une circonstance douloureuse, à l'occasion de la mort de sa mère, qu'il avait encore quand il est venu s'installer ici. Je me rappelle même que ce jour-là, le *Dies iræ* et le *De profundis* furent chantés par une voix, une voix d'homme, d'une tendresse, d'une étendue, d'une pureté et d'un

Digitized by Google

charme infinis. On disait que c'était un de ses amis, un chanteur du théâtre des Italiens, qui était venu exprès pour rendre cet hommage à la morte.

Tout le monde pleurait, excepté lui, qui aimait pourtant bien sa mère. Dans les derniers temps de sa vie, la pauvre vieille femme ne pouvait plus marcher. Il fallait le voir la porter dans ses bras comme une enfant, pour lui faire prendre l'air, tout en lui racontant des histoires! Il l'emmenait ainsi sur la falaise, à plein ciel; il la déposait sur l'herbe, puis il la redescendait endormie quelquefois. Il est d'ailleurs d'une force peu commune. On raconte que, toute la nuit qui a précédé la mort de sa mère, il est resté à causer avec elle, après lui avoir appris qu'elle mourrait au point du jour. C'était une femme bien trempée. Elle avait voulu savoir la vérité; il la lui avait dite. Elle avait exigé que sa bru l'ignorât et qu'elle allât se coucher comme de coutume.

— Mourir n'est pas une chose si difficile à faire ni si agréable à voir, avait-elle dit, qu'il faille em-

Digitized by Google

pêcher les gens de dormir parce qu'on va mourir à côté d'eux. Je n'ai besoin que de mon fils. C'est moi qui l'ai mis au monde, il m'aide à en sortir; c'est tout naturel. Les autres ne me doivent pas tant.

De quoi ont-ils pu causer pendant cette nuit, qui a dû être longue et à la fin de laquelle elle est morte sans secousses, sans efforts, sans douleurs, sans agonie, en tenant la main de M. Barthélemy dans la sienne?

Le curé ne fut pas appelé non plus, mais il avait dîné la veille dans la maison, près du lit de la malade. Quelque temps après cet événement, comme j'admirais cette mort si simple et si grande, M. Barthélemy me dit : — Tout le monde peut mourir de la même manière. Il suffit de penser à la mort cinq minutes tous les jours.

— Et croyez-vous qu'on se retrouve autre part? lui demandai-je.

— Ce n'est pas douteux, me répondit-il.

— Sous quelle forme?

Digitized by Google

— Je l'ignore, et si je l'ignore, c'est que ça ne me regarde pas.

— Alors, pourquoi dites-vous qu'on se retrouve?

— Parce que ça, je le sais.

Il n'y a que lui pour faire de ces réponses qui ne répondent pas, et qui prouvent.

Mais quand je pense à cette voix qui a chanté le *Dies iræ* et le *De profundis*, ajouta le fils du fermier en terminant son récit, j'en ai comme un frémissement dans l'âme, et je donnerais bien cinquante francs pour l'entendre encore.

Ce que je venais d'entendre sur M. Barthélemy m'inspirait un vif désir de le connaître : n'était-il pas naturel que je fusse en quête de types et de caractères originaux?

Il fut donc convenu entre mon compagnon et moi qu'il me présenterait le lendemain sous un prétexte quelconque.

Ango me fournit ce prétexte. M. Barthélemy habitant Varengeville, avait dû faire des recherches sur ce personnage légendaire qui est la célébrité

Digitized by Google

historique de l'endroit. J'utiliserais Ango. Le lendemain à dix heures du matin, nous nous mettions en route pour la *Maison du vent*, c'est ainsi qu'on appelait cette maison, crânement plantée sur la falaise, et où l'on disait que le vent du nord venait s'abriter contre le vent d'ouest.

Le propriétaire était d'une taille au-dessus de la moyenne, un de ces hommes minces en apparence, qu'on est tout étonné de trouver bâtis comme Hercule lorsqu'on touche leurs bras ou qu'on voit leurs jambes. Ses cheveux châtains, très-abondants, étaient rejetés en arrière et découvraient un front large, un peu arrondi au sommet, le front des spiritualistes. Des sourcils très-droits, signe de fermeté, d'énergie, d'implacabilité au besoin, dans les idées comme dans les actes, surmontaient des yeux bleu clair, bleu de Chine, d'une innocence, d'une douceur, et en même temps d'une pénétration extraordinaires. Le nez, séparé du front par une courbe très-prononcée, ce qui indiquait déjà la réflexion, la recherche et la perspi-

Digitized by Google

cacité, était droit, légèrement bombé au milieu, ce qui confirmait ces premiers indices en y ajoutant l'intelligence, le courage et la noblesse. Pas de barbe; les pommettes un peu saillantes, les joues légèrement creusées, un assez grand espace entre les narines et la bouche, des lèvres rouges un peu épaisses, preuve de sensualité corrigée et mise en ordre par les belles lignes que nous avons décrites et surtout par le menton qui, s'avançant long et presque carré, servait comme de socle à ce beau visage, et le présentait, pour ainsi dire, au respect et à la sympathie de ceux qui le regardaient.

Cette tête, où l'âge ne s'était imprimé que par un seul pli au milieu du front, et par quelques cheveux gris sur les tempes, jouait librement sur un cou rond, plein et souple comme le cou d'un adolescent. Ses mains étaient plutôt petites que grandes, blanches de cette blancheur définitive que rien ne rougit plus, ni le soleil ni le froid. Les doigts étaient ronds, presque pointus au bout,

Digitized by Google

avec un certain développement des nœuds d'ordre et de causalité. Sa paume était mixte, c'est-à-dire ni molle ni dure, prête à tous les combats; mais l'index plus pointu que les autres doigts et la première phalange du pouce longue et carrée, confirmant les traits du visage, dénonçait pour la seconde fois le caractère particulier de cet homme, c'est-à-dire l'imagination et la volonté, l'amour de l'idéal et le besoin de l'indépendance, la foi et la raison, enfin tout ce qui appelle les grandes luttes de la conscience, de l'âme et de l'esprit.

Madame Barthélemy était petite, parée de cet embonpoint qui a inspiré plus de caprices que d'amour, plus de chansons que d'odes, plus de vaudevilles que de drames. A première vue on s'en fût tenu à cette épithète vulgaire mais technique : une boulotte. Petites mains, petits pieds, cheveux noirs ondés naturellement, sourcils noirs se rapprochant à la racine du nez, lequel se retroussait légèrement comme celui d'une bergère de Pater où de Watteau; grands yeux noirs et brillants,

Digitized by Google

bistrés au-dessus, nacrés au-dessous, joues roses trouées de fossettes, bouche cerise en cœur, dents blanches comme des amandes du mois de juillet.

Plantez une fleur rouge dans un de ces bandeaux noirs, encadrez ce visage dans une mantille de dentelle, faites jouer un éventail dans une de ces mains, entourez d'une jupe un peu courte ces hanches arrondies et souples, et vous aurez une Andalouse, non pas cette marquise au teint bruni chantée par de Musset, mais l'Andalouse alerte et pimpante, peinte par Goya et mise en musique par Rossini. Du reste, madame Barthélemy était d'origine espagnole. En remontant un peu haut dans ses ancêtres, on eût peut-être retrouvé sinon un des habitants, du moins un des constructeurs de l'Alhambra. C'était donc un sang riche, quelque chose comme du corail en fusion qui courait dans ses veines. Cependant, après un examen un peu plus attentif, vous auriez reconnu l'influence de notre soleil plus pâle sur ce type transplanté.

Elle n'avait rien perdu de sa grâce, de sa sou-

Digitized by Google

plesse, de son ensemble, mais quelque chose, de nouveau, peut-être un chagrin, peut-être le bonheur, peut-être le seul voisinage de ce mari grave avait voilé comme d'une gaze légère l'expansion native, bourdonnant toujours dans le son de la voix, dans le regard, dans le sourire, mais ne débordant plus à tout propos comme elle devait faire autrefois. L'âge n'y était pour rien. Madame Barthélemy n'avait pas plus de vingt-deux à vingt-trois ans quand je la vis; probablement une pensée inattendue avait germé (était-elle éclose?) dans cet être d'instinct et l'avait tempéré en l'affinant.

Si je ne craignais de me servir encore d'une expression vulgaire, je dirais que madame Barthélemy était un peu déteinte. Les yeux étaient moins brillants, les joues moins roses, les lèvres moins rouges, les cheveux moins chauds de ton que si elle était restée dans le pays, l'atmosphère et les habitudes de son origine. La circulation de ce beau sang ne se faisait plus aussi régulièrement qu'elle aurait dû, et ce joli visage pâlissait et rou-

Digitized by Google

gissait sans raison et sans cause apparente dix fois par heure, ou devenait triste et se couvrait d'une ombre instantanée comme ces champs de blé qui ont l'air de changer de nuance sous le vent invisible qui les fait onduler. Par moments aussi ses yeux restaient fixes, sa bouche s'entr'ouvrait, on sentait qu'elle voulait, qu'elle allait dire quelque chose — qu'elle ne disait pas. La pensée qui avait amené la parole jusqu'au bord des lèvres retombait dans les profondeurs de l'âme. Il y avait eu secousse sans explosion, mais ce travail mystérieux usait certainement cette organisation forcée de se contraindre et de se limiter.

Telles furent mes observations lors de ma première visite durant laquelle madame Barthélemy se levait, marchait, sortait, rentrait et se rasseyait toutes les dix minutes.

Quant à sa petite fille, qui répondait au nom de Jeanne, elle avait alors deux ans. C'était un des plus jolis babys qu'on pût voir, avec des cheveux d'or, bouclés naturellement, des yeux vert de mer,

Digitized by Google

une bonne figure blanche et rose, fossettes sur les joues, fossette au menton, fossettes aux coudes, fossettes aux mains, fossettes partout où la nature avait pu en mettre, toute rebondie, à pleine peau, le ventre en avant, les bras et les mollets dodus et rosés.

M. Barthélemy, avec qui je faisais connaissance, sous le prétexte d'obtenir des renseignements sur Ango, m'invita à déjeuner le lendemain, me promettant de mettre en ordre d'ici là tout ce qu'il avait pu recueillir sur ce personnage. J'acceptai. Je vous tiens quitte de la biographie du pirate millionnaire qui prêtait de l'argent à François Ier; mais ce que je voudrais pouvoir vous faire entendre, ce qu'il faudrait pouvoir noter ici, c'est la voix de M. Barthélemy. Quand il racontait, on l'eût écouté toute une journée non-seulement sans fatigue, mais avec une sorte d'ivresse.

Les mots se présentaient colorés, souples, fermes, alertes, profonds, lumineux, gais, sombres, techniques, agissant, regardant, disparaissan t

Digitized by Google

travers cette voix orchestrée comme une symphonie de Beethoven. Je vous assure qu'on croyait y entendre les flûtes et les harpes, les clairons, les cordes et les cuivres, avec la sourdine nécessaire pour que la pensée pût dessiner en relief toutes ses intentions et toutes ses valeurs sur cet accompagnement harmonique.

Du reste, cet homme connaissait sa puissance et l'exerçait avec un certain plaisir sur les étrangers, mais particulièrement sur madame Barthélemy, laquelle ne bougeait plus dès qu'il ouvrait la bouche, écoutant, les yeux à demi clos, dans une véritable extase. Quant à lui, tout le temps qu'il parlait, c'est à peine s'il la quittait des yeux. On eût dit qu'il voulait l'envelopper de sa parole, de son souffle, de son esprit exhalé dans des sons, et que c'était ainsi qu'il remettait en équilibre cette âme désaccordée. Ce fut au dessert, sous les berceaux de peupliers de Virginie, en plein air, au milieu des parfums et des fruits, qu'il commença le récit merveilleux qui prit sur ses lèvres la poésie

Digitized by Google

et la couleur d'un conte arabe. Par moments je me faisais violence pour ne pas applaudir : c'était la première fois que je subissais complétement la magie de la voix *parlée*.

Lorsqu'il eut fini, je le lui dis naïvement. Madame Barthélemy, ne faisant qu'un bond de sa chaise à celle de son mari, prit cette belle tête dans ses bras, le renversa en arrière, et collant ses lèvres sur la bouche de l'orateur, comme pour boire à même la source cette musique qui la ravissait, elle lui cria, le serrant à l'étouffer :

— Ah! comme je t'aime!

Au même moment, et tandis que j'étais un peu embarrassé de ma situation en face d'une scène de ce genre, le jardinier vint annoncer à M. Barthélemy que quelqu'un le demandait. La jeune femme se retourna en souriant, avec des larmes dans les yeux, sans songer à s'excuser.

M. Barthélemy se leva, l'embrassa sur le front, me fit signe qu'il allait revenir, et nous laissa seuls.

— Allons où il y a plus d'air, me dit-elle; et,

Digitized by Google

se retournant vers son mari : — Tu nous retrouveras sur la falaise.

— Quelle voix! n'est-ce pas, continua-t-elle en se dirigeant vers la porte du jardin et en s'étirant comme si cette voix eût encore caressé toute sa personne; cette voix me tuera; elle me fait trop de plaisir. Il sait qu'elle m'enchante, qu'elle me grise, et il s'exerce, j'en suis certaine, quand il est seul, pour la rendre encore plus mélodieuse et plus pénétrante. Il est si bon! il est si grand! il est si beau! Ah! si vous saviez ce que c'est que cet homme!

— C'est un homme aimé, et c'est un homme heureux.

— Il le mériterait bien, mais il lui faudrait une autre femme que moi. Moi, je suis une misérable indigne de lui. Croiriez-vous que je l'ai trompé comme une lâche et une bête?

Je m'arrêtai stupéfait. Elle me regarda fixement.

— Cela vous étonne que je vous parle ainsi sans

Digitized by Google

vous connaître; mais je voudrais le dire à la terre entière, et quand j'étouffe parfois, c'est de ne pouvoir le crier. Figurez-vous (et elle s'exaltait de plus en plus), figurez-vous que j'ai été folle, — il n'y a pas d'autre mot, car quelle excuse pourrais-je invoquer, quelle excuse pourrait avoir n'importe quelle femme aimée d'un pareil homme pour le trahir et commettre l'action abominable que j'ai commise? — C'est la faute de ma patrie, de ma race, de mon origine. On n'entend parler que d'amour dans ce pays où les oranges mûrissent! L'amour! toujours l'amour. On est bercé avec des histoires galantes dès sa naissance.

J'étais bien jeune quand je me suis mariée; j'avais dix-sept ans. Je ne pouvais pas comprendre cet homme si supérieur à tous les autres. Il m'aimait simplement, noblement, profondément, sans gestes, sans phrases, sans contorsions ridicules. Croiriez-vous que je m'ennuyais avec lui?

Il s'efforçait de m'instruire, de m'initier aux

Digitized by Google

grandes choses de l'intelligence, de l'âme, de la vie présente et de la vie future. Au bout de cinq minutes, je ne l'entendais plus, et je suivais dans ma cervelle des airs de boleros. Oisive par là-dessus, ne m'occupant pas de ma maison, me regardant dans tous les miroirs, lisant des romans la nuit — en cachette — parce qu'il me priait de n'en pas lire.

Il arriva ce qui devait arriver. Un artiste venait chez nous, Liverino, oui, le Liverino du théâtre Italien, qui fait courir tout Paris et qui est si joli, au dire des femmes. C'était un camarade de collége de Barthélemy. Dès le premier jour, dès la première minute que je le vis, je me sentis prise. Il n'eut presque rien à faire pour m'amener à ce qu'il voulait. Avec quelques-uns des regards qui lui servaient, depuis dix ans, sur tous les théâtres de Londres, de Paris et de Pétersbourg, avec quelques-unes de ces phrases banales que nous croyons faites pour nous seules quand on nous les adresse la première fois, il s'empara de tout mon être

Digitized by Google

et de toute ma personne. Il était aussi sot et aussi vulgaire qu'un homme peut être. Je le trouvais sublime. Je tenais enfin mon roman! Moi aussi j'étais aimée comme les héroïnes des opéras qu'il chantait. Je voulus fuir avec lui, m'expatrier, monter sur les planches, être à la face de tous sa Juliette, sa Rosine, sa Desdemone.

Il m'en dissuadait de son mieux. Il tenait à ma réputation, et à sa vie, car il était lâche et croyait que mon mari l'aurait tué. Quand ma belle-mère mourut, il vint chanter ici la messe des morts. C'était, disait-il, une occasion qu'il saisissait pour me revoir. Quelle occasion! Car depuis que Barthélemy avait acheté cette maison et que nous nous y étions installés, nous ne nous voyions que rarement. A partir de ce jour il me sembla que je ne pouvais plus me passer de la présence de ce bellâtre. Je pris pour prétexte la mort de ma pauvre belle-mère pour me faire conduire à Paris. Nous nous rencontrions tous les jours, Liverino et moi, soit chez moi, soit chez lui.

Digitized by Google

Un matin Barthélemy me dit :

— Ma chère enfant, il faut que nous repartions aujourd'hui même pour la campagne, mais je te fais la promesse de te ramener ici dans huit jours et de t'y établir définitivement, si dans huit jours cela te plaît encore.

Je vous laisse à penser si j'acceptai la proposition. J'écrivis à Liverino. Le soir même, nous étions revenus à Varengeville, et nous y sommes toujours restés. Il y a de cela trois ans.

— Que se passa-t-il donc?

— Le lendemain de notre retour, Barthélemy entra dans ma chambre. J'étais encore au lit. Il était un peu pâle. Il s'assit près de moi, et me prenant la main :

— J'ai voulu, me dit-il, te laisser remettre des émotions du voyage et des fatigues du retour avant de t'entretenir des choses graves dont j'ai à te parler. Écoute-moi bien. Je ne suis pas de ceux qui croient qu'une créature humaine puisse être irrévocablement liée ni par un sacrement ni par un

Digitized by Google

article du Code, dans une société comme la nôtre. L'homme n'a pas plus le droit de répondre de l'avenir que Dieu n'a le pouvoir de modifier le passé. La signature engage dans les transactions matérielles, non dans les pactes moraux, toujours soumis à l'incessante variabilité et de nos idées et de nos sentiments. Ces pactes sont purement volontaires, et le droit imprescriptible de l'âme est de se reprendre quand elle s'aperçoit que, subissant une pression ou une influence quelconque, elle s'est trop légèrement donnée. Le mariage est un pacte purement moral où l'homme sait, en général, ce qu'il fait, où la femme ne le sait pas. A mon avis, il n'y a que l'homme qui s'y engage.

C'est à lui, une fois le mariage conclu, de conquérir par tous les moyens possibles et de s'incorporer à jamais cette personne étrangère qu'il n'a obtenue quelquefois que par surprise. Quand il ne réussit pas, c'est toujours sa faute, car ayant eu toute liberté pour le faire, il devait, avant de la demander, observer, étudier la jeune fille, et re-

Digitized by Google

noncer à elle s'il la jugeait incapable ou indigne. Un temps viendra, espérons-le, où les pères et les mères prépareront, autrement qu'ils ne le font, leurs enfants à ce grand acte du mariage, et où les deux contractants sauront d'avance quelle admirable association ils peuvent faire avec ce seul mot : oui. L'humanité n'en est malheureusement pas là. Il faudra que les femmes apprennent bien des choses qu'elles ignoreront longtemps encore, que tu ne savais pas lorsqu'on t'a donnée à moi, et que je n'ai pas encore pu t'apprendre toutes, parce que le chagrin et la réflexion devaient m'en révéler quelques-unes. Il n'y a donc véritablement mariage, à mon avis, que lorsqu'il y a libre consentement de part et d'autre, et connaissance entière des devoirs et des droits réciproques. Autrement ce n'est qu'un contrat résiliable devant le seul tribunal de la conscience.

Tu n'es donc pas véritablement mariée avec moi, malgré ta signature, malgré les hommes, malgré Dieu qu'on a convoqué à son insu, et dont on

Digitized by Google

n'a pu prendre que le nom. Tu avais dix-sept ans quand tu m'as juré fidélité, tu ne pouvais pas savoir ce que ce mot signifiait, puisque tu ne savais pas ce que c'était que d'appartenir. J'avais trente-deux ans, moi, quand je t'ai juré protection. J'étais initié à toutes les connaissances morales et sociales. Je savais ce que je disais. Il n'y a que moi de marié. Tu n'as plus de famille; la protection que je t'ai jurée est donc à la fois celle de l'époux, de l'ami, du père et de la mère.

Or voici que tu appartiens à un autre homme que moi, et en même temps qu'à moi. Cette fois tu t'es donnée volontairement, sans pression d'aucune sorte, sans sacrement, sans signature, par choix réfléchi, en toute liberté. Alors, ma chère enfant, pourquoi, faisant acte de liberté en prenant un nouvel époux, fais-tu acte de servitude en maintenant l'époux ancien dans tous ses droits?

C'est bien assez de t'être donnée à moi quand tu n'étais pas sûre de m'aimer, sans continuer alors que tu es sûre d'en aimer un autre. Est-ce

Digitized by Google

ton second époux qui te conseille ou t'impose ce sacrifice et cette hypocrisie en prévision d'événements possibles? Je ne le saurais croire, car il doit t'aimer grandement pour avoir résisté à ce témoin secret qui prévient tous les hommes quand ils vont commettre une mauvaise action! Est-ce toi qui prends plaisir à ce partage? C'est une dépravation inadmissible chez une personne comme toi! Est-ce probité d'une âme qui veut tenir une partie de ses engagements, ne pouvant les tenir tous? En tous cas, cette sujétion de ta personne est indigne de toi et de moi; de plus elle est inutile, maintenant que je connais tes préférences.

Je cesse donc d'être ton époux pour devenir ton ami, ton père, ton protecteur en un mot. Nous irons habiter Paris, puisque ton bonheur est là. Nous continuerons de vivre ensemble, puisque tu portes mon nom, et que c'est à moi que ta famille et la loi t'ont confiée. Tu es une veuve volontaire.

Tu peux donc te *remarier;* mais moi je puis me présenter de nouveau et t'obtenir enfin de

Digitized by Google

toi-même. Si mon rival n'a sur moi, comme je le suppose, d'autre avantage que sa voix, je tâcherai de me faire, pour te parler, une voix aussi séduisante que la sienne, et comme on parle plus souvent qu'on ne chante, je l'emporterai peut-être sur lui.

Bien avant qu'il m'eût dit ces dernières paroles, j'étais, au milieu de ma honte et de mes larmes, vaincue non-seulement par la majesté inattendue de cette abnégation sublime, mais par la tendresse musicale de cette voix voulue que j'entendais et subissais pour la première fois. J'avais peu à peu ramené mon drap sur ma tête, comme si, en me cachant, j'avais pu faire croire à mon juge que ce n'était pas à moi qu'il parlait. Ce n'était pas à moi, du reste. Les écailles me tombaient des yeux. Une lumière immense m'inondait du dedans au dehors. Lui tenait toujours une de mes mains et me communiquait certainement ainsi la puissance de sa grande âme. Tout mon corps frémissait et se remplissait, pour ainsi dire, d'un nouveau sang, d'une

Digitized by Google

nouvelle chair, d'une chaleur nouvelle. Mes larmes coulaient en véritables ruisseaux, et je ne saurais dire le plaisir que j'éprouvais à me répandre ainsi. Il me semblait que c'étaient toutes mes souillures qui s'en allaient par là.

J'avais compris que mon mari savait tout; j'avais senti mon ignominie, puis l'horreur et le mépris de moi m'avaient terrassée et roulée sur moi-même quand j'avais entrevu la grandeur du crime par la grandeur du pardon.

Alors j'avais fait un effort énorme, surhumain, comme pour rejeter au loin mon corps et mon âme d'autrefois. Je n'aurais jamais cru qu'une si subite métamorphose fût possible. Je n'en doutais plus, car je me transfigurai en une seconde, et je fus du même coup accablée, éblouie de vérité. Je sortais de la mort, du néant, des ténèbres, et je me sentais naître subitement, comprenez-vous cette volupté céleste? avec la science du vrai et du juste, du bon et du beau, que je n'avais pas soupçonnée jusqu'alors; de sorte que ma honte,

Digitized by Google

ma terreur et mon dégoût de moi-même se changèrent brusquement en une telle clairvoyance et une telle joie, que je poussai un grand éclat de rire et que, convaincue que j'avais une âme toute neuve et un corps tout neuf, innocent et immaculé, je sautai en bas de mon lit et je me jetai dans les bras de cet homme divin.

Voilà comment il se fait que nous ne sommes jamais retournés à Paris.

Depuis ce jour, j'aime tellement mon époux, qu'il me semble, par moments surtout, quand il parle comme tout à l'heure, qu'il me semble que j'en vais mourir. Mais je ne crains plus la mort, puisque je suis déjà morte une fois. Et puis la mort ne sépare pas, mais elle rapproche ceux qui s'aiment; — il me l'a dit.

Je quittai la *Maison du vent* aussi ému qu'étonné par le récit que je venais d'entendre. Jamais aucune femme avant celle-là, et jamais aucune autre depuis, je le parierais bien, n'a fait à un étranger, dans des conditions aussi bizarres, une

Digitized by Google

confession de cette nature. Il y avait là des vues, des sentiments, des actes si peu en rapport avec la tradition sociale et même avec la nature humaine, que je ruminais tout ce que je venais d'entendre, me demandant où était la vérité. Du côté de cet homme que sa femme appelait un Dieu, ou du côté de ceux qui, connaissant l'aventure, auraient tout bonnement traité ce mari d'imbécile?

Mais je n'étais pas au bout de mes étonnements.

Six ans s'écoulèrent. Le travail, le plaisir, l'ennui, les événements, la vie enfin me conduisirent en Italie, en Allemagne, en Angleterre, aux quatre coins de l'Europe. Je revins fatigué. On m'ordonna les bains de mer, je partis pour Dieppe. Le lendemain de mon arrivée, j'étais à Varengeville, et je sonnais à la *Maison du vent.*

Rien n'avait changé d'aspect. M. Barthélemy, qui se promenait dans son jardin, vint m'ouvrir la porte, accompagné de sa fille, qui avait alors huit ans. Il me reconnut tout de suite et me tendit la main, comme si je l'avais quitté la veille. Sa

Digitized by Google

physionomie était toujours la même, peut-être plus noble et plus imposante qu'autrefois. Il faut dire aussi que le front commençait à se dépouiller et les cheveux à blanchir. Sa fille, penchée sur lui, me dévisageait avec ses grands yeux étonnés, habitués à ne contempler que la mer, qu'ils semblaient réfléchir toujours.

— Et madame Barthélemy? demandai-je.

L'enfant fit comme un mouvement de recul et fronça le sourcil. Sa bouche rose pâlit et se serra; ses yeux rougirent et se mouillèrent.

— Va étudier ta musique, lui dit son père en l'embrassant.

A cet ordre, elle se rasséréna un peu et elle s'éloigna.

A mesure qu'elle approchait de la maison, elle marchait plus vite. Arrivée au perron, elle l'escalada en courant.

— La musique la console encore de tout, me dit M. Barthélemy, et il ajouta : ma femme est morte.

Digitized by Google

— Morte! Quand donc?

— Il y a dix-huit mois à peu près.

— Et de quoi est-elle morte?

— De la rupture d'un anévrysme.

— Subitement, alors?

— Oui, par la plus belle matinée du monde, en taillant les branches de ce pêcher. Elle était montée sur un escabeau, tout à coup elle m'appela avec un de ces cris qu'on ne pousse qu'une fois. J'arrivai juste à temps pour la recevoir dans mes bras.

— Quelle chagrin vous avez dû avoir!

— Très-grand.

— Et cette maladie, à quoi l'attribuez-vous, car madame Barthélemy était la plus heureuse des femmes? Elle me l'a dit.

— Elle m'a raconté la conversation que vous aviez eue ensemble et la confidence qu'elle vous avait faite.

— Elle était fort exaltée ce jour-là, et peut-être m'a-t-elle dit plus qu'elle ne voulait me dire.

Digitized by Google

— Non; il y avait longtemps qu'elle éprouvait le besoin de faire cette confession. Elle l'avait déjà faite au curé de l'église, à l'ombre de laquelle elle dort maintenant, continua-t-il en étendant la main vers le cimetière, mais ce n'était pas assez. Elle aurait voulu s'humilier devant tous les hommes et toutes les femmes, devant tous ceux qui se croient le droit de ne pas absoudre. Vous savez donc ce qui s'était passé.

Eh bien, par moments, je m'accuse de sa mort. Je n'ai peut-être pas pris assez de précautions pour faire entrer la vérité dans une âme qui n'était pas préparée à la recevoir. La commotion trop forte qu'elle en a reçue a sans doute atteint un ressort vital qui, après quelques années de vibration, s'est rompu tout seul. J'aurais dû patienter, laisser cette femme épuiser jusqu'au bout l'ordre des sensations où elle se trouvait, et attendre que ce vase fragile se fût vidé naturellement pour le remplir à nouveau.

— Vous souffriez sans doute beaucoup de ce

Digitized by Google

que vous aviez appris, et vous n'avez pu vous contenir plus longtemps ?

— Oui ; mais ce ne devait pas être une raison. De ce que cette douleur que j'avais portée plusieurs semaines en silence (car je connaissais le fait avant la mort de ma mère dont je n'avais pas voulu attrister les derniers moments) ; de ce que ma douleur à moi ne m'avait pas brisé, je ne devais pas conclure qu'un grand choc ne la briserait pas, elle !

J'avais beaucoup réfléchi, beaucoup comparé, beaucoup voulu dans ma vie, tandis qu'elle ne s'était jamais exercée à ces combats secrets, à ces luttes mystérieuses, à ces victoires mortelles. C'était à moi de l'éclairer par degrés. Trop de lumière tue. Tout le monde n'est pas saint Paul.

Je la connaissais assez pour prévoir le dénoûment immédiat que j'ai obtenu et que je voulais obtenir ; mais la passion m'a fait oublier les fatalités du type originel. Cette pauvre enfant n'était pas née pour nos climats sombres, pour ce grand

Digitized by Google

vent et cette grande mer. Elle avait été créée par la nature pour vivre au milieu des cactus, des aloës et des orangers, sous le ciel indigo et sous le soleil d'or de l'Andalousie, pour chanter, pour danser, pour sourire, pour aimer facilement et ardemment; pour être tuée peut-être d'un coup de couteau dans une scène de jalousie, mais non pour raisonner une faute, pour combattre un souvenir, pour vaincre un remords. Je l'ai forcée de comprendre; elle a compris, mais elle en est morte. Ah! qu'il est difficile d'être parfait! ajouta M. Barthélemy en passant la main sur son front; il faut y arriver cependant.

— Heureusement, elle vous a laissé une fille.

— Qui lui ressemble, n'est-ce pas? en blond, mais chez laquelle je m'efforce déjà de combattre certaines influences qui lui seraient funestes plus tard. Tout ce qu'elle tient de sa mère est utilisable; mais il y a ce qu'elle tient de l'autre.

— De l'autre?

— Elle n'est pas née de moi. A certains signes, à

Digitized by Google

certaines indications de caractère, de formes, d'aptitudes, j'ai reconnu la vérité. Parmi ces aptitudes, il en est de bonnes, car Liverino n'est pas le premier venu. La nature l'a magnifiquement doué des qualités sympathiques et brillantes qui constituent les hommes de luxe, les comédiens et les chanteurs. Jeanne aura sa voix, plus flexible et plus mâle en même temps, car, grâce à moi, elle sera plus virile que lui. Quel rôle les voix auront joué dans ma famille! Mais l'enfant est disposée à la vanité, à la coquetterie, à l'inconstance, à la ruse. Je détruirai ou j'utiliserai ces défauts. De loin je suis l'existence de son père et j'y puise des renseignements pour elle, pour la direction que je dois imprimer à l'éducation de cette jeune fille. Je veux faire d'elle une femme comme je comprends la femme. C'est l'œuvre de ma vie entière; mais qu'est-ce que je pourrais faire de mieux, ayant charge de cette âme?

— Et d'ailleurs, qui vous prouve absolument

Digitized by Google

qu'elle n'est pas votre fille? Votre femme, au point d'exaltation où elle était, vous aurait dit la vérité si vous la lui aviez demandée.

— A quoi bon lui causer ce chagrin et lui infliger cette honte, puisqu'elle ne pouvait pas me répondre? Elle ne la savait pas, cette vérité! Hélas! la femme adultère n'est-elle pas dans l'abominable nécessité de tenir sa personne en partie double, entre le fait certain et le résultat possible? Quelle douloureuse sécurité!

Comment voulez-vous qu'elle se retrouve dans ces deux passés et qu'elle discerne le père qui est, du père qui peut être? Elle s'en remet momentanément au hasard, et elle en serait réduite à demander, comme je l'ai fait, la vérité aux traits et au caractère de l'enfant, si la femme n'était organisée de telle façon qu'elle explique tout par l'amour; elle croit donc que la nature elle-même se fera sa complice, et le père, pour elle, est celui qu'elle aime.

Ma femme m'adorait quand Jeanne est venue

Digitized by Google

au monde, huit mois après l'explication que nous avions eue. Elle ne se rappelait plus l'existence de Liverino. Elle m'a élu père, et je suis sûr que le doute ne l'a pas troublée une minute : que sa volonté soit faite. Qu'importe, après tout? J'aimais l'arbre, j'aime le fruit. Ce n'est pas avec son corps que l'on crée, c'est avec son âme. Jeanne a huit ans; dans dix ans elle sera ma fille.

Digitized by Google

III

HISTOIRES VRAIES

Digitized by Google

Henri Lavoix et moi nous nous sommes raconté ces *histoires vraies* un soir après le dîner, et nous nous sommes ensuite amusés à les écrire, sous des pseudonymes, pour le *Petit Moniteur*. Celles qui sont signées REY sont de Lavoix ; j'ai écrit seulement celles qui sont signées Z.

A D.

Digitized by Google

J'entrais, il y a quelques jours, chez un de mes amis : il regardait attentivement dans la rue, le coude posé sur l'appui de la fenêtre ouverte, la tête inclinée sur la main. Au bruit que la porte fit en retombant, il se retourna. Je fus frappé de sa physionomie empreinte d'un sentiment de tristesse.

— Quel air sérieux! lui dis-je. Qu'avez-vous donc, mon cher?

— Ce que j'ai? reprit-il; n'avez-vous pas rencontré dans l'escalier une femme?

— Oui : une robe de satin pompadour flétrie et éraillée, un pardessus à basquines de velours

Digitized by Google

miroitant, un chapeau de dentelle noire rougie et élimée, couvert d'un voile effrangé, restes d'un ancien luxe ou défroques de marchande à la toilette. Je l'ai vue; qu'est-ce que c'est que ça?

— Ça! dit-il... le mot est dur pour une femme. Celle-ci, mon cher, a eu sa maison, ses valets, son cocher, et maintenant, fit-il en me conduisant vers la croisée, la voilà battant de sa robe la boue du trottoir; à peine a-t-elle de quoi aller à pied. Est-ce assez triste?

— Vous la connaissiez?

— Depuis longtemps. Son père était ouvrier dans un petit village, à côté de la propriété que nous avons en Bourgogne. Ses affaires allant mal, il était venu chercher fortune à Paris, où il est mort, laissant sa fille orpheline de fort bonne heure. Je m'intéressais à elle. C'était une honnête fille; je me la rappelle encore avec ses dix-huit ans, avec sa gentillesse et son esprit : le type de la grisette disparue. Je m'amusais de cette gaieté, de cette jeunesse insouciante. Quelle vivacité! quelle verve!

Digitized by Google

Vous êtes décidément charmante, lui dis-je un jour émerveillé de son entrain. Si vous le permettiez, je vous embrasserais.

A ce mot, elle me regarda comme étonnée. Puis, comme si une pensée rapide avait traversé son esprit : — Volontiers, dit-elle... c'est deux sous le baiser.

C'était pour rien, et, tout en plaisantant, je prenais sans compter.

— En voilà assez, dit-elle en m'arrêtant au dixième; maintenant j'ai de quoi faire déjeuner ma mère.

Ces baisers-là, cher ami, j'aurais voulu les racheter un louis pièce.

Je fus longtemps sans la voir. Enfin je la rencontrai et lui demandai ce que pendant ce temps elle était devenue : — Depuis que je vous ai vu, dit-elle avec un sourire que je ne puis oublier, j'ai passé plus d'un jour sans manger, et, ajouta-t-elle, c'est comme un fait exprès : c'est précisément ces jours-là qu'on a le plus faim.

Digitized by Google

Le mot m'était resté sur le cœur. J'allais parfois la voir dans la mansarde où elle habitait avec sa mère.

— Voyons, lui dis-je un jour, puis-je vous être utile? Je me mets à votre disposition. Je n'ose vous proposer de l'argent...

— Nous n'en avons pas besoin, reprit-elle vivement.

— Soyons francs : dites plutôt que ces demandes sont toujours difficiles à faire; tout peut s'arranger. Entendons-nous. Tenez, vous voyez cette statuette, ce rémouleur en plâtre qui est là, sur cette étagère, il a la tête tournée à gauche : s'il l'a à droite quand je reviendrai, j'aurai compris.

Je restai quinze jours sans aller la voir. Au bout de la quinzaine, je reçus cette lettre :

« Voilà bien longtemps qu'on ne vous a vu; tout le monde dans la maison est inquiet de vous; le rémouleur lui-même s'est retourné pour voir si vous ne veniez pas. »

— La lettre est charmante, dis-je à mon ami.

Digitized by Google

— Tenez, voilà la seconde que j'ai reçue d'elle, répondit-il en me tendant une petite lettre bordée de noir, où je lus :

« Ma mère est morte hier en me priant de vous remercier du bien que vous nous avez fait. »

Au reçu de ce mot, ajouta mon ami, je courus rue Rochechouart, où elle demeurait. Le convoi se mettait en route. Je me joignis au petit groupe de femmes qui se dirigeait derrière le corbillard vers Montmartre. Tout fut bientôt fini, je vous en réponds.

Je restai tout le jour sous l'impression de la tristesse la plus profonde. Le soir, je songeai à la pauvre fille et je me dirigeai vers la rue Rochechouart. J'étais là regardant cette mansarde où je n'osais monter, dans la crainte que ma visite à cette heure ne donnât à bavarder aux commères, lorsque je la vis venir du haut de la rue. J'allai à elle. Elle me tendit la main.

— Je vous ai vu ce matin. Merci, me dit-elle.

Je l'assurai de toute mon amitié pour elle et la

Digitized by Google

priai de compter sur moi. Elle me dit comment elle avait passé, seule, dans les larmes, cette première journée; comment on l'avait empêchée d'acompagner sa mère. Une idée me traversa l'esprit.

— Et maintenant, d'où venez-vous? lui dis-je.

— De Montmartre.

— Mais le cimetière est fermé à cette heure.

— Je le savais... je suis allée prier à la porte.

Voilà, cher ami, ce qu'était, il y a tantôt quinze ans, cette femme. Mais vous savez ce que peut devenir une jolie fille sans la direction maternelle, sans cet amour qui soutient chacun de ses pas. Elle aussi elle est tombée comme tant d'autres! La mansarde a été abandonnée, et le rémouleur a été jeté par la fenêtre d'un premier étage de la rue Mazagran. Puis sont venus le petit hôtel et la maison de campagne, la voiture et les domestiques à livrée voyante.

Je la rencontrais parfois aux Champs-Élysées, et je croyais devoir lui faire cette morale inefficace dont celui qui la fait et celui qui la reçoit sentent

Digitized by Google

parfaitement l'inutilité. Bah! métamorphose complète, mon cher ami; elle ne se souvenait plus de la rue Rochechouart.

Un jour elle m'arrêta au Bois; nous causâmes.

— Vous êtes trop riche, lui dis-je en la quittant, pour ne pas mourir dans la misère. Vous ne songez guère à ce lendemain si triste pour tant de femmes. Allons, vous êtes incorrigible. Voilà dix francs, ajoutai-je en riant; je les mets de côté pour vous faire enterrer : quatre francs pour la bière, deux francs pour le fossoyeur, et quatre francs pour la croix.

A-t-elle assez ri de l'histoire de ces dix francs! Ce qu'elle est devenue depuis, je ne sais. Je suis resté longtemps sans en entendre parler.

Il y a un instant, on a sonné à cette porte : c'était elle.

Elle est venue à moi en me disant avec un triste sourire :

— Voulez-vous m'avancer *ma croix?*

H. Rey.

(*Petit Moniteur*, 25 octobre 1864.)

Digitized by Google

Monsieur le directeur,

Au retour de la campagne je trouve la lettre suivante. Elle vous appartient, je vous l'envoie.

Agréez, etc. H. REY.

A M. H. Rey, rédacteur du *Moniteur*.

Le 25 octobre 1864.

Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, et j'ai encore moins l'honneur d'être connu de vous; mais je ne puis m'empêcher de vous adresser mes remercîments pour l'*histoire trop vraie* que vous avez publiée dans le *Moniteur* du soir. Vous voyez que je ne perds pas de temps, puisque je vous écris avant de me coucher. Votre histoire est simple, touchante, elle porte le cachet de la vérité; il y a au bout une philosophie et une larme, deux chiffres rares dans les dividendes contemporains.

Digitized by Google

Peut-être comptez-vous publier une série d'articles du même genre, vous aurez raison. L'amusant est bon, l'utile est meilleur, et, à ce titre-là, ce qui fait réfléchir vaut mieux que ce qui amuse.

Je procède un peu par aphorismes connus, comme M. Prud'homme. Excusez-moi, monsieur, je n'ai pas l'habitude d'écrire, et je suis un peu Prud'homme en effet, ou plutôt je le suis devenu, car Prud'homme n'est pas un individu, c'est un âge.

J'ai quarante-cinq ans, je suis marié; j'ai trois enfants, deux filles et un garçon, les petites filles sont charmantes, le petit garçon est insupportable. Tout ceci vous intéresserait peu, si je n'étais ainsi amené à vous expliquer pourquoi je ne signe pas cette lettre de mon véritable nom. Mon nom ne m'appartient plus (entièrement du moins), puisque je l'ai donné à quatre personnes, y compris ma femme, qui le porte dignement, je dois le dire, mais qui, après avoir lu votre article, s'est écriée : Comment peut-on s'occuper de ces créatures dans un journal sérieux?

Digitized by Google

J'ai eu beau lui dire que toutes les questions qui touchent au cœur et qui exercent la sensibilité sont sérieuses; elle m'a répondu :

— Vous aimez ces choses-là parce qu'elles vous rappellent votre jeunesse.

Mes filles sont arrivées là-dessus, et il a fallu me taire.

Il m'est donc impossible de vous dire mon véritable nom, bien que vous ne soyez pas homme à le divulguer. Mais cette lettre que je vous adresse peut s'égarer, être jetée au panier comme inutile, et l'on ne sait jamais ce que devient une feuille de papier qu'on n'a pas jetée au feu soi-même.

Il y avait alors quelque chose de plus simple, c'était de ne pas vous écrire.

C'est vrai, et voilà que j'y pense; mais je suis sûr que ce que je vous dirai vous intéressera, car je vais vous raconter une histoire dans le genre de la vôtre, et si vous vous en servez, je serai enchanté de voir la figure de ma femme quand vous la publierez. Comme les femmes veulent toujours

Digitized by Google

avoir raison ou en avoir l'air, elle exigera peut-être de moi de me désabonner au *Moniteur*. Rassurez-vous, l'administration n'y perdra rien si je cède; je l'achèterai en revenant de mon bureau.

Voici ce que c'est.

Vous mettiez le fait sur le compte d'un de vos amis qui pourrait bien être vous; moi, c'est réellement d'un ami que je vais vous entretenir. Le dénoûment vous prouvera qu'il ne peut pas être question de moi en cette affaire. Ce que je puis vous affirmer, c'est que vous aurez une larme dans les yeux à la fin de ce récit; sans cela je ne vous l'enverrais pas.

Un de mes amis — un peu plus jeune que moi, — fils de bonne et honnête maison, se promenait un beau soir d'été dans le parc d'Asnières, dont, à cette époque, on venait de faire un bal. Il y a de cela une douzaine d'années. Les quadrilles commençaient à se vider, les verres de couleur à pâlir. Il était seul, et s'ennuyait comme un homme bien élevé qui est venu chercher une distraction

Digitized by Google

dans un milieu qui n'est pas le sien. Il avisa une jolie personne de vingt ans qui se promenait, ou plutôt qui promenait un mirliton d'une longueur démesurée. Elle avait perdu son amie dans la foule, et elle tenait son mirliton en l'air, pour que son amie, reconnaissant de loin le drapeau, rejoignît le régiment.

Mon ami, qui avait sa voiture, offrit à ces deux dames de les reconduire; elles acceptèrent.

Voici le commencement. Vous devinez la suite.

Ils déroulèrent peu à peu toutes les devises du mirliton, et quand ils eurent fini, ils recommencèrent. Bon et brave garçon, belle et bonne fille, ils s'aimaient entre le peu et le trop, sans rien demander à la minute qui précédait celle où ils se voyaient, sans rien exiger de celle qui allait suivre. Ils s'aimaient parce qu'ils étaient jeunes, parce qu'ils étaient libres. Amour d'été.

Mon ami était poitrinaire, du fait de son père, qui était mort à trente ans. Quand les feuilles du parc d'Asnières commencèrent à tomber, il toussa

Digitized by Google

un peu plus que l'année précédente, puis il s'alita. Sa mère s'assit à son chevet. Quelques amis prirent quotidiennement le chemin de sa rue. On utilisa les phrases banales : Vous avez meilleure mine, ça ne sera rien.

La mère ne répondait pas; elle avait vu mourir le père.

Elle veillait, elle pleurait quand son fils dormait; elle lui souriait à son réveil, elle priait et attendait.

Tous les jours, la fille au mirliton, disons Camille ou Antoinette, le mirliton n'est plus drôle maintenant; tous les jours Antoinette venait savoir des nouvelles du malade. — Pas bonnes. — Elle eût bien voulu le voir. — Impossible. Madame sa mère est là. — C'est juste... Et elle s'en allait.

Elle dînait quelquefois gaiement en revenant de la rue... j'allais nommer la rue; mais elle ne croyait pas à la mort. Elle était si jeune et si rieuse, elle!

Un matin, par je ne sais quel pressentiment,

Digitized by Google

elle vint plus tôt que de coutume savoir des nouvelles.

Il était mort dans la nuit.

— Mort! C'est impossible! le premier mot qu'on dit en pareil cas.

Et elle se mit à pleurer, tout simplement, ces grosses larmes qui viennent on ne sait d'où sous la pression de certains mots. Puis, comme elle n'avait pas pleuré depuis longtemps, elle pensa sans doute à sa mère, à une sœur, à quelqu'un; ses larmes redoublèrent, elle cria qu'elle voulait voir le mort, qu'elle ne s'en irait pas, qu'elle l'aimait, qu'il l'aimait bien aussi, qu'on ne pouvait l'empêcher de le voir.

Du fond de la chambre mortuaire, la mère entendit du bruit. Elle ouvrit la porte, elle ne pleurait pas; elle n'aurait jamais eu assez de larmes pour une aussi grande douleur.

Elle appela un domestique et lui demanda ce qui se passait.

Le domestique raconta que, depuis le commen-

Digitized by Google

cement de la maladie de monsieur, une dame était venue demander tous les jours comment il allait, et qu'en apprenant sa mort, elle s'était mise à pleurer, et qu'elle voulait absolument le voir une dernière fois.

Le domestique, tout en soulignant le mot *une dame*, avait l'air d'intercéder pour elle.

— Laissez entrer cette dame, dit la mère après une minute de recueillement, et elle passa dans une autre chambre.

Antoinette entra, se jeta à genoux devant le lit sans oser découvrir le visage du mort, et chercha quel objet sans valeur elle pourrait emporter, qui lui rappelât éternellement celui qu'elle avait aimé plus qu'elle ne le croyait. Après avoir longtemps cherché, elle avisa une paire de pantoufles brodées par elle, oisives depuis longtemps au pied du lit, les mit sous son manteau et partit.

La mère avait défendu que l'on touchât à aucun des objets qui avaient appartenu à son fils, elle les avait tous devant les yeux, comme elle avait

Digitized by Google

dans la mémoire toutes les minutes de sa vie.

Elle s'aperçut de la disparition de ces pantoufles. Elle les réclama avec l'avarice d'un cœur qui ne veut rien perdre de celui qu'il a perdu.

On chercha partout. Ce fut elle qui devina.

— Savez-vous l'adresse de cette dame qui est venue ici?

— Oui, madame.

— Allez lui redemander ces pantoufles.

Antoinette les rendit, mais en suppliant le domestique de les demander pour elle à madame X...

Le domestique fit la commission. Tout est sacré en de pareils moments.

— Reportez-les-lui, dit la mère.

L'enterrement eut lieu.

Madame X... fit faire à son fils un caveau dont elle emportait la clef, et où elle venait s'enfermer pendant des heures entières.

Elle trouva tous les matins, pendant un mois, plusieurs couronnes suspendues aux barreaux de la porte en fer.

Digitized by Google

Elle prenait ces couronnes, entrait, et les déposait sur le petit autel du fond du caveau.

Le mois suivant, les couronnes diminuèrent. Le troisième mois, elles disparurent, excepté une, dont la persistance quotidienne finit par étonner et par émouvoir la mère. Quel était ce souvenir aussi persévérant que le sien?

Elle questionna le gardien du cimetière.

— C'est une dame jeune, en noir, voilée, qui vient tous les matins avant madame.

— Avant moi?

— Oui. Elle s'agenouille devant la grille *de la concession*, elle reste là cinq minutes, accroche sa couronne et s'en va. Elle m'a demandé si j'avais une clef du monument, elle aurait voulu y entrer une fois.

Le lendemain, la mère vint plus tôt.

Elle surprit Antoinette.

— Entrez, lui dit-elle en lui donnant la clef. J'attendrai.

Antoinette entra, fit sa prière, rendit la clef à

Digitized by Google

madame X..., et, en la lui rendant, lui baisa la main.

Je ne sais rien de plus touchant. Et vous, monsieur Rey?

Il y a deux vertus. L'une est implacable, l'autre est clémente.

Vous êtes pour l'autre, et moi aussi.

Mon cher monsieur Rey, vous qui écrivez dans un journal sérieux et qui écrivez bien, conseillez donc aux humanitaires d'utiliser le cœur des femmes. Il y a là de fières ressources, allez.

Si madame X... lit ces lignes, qu'elle me pardonne d'avoir ainsi touché à son cœur; cela peut faire du bien à quelqu'un, c'est mon excuse.

Recevez, monsieur, etc., etc. Z.

P. S. Corrigez les fautes de français.

(*Petit Moniteur*, 7 novembre 1864.)

Digitized by Google

Mon cher monsieur Z...,

A une *histoire trop vraie* vous répondez par une histoire plus touchante encore. Merci de vos éloges, merci surtout de votre lettre. Vous ne me donnez ni votre nom ni votre adresse; ma réponse vous parviendra donc comme la vôtre m'est parvenue, par le journal. C'est une relation anonyme qui commence. Si, par la suite, vous aviez à m'entretenir de votre intérieur, de madame X... et de vos enfants, dont vous avez parlé en homme d'esprit et de cœur, ne vous gênez pas dans vos confidences : c'est un secret qui restera entre les cinquante mille abonnés du *Moniteur du soir*.

Oui, mon cher monsieur, je ne suis pas pour la vertu implacable; comme vous, je pense qu'il est des sentiments qui relèvent les déchus. Votre histoire de la petite clef m'a donc profondément ému. Vous l'avez bien dit, il y a une larme au bout de

Digitized by Google

votre récit, car il y a un mot touchant et vrai.

Je lis peu de romans ; ce n'est pas que je ne trouve beaucoup d'esprit aux romanciers. — Vous peut-être pas : cela peut se discuter. — Ce que je leur reproche, c'est d'être trop longs. Un roman n'est le plus souvent qu'une aventure vraie ; étendue d'eau, elle n'a plus ni goût ni saveur. De votre histoire d'Antoinette un autre aurait fait un volume, et l'aurait gâtée. Par bonheur, vous n'êtes pas du métier, vous, mon cher monsieur Z..., et vous nous l'avez donnée telle quelle ; elle n'en vaut que mieux. Je voudrais qu'on remplaçât par ces récits vrais les feuilletons qui s'éternisent au bas des colonnes d'un journal. Les directeurs de journaux ont sans doute leurs raisons pour remplir leur rez-de-chaussée de ces romans à longue échéance ; je comprends aussi celles des auteurs. Pour moi, je substituerais volontiers à ces romans coupés à minces tranches, comme un arbre débité en fagots, ces histoires vraies et émouvantes, du genre de celle que vous nous avez racontée, ou

Digitized by Google

un de ces drames saisissants, serrés et terribles comme la réalité en fait. J'en sais un, par exemple, que je vous livre sans rien y ajouter de mon cru, et tel que je l'ai entendu dire par un de nos plus célèbres avocats du barreau de Paris. C'était un souvenir de sa jeunesse, de ce temps où il avait à Grenoble cette renommée qui faisait prévoir sa haute fortune dans notre barreau parisien.

Je transcris de mon mieux ses paroles, aussi bien serait-ce les gâter que d'y ajouter quelque chose.

Le 22 août 1820, nous disait-il, on trouva dans le bois de Louëssard, près de Valence, le corps d'un jeune homme assassiné.

La victime avait été frappée d'un coup de poignard, et le coup, donné par derrière, avait été si vigoureusement porté, que la lame avait pénétré profondément dans le poumon. La mort avait dû être instantanée.

Pas de témoin du fait : dans ce bois isolé, loin de toute habitation, personne n'avait entendu un seul cri de la victime. On trouva une lettre de

Digitized by Google

femme dans le portefeuille du jeune homme : c'était un rendez-vous qui lui était donné à Louëssard, à l'heure où le malheureux avait été frappé. La lettre était signée. Sur cet indice, la justice se rendit à Valence, chez madame T... ; on fit des perquisitions dans son domicile. On découvrit une correspondance adressée à elle par la victime. La prévention était donc plus que suffisamment justifiée. Madame T... fut mise en état d'arrestation; elle reconnut le billet et nia le crime.

En face du juge d'instruction, elle se refusa à toute explication et laissa la justice faire elle-même son œuvre. Quelques jours avant l'ouverture des assises, je fus appelé, c'est l'avocat qui parle, de Grenoble à Valence, pour être le conseil de madame T... et pour la défendre.

Je la voyais souvent dans sa prison. Je l'interrogeais sans pouvoir trouver dans ses paroles un fait, un éclaircissement qui pût servir à la défense; elle était impénétrable. Je la suppliai de me répondre.

Digitized by Google

— Voyons, lui disais-je, un alibi vous sauve. Où étiez-vous à l'heure où s'est commis le crime?

— Hors de chez moi, répondit-elle.

La veille des débats, je la pressai de plus en plus de questions. Je la vois encore : elle m'écoutait assise, les coudes appuyés sur les genoux, la tête dans ses mains, ses regards dans les miens. Il me sembla qu'une lutte terrible s'engageait alors dans son esprit, au moment où elle allait paraître devant la cour.

— Parlez, lui dis-je, parlez : il ne s'agit pas de vous sauver de la prison ou de la mort, mais de l'infamie.

A ce mot d'infamie, elle se redressa. Je crus qu'elle allait parler; elle hésita un moment et retomba muette sur sa chaise.

Évidemment cette femme n'était pas coupable.

Il y avait là un mystère qu'elle ne voulait pas dévoiler : son silence pouvait avoir pour elle des conséquences terribles.

Sa famille l'avait abandonnée. Quant à son mari,

Digitized by Google

dont l'honneur était mortellement offensé, il la laissait sous le poids de cette accusation : c'était, du reste, un homme froid, énergique, incapable de pardon.

Pourtant, quelques instants avant l'ouverture des débats, il se présenta au greffe, demanda à voir sa femme et entra dans la prison.

J'étais là. Elle leva fièrement ses regards sur lui. Pour lui, il resta impassible : pas un mot, pas un reproche. Il suivit sa femme et entra avec elle dans la salle des assises, comme s'il voulait la protéger par sa présence.

Les débats s'ouvrirent. Je plaidai, et comme le billet signé par madame T... était la seule charge contre elle, il me fut facile de combattre l'accusation, qui portait sur une preuve si peu convaincante.

Madame T... fut acquittée.

Ce fier regard, lancé par madame T... à son mari, avait passé comme un éclair dans mon esprit.

Digitized by Google

Si le coupable était M. T...! me disais-je. Aurait-il surpris les relations de sa femme? L'aurait-il forcée à écrire ce billet, et se serait-il trouvé au rendez-vous? Vengeance de mari! Cela se pourrait. Le silence de madame T... s'expliquait dès lors.

Je n'étais pas le seul à avoir des soupçons. Au sortir des assises, je trouvai chez quelques-uns de mes amis et dans le public la même pensée. Elle pouvait bien venir à la justice. Il était donc possible que le ministère public revînt rapidement de son erreur et qu'il recherchât dans M. T.,. le véritable coupable.

J'allai le trouver. Je lui fis part de mes craintes; il les repoussa. — Pour moi, je vous crois innocent, lui répondis-je; le public vous accuse. Songez-y. Je ne doute pas que vous échappiez à l'accusation. Mais, croyez-moi, c'est trop d'un premier procès criminel; dérobez-vous à un second. Je pars ce soir même en poste, je retourne à Grenoble; je vous emmène avec moi. De là vous gagnerez la

Digitized by Google

Suisse. Le temps fera le reste. Ne restez pas à Valence, où votre vie est désormais impossible.

Il réfléchit un instant.

— Je partirai, dit-il.

Il était nuit quand nous quittâmes Valence. C'était au mois de janvier. Je hâtai mon départ, ne voulant pas passer pendant le jour à Saint-Marcellin, car le jeune homme assassiné était de Saint-Marcellin, où son père était maître de poste. Nous nous blottîmes et nous partîmes bon train, je vous assure, malgré la neige et la glace qui couvraient la route. Arrivés à la poste de Vinay, nous demandâmes des chevaux.

— Impossible de partir, nous dit un garçon d'écurie, tant il passe de monde cette nuit venant de Valence, où s'est jugé dans la journée le fameux procès. On pourrait encore trouver des chevaux, mais il n'y a plus de postillon. Le maître de poste de Saint-Marcellin, qui vient d'arriver il y a un instant de Valence, après avoir vu juger l'assassin de son fils, est là forcé d'attendre lui-même.

Digitized by Google

A ce mot, je passai rapidement près du cabriolet dont j'étais descendu :

— Cachez-vous bien dans votre manteau, dis-je à mon campagnon de route.

Au bruit qu'avait fait notre voiture en s'arrêtant, le maître de poste était sorti; il me reconnut et ne dit mot, puis il porta ses regards sur le cabriolet.

— Pierre, dit-il d'une voix sèche et saccadée, attelle, c'est moi qui conduirai ces messieurs.

Une sueur froide me coula sur le front. Allons, me disais-je, cet homme a tout compris. Il sait que M. T... est là : nous ne sommes plus dans les mains du jury, mais dans les mains du père. Certainement il avait deviné et il a reconnu l'assassin de son fils; il se charge lui-même de se faire justice. La nuit est noire, la route dangereuse : qu'à la descente de Sône, le cheval de droite serre de trop près le parapet de la route, cet homme saute lestement à bas du porteur de gauche, et nous, nous tombons de trente pieds de haut dans le lit de l'Isère. C'est une affaire qu'il réglera plus tard avec Dieu.

Digitized by Google

Il fallait partir cependant. Vous devez penser ce qui se passait dans l'esprit de ces trois hommes.

Le silence était effrayant. Le maître de poste se retournait de temps à autre vers nous; je voyais son regard enfiévré briller comme une menace.

Nous arrivâmes à la descente de Sône; l'homme ne s'arrêta pas pour mettre le sabot. Il fouetta vigoureusement ses bêtes. La voiture bondissait, emportée au grand galop des chevaux; il me semblait que cet homme, tout entier à un sentiment de vengeance, devenu fou, livrait sa vie avec la nôtre. Je crois que je suis resté cinq minutes sans respirer. Les chevaux se calmèrent pourtant. Nous arrivâmes à Saint-Marcellin.

On dételа. Il y avait encore un danger: peut-être le maître de poste allait-il faire prévenir la justice? Je le calomniais.

Quand on eut attelé, il s'approcha de moi; la sueur coulait sur son front. Sa parole fiévreuse sifflait, entrecoupée, haletante; évidemment cet

Digitized by Google

homme luttait depuis une heure d'une lutte terrible, surhumaine.

— Monsieur, me dit-il, c'est un devoir de défendre les innocents et un crime de protéger les coupables. Partez, partez vite, et surtout ne tentez jamais un père dont on a assassiné le fils.

Si vous connaissez une histoire plus dramatique, répondez-moi, mon cher M. Z...

H. Rey.

(*Petit Moniteur*, 15 novembre 1864)

Digitized by Google

Mon cher monsieur Rey,

Je ne demande pas mieux que de continuer cette correspondance anonyme et anecdotico-philosophique, puisqu'elle vous plaît; d'autant plus que j'ai toutes sortes d'ennuis en ce moment et que cette correspondance me sera une grande distraction, quand bien même vous ne la jugeriez plus digne d'être imprimée. Sur ce point vous ferez comme il vous conviendra.

Vous parlez de drame, cher monsieur; si je vous racontais ma propre vie, c'est là qu'il y a des drames; ils y grouillent comme les couleuvres au mois de juillet dans la campagne de Rome, et le paysage est loin d'être aussi beau; mais vous en avez probablement autant dans la vôtre, car il n'est pas un de nous qui ne se croie en droit de pousser des cris de désespoir quand il compare ce qu'il est

Digitized by Google

avec ce qu'il pourrait et surtout ce qu'il voudrait être. Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit. Ce que je puis seulement vous dire, c'est que j'étais fort gai quand je vous ai écrit ma première lettre, et que je suis triste aujourd'hui. Heureusement la femme et les enfants sont intacts.

Une histoire aussi dramatique que la vôtre, ce n'est pas difficile à trouver, car ce n'est pas le drame qui manque dans les souvenirs humains. Ainsi je me rappelle, moi, avoir vu, pendant le choléra dernier, un garçon de dix-huit ans à peu près, ouvrier maçon, qui, n'ayant trouvé personne pour l'aider dans cette triste besogne, avait enveloppé le cadavre de son père dans un drap et le portait sur son épaule, comme Énée portait Anchise, seulement Anchise était vivant. Il se rendait au cimetière par une chaleur de 40 degrés à l'ombre, et de temps en temps il s'asseyait sur une borne — il y avait encore des bornes dans ce temps-là, — il posait son fardeau sur ses genoux, le soutenait d'une main, et de l'autre essuyait son

Digitized by Google

front. Je vois d'ici un marchand de vin sortant de sa boutique et lui apportant un verre de vin sans lui dire un mot.

Le jeune homme le remercia d'un regard, avala le contenu du verre d'un seul trait, et reprit sa route. Il suait et ne pleurait pas.

La rapidité de sa marche imprimait au corps roide et aux bras ballants un mouvement de bascule étrange, et un athée eût pu trouver à ce groupe je ne sais quelle comparaison grotesque empruntée au théâtre de Guignol. Hélas! mon cher monsieur Rey, il faut bien l'avouer, si complet que soit le malheur, il a parfois ses incidents ridicules, et peut-être alors ces malheurs, en faisant forcément venir le sourire sur les lèvres, sont-ils plus dramatiques que ceux qui, comme dans votre dernier récit, conservent toute leur majesté. On a honte d'avoir ri d'un événement désespérant pour un autre, et le souvenir vous en reste plus durable et plus profond dans l'esprit.

C'est une histoire de ce genre que je vais vous

Digitized by Google

raconter. Elle est lugubre, et malgré vous, bien que je vous prévienne, elle vous fera rire, comme elle m'a fait rire, moi à qui la victime elle-même contait sa douleur, et je ne suis ni pire ni meilleur que vous, mon cher monsieur Rey. Au repos, tous les hommes se valent.

En 1840, j'étais garçon et je cherchais à la campagne un appartement commode où je pusse passer l'été avec un ou deux amis. Je trouvai ce qu'il me fallait à Saint-Germain. Le voisinage de la forêt devait me tenir lieu de jardin. La maison était d'architecture ancienne et sombre. Elle avait deux entrées donnant sur deux rues parallèles. Ces deux rues communiquaient par un long couloir humide, courant d'air perpétuel au milieu duquel, sous la voûte de l'escalier central, se trouvait la loge de la concierge. J'étais fort jeune alors, et ma concierge n'était guère pour moi qu'une chose qui ouvre la porte, qui fait des courses et qui reçoit des pièces de quinze sous. Il y avait encore des pièces de quinze sous à cette époque, et c'était

Digitized by Google

même fort commode pour tous ces menus services journaliers où dix sous sont trop peu pour celui qui reçoit, et où vingt sous sont trop pour celui qui donne.

Cette pauvre femme était toujours vêtue de noir; je le remarquais malgré moi, car son costume faisait tache même dans cette maison toujours sombre où je mourrais de chagrin aujourd'hui, mais qu'éclairait alors mon indifférente jeunesse. Ce qui me paraîtrait sinistre ne me paraissait que frais; et je ne voyais dans ce tombeau à quatre grands étages qu'un refuge contre la température excessive du dehors. J'ignorais encore les rhumatismes. Heureux temps!

J'avais un petit cheval à moi, poney infatigable avec lequel je m'entendais très-bien. C'était moi qui montais sur lui. Cette concession faite, je lui en faisais d'autres, et nous nous en allions à l'allure qui lui convenait le mieux jusqu'à la grille de la forêt. Là se trouvait un loueur de chevaux fort connu de ces personnes dont nous avons parlé

Digitized by Google

dans nos deux premières lettres. Nous entrions, mon cheval et moi, dans la cour du loueur qui était de nos amis, et nous attendions. Il était bien rare qu'une demi-heure se passât sans que nous vissions arriver une paire de folles filles qui demandaient une casquette, une cravache, une jupe, un cheval qui *aille au galop*, et tout cela bien vite. Elles partaient à fond de train sous les grands arbres, et au premier accident qui leur arrivait, ce qui ne tardait guère, elles me trouvaient là pour les aider. Vivent les forêts, les chevaux maigres, les selles qui tournent et les femmes qui tombent sans se faire mal! Vive la jeunesse! mon bon monsieur Rey.

Mon écurie n'était pas dans ma maison. Elle était à cent pas plus loin. Mon domestique était comme mon écurie, hors de la maison, mais lui par goût plus que par nécessité. Jamais je ne le trouvais à ma porte quand je rentrais, et alors je chargeais ma concierge d'aller chercher ce garnement au cabaret, ou même de conduire mon cheval à sa

Digitized by Google

destination. Elle accomplissait cette mission comme elle faisait tout, lente, noire, triste.

Je passais rapidement devant sa loge pour rentrer chez moi, car malgré ma jeunesse et ma gaieté, je ne jetais même pas les yeux sur le trou obscur qui lui servait de logement. Mon cœur se serrait bien un peu au choc d'une souffrance voisine; mais je passais.

Un matin, je sortais de très-bonne heure, je trouvai ma concierge appuyée contre le pilier de la grille, le visage tourné vers la rue. C'était sa position accoutumée. C'était là qu'elle faisait sa provision d'air. Je m'approchai d'elle pour lui donner un ordre. Ses yeux étaient rouges, de ce rouge qui prouve qu'ils pleurent déjà depuis longtemps, et qu'ils pleurent des larmes qui brûlent, les vraies larmes, celles dont Dieu a besoin pour user ceux qui survivent.

— Qu'est-ce que vous avez, ma brave femme? lui dis-je avec émotion, car la jeunesse est bonne tout de même.

Digitized by Google

Elle me regarda et cacha sa tête dans son mouchoir. Les larmes redoublaient, comme il arrive toujours au contact de la sympathie humaine.

— Voyons, que vous arrive-t-il?

— Ma fille est morte.

— Quand?

— Ce matin.

— Vous aviez donc une fille?

— Oui, monsieur.

— Quel âge avait-elle?

— Dix-huit ans.

— Où était-elle donc?

— Ici.

— Je ne l'ai jamais vue.

— Elle était couchée!

— Où?

— Là.

Elle me montra du doigt sa loge.

Ce *là* était un poëme de misère. Quelles journées et quelles nuits la malheureuse enfant avait dû passer *là!*

Digitized by Google

— Depuis combien de temps était-elle malade?

— Depuis le printemps.

— Et de quoi est-elle morte?

— De la poitrine, comme l'autre.

— Vous en avez déjà perdu une?

— Oui, monsieur.

— Quand?

— L'année dernière.

— Où?

— Là, c'est ce courant d'air qui les tue

— Pourquoi ne quittez-vous pas cette maison?

— Hé! monsieur, *il faut bien vivre.*

Qu'en dites-vous, monsieur Rey? C'est lugubre. Eh bien, prenez garde : vous allez rire ou faire effort pour ne pas rire.

— Et vous n'avez pas d'autres enfants?

— J'en avais un, monsieur.

— Une fille?

— Un garçon, un beau et grand garçon.

— Eh bien?

— Eh bien, il est mort aussi.

Digitized by Google

— Qu'est-ce qu'il faisait?

— Il était militaire.

— Il a été tué?

— Non, monsieur. Ils l'ont envoyé dans des pays bien loin, et... (méfiez-vous, monsieur Rey)... et... il a été mangé par un *cocodrille*.

Vous n'avez pas ri? Vous n'avez pas eu envie de rire? Vous n'avez pas senti la plus légère contraction au coin des lèvres? Non... C'est que vous êtes meilleur que moi ou que je vous ai trop prévenu. Moi, qui ne l'étais pas, je n'ai pas ri, mais j'ai eu envie de rire. Mon esprit s'est retourné, et je n'ai plus vu pendant une seconde que le côté comique de ce souvenir lugubre : un pioupiou dans la gueule d'un *cocodrille*.

Que Dieu me pardonne : j'avais vingt ans.

Entre nous, l'homme a certainement pour le malheur des autres une mesure qu'il ne veut pas dépasser, et dès qu'elle déborde, il s'échappe comme il peut.

Cependant j'ai pensé bien souvent, depuis cette

Digitized by Google

époque, à cette pauvre femme. Vous penserez aussi à elle de temps en temps, et vous verrez peu à peu que cette histoire est aussi dramatique, peut-être plus dramatique que la vôtre. Je suis un orgueilleux, monsieur Rey. Au revoir ; mais si nous continuons, croyez-moi, passons du côté du tout à fait gai.

Z.

(*Petit Moniteur*, 23 novembre 1864.)

Digitized by Google

Mon cher monsieur Z...,

Vous avez sans doute lu dans les journaux de la semaine dernière ce fait extraordinaire :

Deux femmes, la mère et la fille, habitant la même chambre, sont accouchées à la même heure de deux enfants du même sexe. Passés de main en main à tous les membres présents de la famille, les nouveau-nés ont été confondus dans ce mouvement mal réglé de tendresse et d'embrassements. Impossible de savoir à laquelle des mères ils appartiennent l'un et l'autre.

Qu'arrivera-t-il?

Chacun des enfants aura deux mères, voilà tout; le mal n'est pas grand.

Peut-être aurez-vous traité cette histoire de canard; les journaux sont sujets à caution. Alors vous vous êtes trompé, mon cher monsieur Z... Le fait est vrai. Qu'il soit arrivé il y a huit jours, je ne

Digitized by Google

l'affirme pas; ce que je puis vous assurer, c'est qu'une aventure analogue s'est passée il y a bientôt trente ans.

En 1835, la comtesse X... quittait le Mans pour se rendre à Bordeaux, où elle allait faire ses couches dans la famille de son mari. Elle voyageait en poste dans sa voiture, accompagnée d'une femme de chambre et de son domestique. Ce voyage entrepris trop tard était, dans la position de la comtesse, une grave imprudence, si grave, qu'après deux jours de marche, la comtesse sentit qu'il lui était impossible de continuer sa route. Il fallut s'arrêter aux premières maisons qui se rencontrèrent. C'était entre Angoulême et Libourne. Il était nuit; on ne pouvait espérer trouver dans un si misérable bourg les secours que réclamait impérieusement l'état de la voyageuse.

Le hasard est un grand maître, mon cher monsieur Z...

Un médecin, appelé en toute hâte de la ville voisine, venait justement d'arriver dans le village, où

Digitized by Google

il donnait ses soins à une femme, attendant auprès de sa cliente la dernière période de l'état le plus intéressant. Au bruit que fit l'arrivée de la comtesse, aux cris du domestique qui avait réveillé tout le monde dans le village, le docteur sortit et s'approcha de la voiture de poste. On descendit la comtesse de son coupé; d'hôtel ou d'auberge il n'y en avait pas, cela va sans dire. Le docteur fit installer tant bien que mal un lit dans la chambre de la paysanne, y fit déposer la comtesse, et attendit les événements.

Pensez ce que vous voudrez de la vraisemblance de mon histoire, mon cher monsieur Z..., mais la vérité est que, quelques instants après, la femme de chambre de madame X... annonçait aux commères assemblées autour de la maison la venue simultanée de deux garçons des mieux portants.

Dans la précipitation d'un pareil moment, on ne prend pas garde à tout. Il n'y avait là qu'un berceau. Le docteur y déposa les nouveau-nés et s'occupa de leurs mères.

Digitized by Google

Quand la comtesse fut revenue à elle, elle demanda à embrasser son fils. Le docteur s'aperçut alors de l'étrange confusion qu'il avait faite; il se troubla, comme ahuri de cette demande, et avoua la situation.

Madame X... réfléchit un instant.

— Docteur, dit-elle, quelle est cette femme à qui je dois l'hospitalité?

— Une pauvre paysanne dans la misère, mère de plusieurs enfants, et pour laquelle le nouveau-né est plus un surcroît de peine qu'une joie.

— Eh bien, dit en souriant la comtesse, j'aurai deux fils au lieu d'un.

Le domestique partit pour Bordeaux avec la voiture de poste, qui, la nuit suivante, amenait le comte auprès de sa femme.

Le comte sut tout, et, au mot que lui répéta le docteur, il regarda la comtesse et la remercia dans un sourire de ce noble et sincère élan de sa maternité.

Quant à la paysanne, en laissant son fils à des

Digitized by Google

mains étrangères, elle consentit à un sacrifice qui assurait l'existence de sa famille. Le comte pourvut du reste largement à ses besoins.

Quelques jours après, la comtesse partait en emmenant les enfants; elle les garda auprès d'elle, les aimant d'une égale tendresse, sans laisser atteindre un seul jour son âme maternelle à une cruelle pensée d'incertitude.

Le comte mourut.

La loi, mon cher monsieur L..., n'entre pas dans les romans de maternité. Il y avait là deux enfants inscrits à l'état civil sous deux noms différents. Le hasard seul avait fait de l'un le fils du comte X..., de l'autre le fils de la paysanne. Mais peu importait au code civil. Le cœur de la comtesse pouvait réclamer contre cette distinction; cela ne regardait pas la loi.

Les jeunes gens devenus majeurs, le conseil de famille se réunit pour rendre au fils du comte ce qui lui revenait, par testament, des biens de son père. Il fallait donc que la comtesse décidât entre

Digitized by Google

ces deux enfants de son âme : qu'elle fît à l'un une situation qui peut-être revenait à l'autre. Le conseil de famille la laissait arbitre dans une question douloureuse qu'elle avait toujours éloignée de son esprit. Le moment était venu de la résoudre.

— Messieurs, dit la comtesse, ce que je ne me sens pas la force de faire, faites-le : choisissez vous-mêmes. A celui que vous aurez nommé reviendra la fortune du comte. Quant au second, je le jure, il aura la mienne, l'une vaut l'autre. Je puis la lui donner de la main à la main.

Croyez-vous à la voix du sang, mon cher monsieur Z...?

On s'y tromperait souvent.

H. Rey.

(*Petit Moniteur*, 26 novembre 1864.)

Digitized by Google

Mon cher monsieur Z...,

Vous n'avez eu hier que la moitié de ma lettre, je vous dois la seconde. Je me suis arrêté sur un point d'interrogation, une jambe en l'air. J'ai posé une question, je dois y répondre. Je dois vous dire mon sentiment sur cette *voix du sang*, de laquelle les romanciers tirent des reconnaissances aussi usées qu'invraisemblables.

L'enfant s'empare peu à peu de votre tendresse. Il devient vôtre par les soins que vous lui prodiguez chaque jour, par les caresses données et rendues. Sa faiblesse lui crée une protection d'abord, un dévouement ensuite. Il vous enveloppe dans l'habitude de l'aimer. De là des paternités d'adoption aussi fortes, aussi puissantes que les paternités réelles. Vous ne distingueriez pas les unes des autres, mon cher monsieur Z... J'ai vu à ce sujet des choses merveilleuses, des choses à faire douter

Digitized by Google

de cette fameuse *voix du sang*, qui n'est pas toujours vraie. Voyez que de gens ont cru leurs les enfants d'autrui! Oh! ne vous récriez pas; cela est arrivé : par plusieurs raisons dont l'une est bien simple — je vous la dirai de vive voix, si jamais j'ai le plaisir de vous rencontrer, — et puis par bien d'autres accidents : les substitutions, les enfants changés en nourrice, les événements de toute sorte.

Écoutez celui-là.

Vous savez ce qu'en terme de *nursery* française on appelle un *meneur?* Le meneur se tient habituellement dans les parages de la Picardie, de la Normandie ou de la Bourgogne. C'est là qu'il recrute le contingent de nourrices nécessaire à l'alimentation d'une certaine partie de la population parisienne. Tous les quinze jours, le meneur conduit dans un des nombreux dépôts de Paris un assortiment plus ou moins complet de Picardes et de Normandes. Paris en occupe sur place la plus grande partie; le reste part et regagne la province

Digitized by Google

en emportant les nouveau-nés qu'on lui confie. Le meneur emmène le tout dans sa voiture.

Les choses se passaient ainsi il y a vingt ans; je ne sais s'il en est encore de même. Toujours est-il qu'en 1842, un meneur partit de Paris avec un chargement de sept Normandes au complet. Il prit la route d'Évreux, et le premier jour il s'arrêta à l'auberge habituelle, où il était attendu lui et ses voyageurs pour la *dînée*. Avant de se mettre à table, les nourrices se débarrassèrent de leurs compagnons de voyage et déposèrent suivant un ordre réglé les nouveau-nés sur le billard d'une salle voisine. Quelques langes différaient, il est vrai, mais d'autres se ressemblaient beaucoup; il fallait des précautions, des indices pour que chaque Normande retrouvât son nourrisson. On en prit, et cela fait, les nourrices retournèrent à leur dîner.

Pendant ce temps, des rouliers qui faisaient halte devant l'auberge entrèrent dans le billard par une autre porte donnant sur la rue, ils prirent les

Digitized by Google

enfants, les placèrent sur un lit, délicatement, mais sans observer toutefois l'ordre nécessaire pour que les voyageuses pussent se reconnaître. Ils jouèrent peu de temps, troublés qu'ils étaient sans doute par le voisinage des nouveau-nés; puis ils partirent.

Vous devez vous figurer, mon cher monsieur Z..., l'ahurissement des nourrices devant ce pêle-mêle de poupards. Quelques-unes s'y retrouvèrent. Les autres ne tinrent compte que d'une chose, du sexe, et prirent ensuite au hasard.

Quinze ou dix-huit mois après, les enfants rentraient tous à Paris.

Voyons : il y eut bien quelque confusion; tel s'en alla chez le notaire qui, peut-être, venait de chez l'épicier, et réciproquement : ainsi des autres.

Eh bien, mon cher monsieur Z..., chaque père reconnut son bien dans l'enfant qui lui fut remis. A quoi?... à cette ressemblance, à ce type de famille qui ne trompe jamais.

H. Rey.

(*Petit Moniteur*, 27 novembre 1864.)

Digitized by Google

Mon cher monsieur Rey,

Dans quels doutes votre dernière lettre et demie m'a jeté! Vous ébranlez mes croyances jusque dans leurs fondements les plus intimes. Si mes enfants allaient ne pas être mes enfants! si j'allais ne pas être moi! Cependant il y a bien des chances pour que les choses soient régulières, du côté de mes enfants du moins, car *moi* ou *l'autre* j'ai été en nourrice; mais mes enfants n'y ont pas été. C'est leur mère qui les as nourris, et si elle les a embrouillés dans l'affection qu'elle a pour eux, au moins est-elle certaine de n'en pas aimer d'autres que les siens. Serait-ce un malheur, après tout, si de pauvres diables se trouvaient, par un de ces hasards que vous citez, tenir la place d'un millionnaire ou d'un puissant, et si l'un de ceux-ci se trouvait, malgré toutes les précautions de la fortune, obligé de travailler comme auraient fait ceux-là?

Digitized by Google

Votre lettre a cela de bon qu'elle peut consoler beaucoup de gens d'avoir pour fils des imbéciles ou des vicieux. Ils accuseront la nourrice de négligence, et leur amour-propre s'en tirera de cette manière. Il était même temps que votre lettre ouvrît cette porte dérobée au désespoir des familles qui s'en prenaient à elles-mêmes d'avoir les enfants que nous voyons, et entre nous, nous voyons de drôles d'enfants. Si les rouliers ne viennent pas jouer au billard pendant que les enfants de ces enfants dormiront, et ne confondent pas un peu les types, que vont devenir certaines races?

Mon cher monsieur Rey, il y aurait là matière à une foule de réflexions très-intéressantes sur la physiologie des hommes, des peuples et des races même, et je les ferais bien, si les réflexions de quelqu'un pouvaient encore servir à quelque chose. Je me contenterai aujourd'hui de vous faire remarquer (ne m'en veuillez pas) un peu d'invraisemblance dans votre spirituel récit qui me prouve que vous êtes célibataire, ce dont je suis

Digitized by Google

loin de vous blâmer, malgré les joies que la paternité me donne. Je crains que vous n'ayez accepté comme certain et concluant un fait que quelqu'un vous aura raconté, sans preuves. Vous manquez ainsi à votre programme qui n'annonçait que des histoires absolument vraies et dont vous avez été témoin. Je me suis conformé à ce programme et n'y manquerais pour rien au monde. Votre histoire est charmante, mais elle n'est pas arrivée, pas plus que celle de la mère et de la fille mettant au jour simultanément deux enfants qu'elles ne peuvent plus reconnaître ensuite.

Tout cela est amusant, ingénieux, touchant même, mais tout cela est faux. Qu'un père ou une mère reçoivent de la nourrice un autre enfant que le leur, qu'ils l'élèvent et l'aiment comme fruit de leurs entrailles, en s'étonnant de temps en temps d'une divergence de caractère, de visage, de conformation et de tempérament, je l'accepte : ils n'ont pas à côté de l'*intrus* la comparaison de l'*ayant droit*. Mais qu'une mère, dans les condi-

Digitized by Google

tions de votre comtesse, ne reconnaisse pas, au bout d'un an, son enfant de celui de l'autre femme, non, mon bon monsieur Rey, non, mille fois non. Je nie même que son premier mouvement, en apprenant la confusion, n'ait pas été un mouvement de colère contre la maladresse du médecin. La mère ne fait pas si bon marché que vous le croyez de l'enfant qu'elle a porté, pour qui elle a souffert, à l'arrivée de qui elle pense en comptant les semaines, les jours, les secondes! Qu'elle trouve presque aussitôt dans sa piété, dans sa charité, dans sa soumission à la Providence, le moyen charmant employé par la comtesse, cela est possible; mais avec quelle curiosité elle suivra les développements idiosyncrasiques des deux individus! comme elle étudiera les moindres indications de la nature, et comme, à des signes invisibles pour d'autres, elle reconnaîtra bientôt *le sien!* Au bout de quelques années, il n'y aura plus de doute. Si l'enfant ne ressemble à sa mère, il ressemblera à son père, à son aïeul, à quelqu'un

Digitized by Google

de la famille, et si alors elle associe toujours le frère de lait à la communion de la famille, ce ne sera que comme le premier invité, mais son cœur saura bien à quoi s'en tenir, et le jour du partage, elle n'aura pas besoin de dire à la loi de choisir. Et si vous pouviez tenir les balances avec lesquelles Dieu pèse les sentiments humains, vous verriez que le plateau du vrai fils penche à faire sauter l'autre hors du sien, et que le jour où il faudra, non pas enrichir, mais sacrifier l'un des deux enfants, les yeux bandés, elle ne se trompera pas.

Je crois donc à la voix du sang, puisque vous me questionnez à ce sujet, non pas à cette voix du sang qui vous crie entre deux embryons : *Voici le tien!* mais à cette voix du sang qui vous lie à l'être issu de vous plus qu'à tout autre, et qui vous fait battre le cœur de remords et de honte si tout à coup on vous montre un enfant qui demande l'aumône dans la rue et qu'on vous dise : « Voilà ton enfant, un enfant que tu n'as jamais

Digitized by Google

connu, que tu n'as jamais cru avoir, et qui cependant est né de toi, au milieu de cette vie facile qui a pour excuse un proverbe ignoble : *Il faut que jeunesse se passe* » ; car cette jeunesse ne se passe pas sans coûter la vie aux uns, l'honneur aux autres, sans prendre enfin le présent ou l'avenir de quelqu'un. Ajoutez à cela, mon cher monsieur Rey, que le sentiment dominant de l'homme, celui auquel nous obéissons sans cesse, qui dirige les mouvements les plus passionnés et en apparence les plus nobles de notre âme, c'est le sentiment de la propriété : « C'est moi qui ai fait cela, et cela est à moi. »

Toute la société repose sur cette phrase, elle est la base de la propriété, de la famille, de la nationalité ; or ce que l'homme est le plus heureux et le plus fier d'avoir fait est encore un enfant, parce que là il se rapproche de Dieu en donnant visiblement la vie, parce qu'il perpétue son être physique et moral et se fournit ainsi momentanément la preuve de son éternité ; aussi, quoi que vous

Digitized by Google

disiez, l'homme tient-il à être lui-même le père de son enfant, et c'est bien juste. Pour conclure et vous répondre définitivement : oui, la voix du sang existe, car l'homme est plus près d'aimer un homme de vingt ans qu'il n'a jamais vu et qu'il apprend être son fils, qu'il n'est près de continuer à aimer un homme de vingt ans qu'il n'a pas quitté d'une minute, qu'il a élevé, nourri, aimé, et qu'il apprend un beau jour être l'enfant d'un autre.

Sénèque, dans chacune de ses lettres à Lucilius, s'astreignait toujours à citer une maxime soit d'Épicure, soit de tout autre philosophe, ayant rapport au sujet qu'il avait traité. Nous ne devions pas, mon cher monsieur Rey, nous écrire une seule fois sans nous raconter une histoire servant d'argument à une idée émise. J'ai manqué à la convention aujourd'hui en me laissant emporter par mes réflexions, mais j'ai encore un bout de page blanche, et je vais vous citer un fait à propos de la voix du sang, et vous poser une question. Vous aurez du bonheur si vous pouvez y répondre.

Digitized by Google

M. X... (l'histoire est vraie, toutes les miennes le sont) était un beau et brave garçon de vingt-cinq ans. Il aimait une jeune fille dont la famille habitait le même pays que la sienne. Elle était orpheline et lui aussi. Il la demanda en mariage à son oncle, qui était son tuteur, et qui la lui accorda. Après la cérémonie de l'église, et comme il allait partir avec sa femme, quelqu'un demanda à lui parler et lui remit une double correspondance qui lui prouvait sans discussion possible que sa femme était la fille de son père à lui, et par conséquent sa sœur. Qu'est-ce que vous auriez fait à sa place? Bonjour, monsieur Rey.

Z.

(*Petit Moniteur*, 2 décembre 1864.

Digitized by Google

Mon cher monsieur Z...,

Le problème est insoluble. Vous me parlez d'un marié qui apprend, au sortir de la cérémonie religieuse, que sa femme est sa sœur, et vous me demandez tranquillement ce que j'aurais fait à sa place. Je n'en sais rien. Vous me poussez sur le seuil d'un inceste, et il faut que je me tire de là comme je pourrai. Votre question ressemble à celle-ci, qui est fort connue du reste.

Un homme a avec lui un loup, une chèvre et un chou — c'est peu probable, mais les questionneurs ne s'embarrassent pas de si peu; — il arrive à une rivière, il trouve un bateau; il ne doit transporter les deux animaux et son végétal que l'un après l'autre. Comment fera-t-il? S'il passe le chou d'abord, le loup reste de ce côté-ci de l'eau avec la chèvre et mange la chèvre. — S'il passe le loup le premier, c'est la chèvre qui mange le chou. Il

Digitized by Google

laisse ensemble le loup et le chou. Il n'y a aucun danger.

Mais sur l'autre rive la même difficulté se présente. De quelque façon qu'il opère son transbordement, il y a là un tête-à-tête impossible à éviter. C'est une impasse comme dans votre histoire. Quelque parti que vous preniez, vous compromettez ou l'honneur de la mère, ou celui du père, ou le bonheur de la fille, et toujours la moralité de la situation. Vous avez sans doute, pour sortir de là, une porte secrète; en tous cas, vous me tendez un piége.

Expliquons-nous alors. Qui êtes-vous, mon cher monsieur Z...? Jusqu'à présent, j'ai pris votre correspondance telle quelle. D'abord vous m'avez raconté des histoires, maintenant vous devenez moraliste, vous me posez des problèmes sociaux, vous m'intriguez.

J'y vais bon jeu et bon argent, signant mon nom en toutes lettres; vous vous réfugiez dans l'incognito; au bas de vos articles vous mettez votre

Digitized by Google

Z majuscule comme un faux nez. Je rencontre des gens qui me demandent : « Quel est le monsieur qui vous répond sous la dernière lettre de l'alphabet? » A quoi je riposte : « Z. Faites comme moi; cherchez Z. » Les suppositions vont alors leur train.

A cet esprit, à cette façon d'attaquer résolûment les choses, les uns reconnaissent M. About. J'en doute. M. About est de mes amis; il est fort discret de sa nature. Je ne le crois pas capable d'avoir envers moi une cachotterie qui serait une mystification. D'autres retrouvent l'allure rapide, mouvementée, le faire dramatique de M. Alexandre Dumas père. J'en doute encore : vos histoires sont trop courtes, et M. Alexandre Dumas est une puissante locomotive qui ne chauffe pas pour faire un quart de lieue. « Ne cherchez donc pas, répondent ceux-ci; cette finesse d'observation, cette précision, cette netteté, un caractère dans un mot : cela est assez clair, M. Z..., c'est M. Dumas fils. » Je ne le pense pas, et j'ai pour cela des raisons

Digitized by Google

personnelles. Et puis c'est celui-ci, et puis c'est celui-là. Enfin, qui que vous soyez, vous êtes un homme d'esprit qui croyez à la voix du sang. Voilà le point important pour le quart d'heure.

Vous reviendriez de cette idée si vous lisiez les lettres que j'ai reçues à ce sujet. Que d'histoires curieuses, dramatiques et touchantes on me raconte! toutes sont probantes contre vous. Il en est que je trouve d'autant mieux pensées qu'elles sont plus flatteuses pour moi. Vous avez votre part dans ces éloges. Elles se terminent ainsi : « Faites mes amitiés à M. Z..., je vous prie. » Je vous envoie le tout en bloc.

Vous m'avez reproché assez vivement d'être sorti de notre convention dans ma dernière lettre; j'y étais pourtant; mais la vérité vous a paru invraisemblable; cela sera toujours ainsi. Si vous m'accusez de biseauter les mots ou les histoires, vous me jetez dans un grand embarras. En voilà cependant encore un; en voici cependant encore une; j'ai entendu l'un, j'ai vu l'autre.

Digitized by Google

Un jour, je rencontre un ami; il venait de perdre un oncle qui lui laissait un fort joli héritage; il était préoccupé, chagrin. Je l'abordai en lui serrant la main. Il me regarda tristement.

— Je vous plains, lui dis-je.

— Merci, fit-il avec un soupir. Voilà, en effet, cinq jours que je ne m'appartiens plus. Je cours du matin au soir chez les avoués et chez les notaires. Ah! mon cher, tout n'est pas gai dans une succession!

Douteriez-vous de celui-là, mon cher monsieur Z...?

A l'autre maintenant.

Il y a quelques années, je devais souper, le mardi gras, chez une dame de mes amies. La veille, je lui fis visite.

— Madame, lui dis-je en entrant, la soirée de demain tient-elle toujours?

— Souper! y pensez-vous, mon cher Rey? fit-elle avec étonnement.

Digitized by Google

— Qu'y a-t-il donc, madame? repris-je effrayé du ton dont était faite la réponse.

— Souper! mais je viens de perdre cette pauvre Julie de C...

— Madame de C... morte, que me dites-vous là?

— Oui, mon cher; emportée en trois jours; un coup de foudre. Vous me voyez; je suis en deuil, je sors de l'église. Pauvre femme! voilà vingt ans que je la connaissais. C'était une de mes plus anciennes amies... Souper! Je n'y pense guère, allez! et elle passa son mouchoir sur ses yeux.

— Tenez, reprit-elle, obligez-moi : mettez-vous à ce petit bureau, et écrivez pour moi à madame T..., à M. N..., au comte de S...

— Que leur dirai-je?

— Dites qu'il m'est impossible de recevoir demain, et excusez-moi.

J'écrivais.

— Pauvre madame T...! disait pendant ce temps madame X... Je viens de l'entrevoir, elle était en larmes.

Digitized by Google

Il y eut un silence.

— Tenez, mon cher Rey, ne lui écrivez rien ; elle viendra, et nous causerons de Julie.

— A M. N..., alors, fis-je en déchirant le billet commencé. Il comptait pourtant sur vous demain. Je l'ai vu ce matin. Il a refusé une autre invitation.

— Vraiment!... alors ne lui écrivez pas.

Je m'arrêtai.

Elle réfléchit.

Ne dites rien non plus, reprit-elle, au comte de S... Laissez-le venir.

Nous ferons un whist tranquillement, et à minuit je dirai au domestique d'apporter le pâté de foie gras, le jambon, la dinde truffée et le vin de Champagne. Si nous avons faim, nous souperons ici... debout... dans le salon, mais pas dans la salle à manger, oh! non, mon cher Rey, pas dans la salle à manger!

Croyez-vous que l'histoire finit là? Écoutez le cond acte.

Le lendemain, vers dix heures, nous étions à

Digitized by Google

une table de whist. — Le domestique vint avertir la maîtresse de la maison que quelqu'un était dans le petit salon, demandant à dire un mot à madame.

Madame X... nous quitta. Elle se rendit auprès de la personne qui désirait lui parler. C'était un de ses amis. Le pauvre homme venait de perdre son frère depuis quelques jours. Il raconta son malheur. Madame X..., d'abord étourdie de cette nouvelle, le consola de son mieux. Ils pleurèrent ensemble.

— Voyons, cher ami, lui dit-elle, entrez un instant au salon.

— Au salon?... vous avez du monde.

— Du monde! fit-elle, mes amis les plus intimes, les vôtres; venez donc! Et elle l'emmena par la main.

Nous sûmes tout. Le jeu s'arrêta. Nous fîmes nos compliments de condoléance. Puis le whist reprit.

Le whist est un jeu de deuil, mon cher mon-

Digitized by Google

sieur Z... Le nouvel arrivé prit une carte à son tour, et quand minuit sonna, il soupa... comme nous tous, debout — dans le salon, — mais pas dans la salle à manger!

H. Rey.

(*Petit Moniteur*, 10 décembre 1864.)

Digitized by Google

Digitized by Google

IV

ENCORE

UNE HISTOIRE VRAIE

Digitized by Google

Digitized by Google

Mon cher éditeur,

Du moment qu'en faisant appel à mes souvenirs vous me traitez de spirituel confrère, il n'y a pas moyen de vous résister. Vous tombez bien. J'ai une histoire vraie toute fraîche à votre service. Un caractère la traverse, un mot la conclut. Ne me demandez pas mieux. Ne courez pas à la fin de cet article pour connaître le mot et vous dispenser du récit, en voyant que le récit est long. Le mot ne dit rien par lui-même, il ne vaut que par ce qui le précède. C'est à prendre ou à laisser.

J'ai connu jadis, chez quelques-uns des artistes qui ont colonisé l'avenue Frochot, une jeune femme qui était un véritable type. Elle avait dix-huit ou dix-neuf ans; elle travaillait dans un magasin de

Digitized by Google

modes dont elle était la première ouvrière, et, le dimanche venu, elle accourait dès le matin chez ses amis de l'avenue Frochot. Elle entrait chez eux comme chez elle, ne s'inquiétant guère de ce qu'en penseraient les gens qui se trouveraient là, et se contentait de dire : — Si je vous gêne, renvoyez-moi. On la laissait tourner, rôder, regarder, se mettre à son aise, fumer, dormir, parler, chanter et s'en aller quand bon lui semblait. Créature d'instinct, d'excellent conseil, n'ayant rien appris pour apprendre, elle avait acquis en courant ce qu'elle savait, c'est-à-dire un peu de piano, de solfége, d'italien et d'anglais. Elle lisait tous les papiers imprimés qu'elle trouvait, et retenait tout ce qu'elle avait lu. J'ai oublié de vous dire qu'elle était jolie, ce qui ne gâtait rien à l'affaire, mais jolie, jolie, avec un profil de camée renaissance, des cheveux ondés naturellement, des dents si blanches, si égales, si immaculées, qu'on la faisait rire rien que pour voir ses dents. Chose bizarre, personne ne paraissait se douter qu'elle fût une femme. Au bout

Digitized by Google

de deux ou trois heures de visite, elle se levait, remettait son châle et son chapeau, sans se regarder dans la glace, tant elle avait le sentiment inné de l'ajustement et de la ligne, et elle disparaissait en disant : — Je vais en ennuyer un autre. On ne s'apercevait quelquefois pas plus de son départ qu'on ne s'était aperçu de son entrée. Elle était un bruit connu, une habitude, une chose, et comme elle disait tout ce qui lui passait par la tête, comme elle n'écoutait que son sentiment personnel et qu'elle émettait ainsi des réflexions pleines de bon sens, on l'avait surnommée la folle.

On ne savait pas qui l'avait amenée le premier dans la colonie; on ne se rappelait pas ne pas l'y avoir vue.

En revenant d'un assez long voyage, à la première visite que je fis à l'un de ces messieurs, je demandai de ses nouvelles.

— Tiens, au fait, il y a bien un an qu'elle n'est venue. Elle doit être morte.

On ne s'en inquiéta pas davantage.

Digitized by Google

Avouez qu'ils sont drôles ces artistes, et que les femmes auraient bien tort de les aimer.

Un matin, c'était dans les premiers jours de mai 1855, je passais dans la grande avenue de Neuilly, j'allais déjeuner à la porte Maillot, si vous voulez absolument le savoir; j'avais beaucoup travaillé depuis quelques jours, et je me payais cette petite course matinale et cette débauche de campagne pour me reposer et remettre l'esprit d'accord avec la bête, comme dirait Xavier de Maistre. Arrivé à peu près à la hauteur des fortifications, je vis toutes les personnes, les hommes surtout, qui marchaient dans le sens opposé à celui que je suivais, se retourner, s'arrêter, les unes sourire, les autres faire ce petit appel des lèvres avec lequel on invite à venir à soi les chiens, les chats et tous animaux quelconques, et chacun reprendre sa route avec un air moqueur qui semblait dire : Qu'est-ce que c'est que ça ? Je hâtai le pas et je vis alors, au beau milieu de l'allée, un chevreau tout blanc, sautant, gambadant, courant de travers,

Digitized by Google

s'arrêtant; le tout avec cette maladresse gracieuse qui est le propre des jeunes quadrupèdes qui essayent la terre, et particulièrement du genre chevrotin. A vingt pas devant ce cabri qui portait au cou un large ruban bleu agrémenté d'une clochette, venait une jeune femme, vêtue d'une robe de piqué blanc à petites raies, à brassières comme une robe Louis XV, et la tête couverte d'un grand chapeau de paille orné de fleurs naturelles, qui jetait une grande ombre sur son visage, puisque en cet heureux temps, déjà si loin de nous, les femmes portaient encore des chapeaux pour se garantir du soleil. Cette promeneuse, qui paraissait se soucier médiocrement du reste du genre humain, son costume le prouvait, s'arrêtait de temps en temps, et sans prêter la moindre attention à l'émoi qu'elle causait, elle se penchait comme pour mettre sa voix au niveau de celui qu'elle appelait, et du ton du plus doux reproche elle criait à son chevreau :

— Mais viens donc, petite bête!

Je me soucie fort peu de certaines conventions

Digitized by Google

traditionnelles qui gênent à chaque instant l'homme dans l'expression de ses sentiments les plus naturels et souvent même les plus nobles. « Ça ne se fait pas » est une de ces phrases despotiques inventées on ne sait par qui, et à laquelle nous obéissons, tous tant que nous sommes, sans savoir pourquoi. Il y a mille petits préjugés qu'on pourrait détruire en trois jours, dont tout le monde se plaint, que personne n'attaque, et parmi lesquels se trouve celui-ci : Qu'on ne peut venir, en pleine rue, en aide à une personne dans une situation tant soit peu ridicule, sans courir la chance d'être ridicule soi-même. C'est incroyable comme en France on a besoin de l'opinion des autres pour oser être *soi*. On laisse très-souvent un homme ou une femme, même jolie femme, dans un véritable embarras dont on pourrait les tirer avec un mot — qu'on n'ose pas dire — ou un geste — qu'on n'ose pas se permettre, *parce qu'il y a du monde*. Si l'on se décide enfin à venir au secours de cette situation, on pâlit, on rougit, et l'on implore presque du regard

Digitized by Google

l'indulgence de ceux qui regardent; après quoi l'on a hâte de se perdre dans la foule de ceux qui ne vous ont pas vu.

Le cabri ne me soupçonnait pas. Je le pris dans mes bras et je le portai à sa propriétaire. C'était bien simple, personne n'y avait pensé.

Elle me remercia avec une belle révérence, je la saluai, et j'allais m'éloigner quand, en jetant sur elle un dernier regard, je m'écriai : — Mais c'est vous?

A cette phrase naïve elle répondit : — Oui, c'est moi.

— Je ne vous avais pas reconnue tout de suite.

— Moi je vous avais bien reconnu.

— Pourquoi alors me remerciiez-vous comme un étranger?

— Je ne savais pas s'il vous plairait de me connaître dans la rue.

— Êtes-vous folle?

— Vous savez bien que je le suis.

— Où demeurez-vous donc?

Digitized by Google

— Au n° 27, et je viens de chez ma mère qui demeure au n° 8. Et vous?

— Moi je vais déjeuner chez Gillette.

— Tout seul?

— Oui.

— Venez déjeuner à la maison.

— Merci; venez plutôt déjeuner avec moi.

— Comme vous voudrez, ça m'est égal. Seulement il faut que je rentre mon chevreau.

— Vous aimez donc les chevreaux?

— On m'a donné celui-là; je l'emmène avec moi, mais il n'est pas encore bien habitué. Voyez comme il est gentil.

Et le prenant par le col, elle me montrait le museau rose de l'animal, et le baisait comme un enfant.

Elle m'apprit ensuite pourquoi elle n'était plus revenue chez les peintres. *On* ne voulait pas qu'elle y allât. *On* n'avait pas assez de confiance en elle, et *On* l'avait cachée à Neuilly après lui avoir fait quitter son magasin. Elle était *rentière*. Elle pas-

Digitized by Google

sait les journées à lire, à faire de la musique, à se promener et à jouer au piquet avec sa mère. Elle me montra son appartement, un rez-de-chaussée avec un jardin derrière, jardin tout mâchonné par le chevreau qu'elle n'avait garde d'enfermer. Cet appartement se composait de trois chambres dont deux seulement entièrement meublées. Le salon attendait la bonne volonté de *On* qui ne paraissait pas pressé. *On* était riche, mais il n'était pas d'une générosité extravagante, et la prodigalité n'était pas son vice dominant. Sa famille habitait Sèvres, ses affaires habitaient Paris. Il avait trouvé commode d'avoir un relai à Neuilly, quand il allait de Paris à Sèvres et quand il revenait d'Auteuil à Paris. Il faisait la route en deux fois, et rencontrait à mi-chemin, par cette heureuse combinaison, la gaieté, la jeunesse et l'amour.

Six mois après le jour où j'avais retrouvé la folle, la famille de *On* changea de résidence et alla s'établir du côté de Saint-Denis. Neuilly n'était plus sur la route, *On* n'y revint plus. Le salon ne

Digitized by Google

fut pas meublé. Il n'y avait pas à se gêner avec cette fille, incapable qu'elle était de récriminer, de se plaindre ou de se venger. Elle vint me voir et me conta sa situation. Je ne l'avais pas revue depuis le jour où je lui avais donné à déjeuner chez Gillette. Elle me demanda conseil. Je l'engageai à rentrer dans son magasin, si on voulait l'y reprendre.

— J'ai perdu l'habitude du travail, me dit-elle d'un ton indéfinissable, tout plein de regrets et de pressentiments. J'essayerai.

— Et le chevreau?

— Je l'ai toujours, seulement c'est une chèvre maintenant.

Un an après, au moment de traverser la rue Royale, je fus forcé de m'arrêter devant un embarras de voitures parmi lesquelles une calèche découverte attelée de deux chevaux bais magnifiques, que le cocher avait peine à contenir, et admirablement tenue. Dans cette calèche rien que des fleurs, de la soie, de la dentelle et une femme.

Digitized by Google

qui regardait dans le vide, d'un air distrait, se souciant peu d'être là ou autre part. C'était Elle. La voiture frôlait le trottoir où j'attendais. J'imitai le bêlement d'un chevreau, Elle se retourna. En me reconnaissant, Elle rougit et cacha son visage dans ses deux mains avec un joli mouvement de honte maniérée, et en laissant filtrer son regard entre ses doigts. Elle avait l'air de dire : C'est bien mal ce que j'ai fait là, mais ce n'est pas ma faute, pardonnez-moi. Et puis avouez que je suis jolie comme ça !

Je répondis par un mouvement qui pouvait se traduire ainsi : Je vous fais mon compliment, et je saluai.

Elle allait dire quelque chose quand la voiture repartit.

C'était vrai, le luxe lui allait à merveille, et elle était adorable sous son petit chapeau de paille de riz à rubans cerise.

Le soir, je reçus un billet ainsi conçu :

« J'ai bien besoin de vous parler et bien envie

Digitized by Google

de vous voir; mais vous ne voudriez plus venir chez moi et je n'ose pas me présenter chez vous. Comment faire? »

Je me rendis à l'adresse qu'elle indiquait.

Elle occupait tout un hôtel dans une des rues latérales des Champs-Élysées. Tapisseries, lustres de Venise, cadres florentins, porcelaines de Sèvres, de Saxe et du Japon, meubles incrustés, étagères, jardinières, garnitures de cheminées Louis XVI, vous voyez ça d'ici; dessins de Vidal et de Beaumont, peintures d'Isabey et de Voillemot.

Je ne lui demandai pas d'explication; il n'y en avait pas à demander.

— Eh bien, dis-je quand elle m'eut fait asseoir, qu'est-ce que vous avez à me raconter?

— Rien, je voulais vous voir.

— Pourquoi?

— Pour vous voir. Vous me rappelez le bon temps.

— Vous n'êtes donc pas heureuse?

— Je vous assure que je valais mieux que ça.

Digitized by Google

Et elle se mit à pleurer, et s'essuya les yeux dans trois cents francs de mouchoir. La sonnette se fit entendre. La femme de chambre parut et adressa quelques mots en anglais à sa maîtresse, qui répondit assez purement dans la même langue. La femme de chambre sortit. Cinq minutes après, même scène, qui se renouvela cinq ou six fois pendant que j'étais dans ce salon :

— Je vous dérange peut-être.

Et je fis mine de me retirer.

— Non, restez, me dit-elle. Ce sont des créanciers.

J'appris alors qu'elle vivait dans le luxe, le désordre et les dettes. Elle reprit :

— J'ai bien mal suivi votre premier conseil; donnez-m'en tout de même un second.

— Possédez-vous plus que vous ne devez?

— Oh! oui!

— Eh bien, vendez, payez, achetez un chevreau et retournez à Neuilly.

— C'est dommage. C'est joli ici!

Digitized by Google

— Alors ne me demandez pas de conseils, ou ayez de l'ordre.

— C'est juste. Je vous promets...

Elle s'arrêta.

— Je vous dois toujours un déjeuner, reprit-elle. Quel jour voulez-vous déjeuner avec moi?

— Le jour que vous voudrez, mais à Neuilly; j'y tiens.

— Avant un mois j'y serai, foi...

— Foi?...

— Foi d'honnête fille, car je veux être pendue si je ne le suis pas — au fond.

Elle n'en resta pas moins dans son bel appartement.

Deux ans se passèrent. Elle fut célèbre par sa beauté, son esprit, ses dépenses et ses excentricités de toutes sortes dans le monde excentrique où elle vivait.

Un matin, elle arriva chez moi, et débuta ainsi :

— Ne me dites pas tout ce que vous voulez me

Digitized by Google

dire. Je le sais aussi bien que vous et je viens vous demander un service.

— Dites.

— Avez-vous cinq cents francs?

— Oui.

— Aimez-vous les dessins de Vidal?

— Oui.

— Alors donnez-moi vos cinq cents francs, je vais vous envoyer un dessin de Vidal, dont un marchand m'offre ce prix-là, mais j'aime mieux qu'il soit chez vous.

— Prenez les cinq cents francs et gardez votre dessin.

— Voilà qui est de mauvais goût, dit-elle. Si je n'avais rien eu à vous donner contre votre argent, je vous dirais : Faites-moi cadeau de cinq cents francs. Quand je n'aurai plus rien du tout, je vous les demanderai très-probablement; jusque-là laissez-moi faire comme je l'entends. Le dessin est un peu mon portrait, voilà pourquoi j'aime mieux le voir chez vous que chez n'importe qui. C'est très-

Digitized by Google

joli; c'est un ange qui pleure. L'idée est de moi. On peut l'appeler *l'Ange du repentir*. Est-ce dit?

— Seulement je vous le payerai mille francs, c'est au moins ce que vaut un dessin de Vidal.

— Que c'est drôle les honnêtes gens! Comme ils ont peur d'être soupçonnés, comme ils tiennent à faire sentir *aux autres* qu'ils n'ont rien de commun avec eux! Mettez cinq cents francs de côté. Je vous promets de venir vous les prendre un jour pour rien. Là, êtes-vous content? votre délicatesse est-elle satisfaite?

— Vous êtes donc tout à fait...

— Dans la misère! oui, j'y suis. Je n'avais décidément pas de vocation. La déroute est venue. Je vends, je vends, et je ne bouche pas les trous.

— Et après?

— Après?...

Elle hésita.

— Après, dit-elle, au petit bonheur! Vous me donnerez bien un troisième conseil à ce moment-là.

Digitized by Google

— Vous ne les suivez guère.

— Des reproches ! c'est pour l'escompte !

Elle prit le billet de cinq cents francs et disparut.

Une heure après, j'avais le dessin de Vidal.

Enfin, elle m'écrivit, il y a trois ans à peu près : « Je me présenterai demain chez vous à neuf heures du matin. Tâchez d'être seul, j'ai besoin d'une bonne heure de votre temps. Affaires sérieuses. »

Elle arriva à pied, un peu pâlie, un peu maigrie, vêtue modestement d'une robe de taffetas noir, d'un châle de cachemire noir, d'un chapeau de velours noir. Les bottines n'étaient pas irréprochables, les gants étaient usés au bout des doigts. Moins jolie, plus belle. Les traits, sous l'infortune, avaient pris de la gravité. Le malheur avilit ou ennoblit le visage. Elle avait été aussi folle, dans le mauvais sens du mot, qu'une femme peut l'être. Sa misère était donc méritée, mais en même temps sympathique. Elle la portait bien, avec dignité,

Digitized by Google

avec race, sans honte et sans bravade. Étrange fille ! La réflexion avait passé par cette tête ouverte à tous les vents, et refermé les portes derrière elle. Autre bon signe : les dents étaient toujours belles, le sourire toujours franc, la voix toujours fraîche, quoique plus posée. Elle vit l'impression que me causait sa toilette.

— Ce que ce costume a d'agréable, me dit-elle, c'est qu'il dispense de toute explication. Voici ce dont il s'agit : au milieu de tous mes désordres, de toutes mes erreurs, de toutes mes mauvaises choses, et il y en a beaucoup, je me suis prise d'une vraie tendresse pour un brave garçon qui a essayé de me tirer d'affaire. Il s'y est ruiné. Il n'a plus ni père ni mère. C'est le comte de ***. Il possède en tout et pour tout une pension de dix-huit cents francs que lui accorde son oncle, lequel ne veut plus le voir. Il est malade de la poitrine, incapable de travailler. J'ai deux ans de plus que lui. Il veut m'épouser absolument, pour être sûr que je ne le quitterai pas. Avec le nom qu'il a, il pourrait faire

Digitized by Google

un beau et bon mariage, je le lui ai conseillé, il ne veut pas. Il est convaincu qu'il mourra jeune, et il me demande de rester auprès de lui jusqu'à ce moment-là; et puis, il m'aime. Moi aussi, je l'aime, mais comme un enfant. Il me semble que je pourrais être sa mère. Nous allons donc nous marier, c'est convenu. Il y tient. Quand nous serons mariés, avec nos dix-huit cents francs de pension, pas un sou de plus, qu'est-ce que nous ferons? Lui fera tout ce que je voudrai. Conseillez-moi.

— Eh bien, je vous engage à aller vivre dans une campagne, une vraie campagne. D'abord le grand air fera du bien à votre malade. La vie y sera meilleur marché que n'importe où, et personne ne connaîtra votre existence passée. Vous louerez une maisonnette à toit de chaume, vous aurez une simple fille de cuisine, vous porterez des sabots, s'il le faut; vous cultiverez un bout de jardin potager, enfin vous vivrez comme des paysans, ce qui ne vous empêchera pas d'être réellement le comte et la comtesse de ***. En ne les cherchant

Digitized by Google

pas, en les évitant même, vous vous créerez peu à peu des relations honorables. Ce sera la médiocrité la plus médiocre, mais ce sera le repos, le travail, l'honorabilité, le calme et l'oubli...

— Vous avez raison, me dit-elle en me serrant la main avec reconnaissance, je me sens capable de vivre ainsi. Donnez-moi mes cinq cents francs. Je les ai réservés pour ma mère, qui entre aux Petits-Ménages.

Elle m'embrassa, et je n'entendis plus parler d'elle.

L'été dernier, au mois d'août, j'étais seul à Paris pour mes affaires. Un samedi, par un temps admirable, il me prit fantaisie d'aller rejoindre des amis à G... Il me fallait pour cela prendre le train de la Varenne-Saint-Hilaire où je louerais une voiture qui me mènerait à G... C'était tout un voyage. Je préférai louer cette voiture tout de suite à Paris et faire commodément, au grand air, par cette belle et fraîche soirée, cette course que j'avais déjà faite ainsi quelques jours auparavant en deux pe-

Digitized by Google

tites heures. J'arrêtai un prix avec un cocher de remise qui m'assura qu'il connaissait le chemin, et je partis à six heures.

Le cocher s'égara dans les routes qui se croisaient, et arrivé à C... il demanda son chemin. On lui apprit qu'il tournait à peu près le dos à G..., et qu'il en avait encore pour une heure et demie. Il refusa d'aller plus loin si je ne le payais pas le double du prix convenu. Je l'envoyai promener, et je me mis en quête d'une autre voiture. C'était le temps de la moisson. Tous les chevaux avaient été aux champs dans le jour, et devaient y retourner le lendemain. Impossible d'atteler n'importe quelle bête à n'importe quelle carriole, ni pour or ni pour argent. C... est moins qu'un village, c'est un bourg. La nuit était venue. Il me fallait, à moins que je ne couchasse là, ce qui n'était pas attrayant, gagner à pied la Varenne-Saint-Hilaire, où je retrouverais toujours ma première combinaison. Il était déjà neuf heures et demie. Je demandai le chemin de la Varenne, et, prenant mon

Digitized by Google

courage à deux jambes, je m'aventurai dans une grande avenue de peupliers que l'on m'avait indiquée comme la route à suivre. Arrivé au milieu de cette avenue, parfaitement sombre d'ailleurs, je me croisai avec une femme tout en noir qui, lorsqu'elle m'eut dépassé, m'appela tout haut par mon nom. Je me retournai et j'allai droit à elle, ne soupçonnant pas qui pouvait me connaître et me reconnaître la nuit, dans ce village, sous ces grands peupliers. Il fallait, pour cela, des yeux de chat ou des yeux de femme. C'était la nouvelle comtesse.

— Qu'est-ce que vous faites ici?

— Je rentre chez moi. Je reviens de Paris où j'avais des courses à faire.

— Vous demeurez donc à C...?

— Ne m'avez-vous pas conseillé d'habiter un village? C'en est un vrai, je vous en réponds.

— Alors vous avez suivi mon conseil?

— De point en point.

— Et vous vous en trouvez bien?

Digitized by Google

— Admirablement. Je suis complétement heureuse. Quel bonheur de vous revoir !

— Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit ces nouvelles ?

— À quoi bon vous ennuyer de moi ?

— Votre mari ?

— Va aussi bien que possible.

— Et vous ?

— Avez-vous des allumettes ?

— Oui.

— Brûlez-en une, et regardez-moi.

Je la regardai en effet à cette lumière improvisée ; elle était fraîche et rose. Elle paraissait vingt ans.

— Et vous, reprit-elle, comment vous trouvez-vous dans notre pays ?

Je lui contai mon histoire.

— Je vais vous trouver une voiture, moi, me dit-elle ; ici tout le monde m'adore. Si on ne peut pas vous en louer une, j'irai demander celle du maire ou du médecin qui sont mes amis. Je leur rapporte

Digitized by Google

justement des commissions. Venez avec moi. Je vais seulement prévenir mon mari qui m'attend par ce convoi et qui serait inquiet s'il ne me voyait pas. Voulez-vous que je vous le présente ?

— Non, je suis un peu pressé...

— Comme il vous plaira, mais c'est un galant homme qui vous est reconnaissant du conseil que vous m'avez donné. Il est faible, il m'aimait, il était habitué au luxe. Si nous étions restés à Paris, Dieu sait quelles sottises nous aurions pu faire !

Pendant ce temps, nous cherchions une voiture à louer; elle entrait familièrement dans des maisons où je n'aurais jamais eu l'idée de me présenter. Partout elle était la bienvenue et la bien accueillie. Elle connaissait toutes ces grosses paysannes, leurs maris, leurs pères, leurs enfants.

— Bonsoir, mère une telle, je viens vous demander un service.

— Tout ce qui vous plaira, madame la comtesse, asseyez-vous donc; et tout le monde se levait pour lui faire place.

Digitized by Google

Elle s'asseyait et contait mon embarras. Je la considérai alors. C'était, à s'y méprendre, une dame campagnarde, rompue aux allures franches et saines du grand air, familière et supérieure à la fois. Quelle transformation rapide, sincère, complète ! Toutce qu'elle portait sur elle pouvait bien valoir trente-cinq ou quarante francs, mais tout cela était propre, net et sentait le tiroir bien rangé.

Nous retrouvions partout les mêmes difficultés, tous les chevaux avaient été mis en réquisition. Pas un qui pût poser un pied devant l'autre avant le lendemain. Enfin un boucher, moyennant une somme assez ronde, et encore pour être agréable à madame la comtesse, voulut bien me conduire sur l'espèce de charrette qui lui servait à porter sa viande dans les châteaux voisins. A trois lieues de Paris ! voilà ce qu'on voit encore ! Il était déjà onze heures du soir, toutes les maisons étaient closes, la lune s'était levée, la nuit était belle, les silhouettes noires des arbres se découpaient à l'horizon dans des transparences nacrées; et les fonds

Digitized by Google

de la vallée disparaissaient sous ces brouillards de la nuit qui annoncent l'automne. Nous nous promenions en attendant le garçon boucher, qui ne se hâtait guère. Elle me disait combien elle était enchantée de sa nouvelle vie, et me demandait des nouvelles de l'avenue Frochot, et du Paris où elle ne venait plus, même lorsqu'elle y allait une fois par an, *en troisièmes.* Elle me parla des dernières comédies représentées, des derniers livres parus. Elle en avait lu des comptes rendus dans des journaux qu'on lui prêtait. Tout à coup elle s'écria :

— Au fait, avez-vous mangé ?

— Non.

— Vous devez avoir faim ?

— Oui, et s'il y avait par ici une auberge, en attendant la voiture...

— Tout est fermé, mais puisque vous ne voulez pas venir chez moi, voulez-vous que j'aille vous y chercher un morceau de pain, une tranche de jambon et une demi-bouteille de vin ? Cela vous suffira-t-il ?

Digitized by Google

— Parfaitement; mais...

— Attendez-moi là, je reviens tout de suite.

Et elle se perdit bientôt dans l'ombre des maisons, courant comme une jeune fille de quinze ans. Je redescendis dans la même direction qu'elle, pour lui épargner au retour la moitié du chemin.

Elle reparut au bout de dix minutes, m'apportant mon repas dans un petit panier, comme les provisions d'un gamin que l'on conduit à sa pension; c'était du pain coupé en deux lames au milieu desquelles s'étalait le jambon. Le pain était rassis, le jambon un peu sec et surtout un peu salé. Bref ce n'était pas bon. Je me gardai bien de le lui dire, et j'échancrai de coups de dents répétés avec un certain effort cette énorme sandwich. Pendant ce temps elle me versait à boire. Arrivé au milieu de mon repas, j'en eus assez. Je bus un coup, mais je ne savais comment lui avouer, sans la blesser, que je n'avais déjà plus faim. Je craignais qu'elle ne devinât pourquoi.

Je gardais à la main mon pain à moitié mangé.

Digitized by Google

— Eh bien, me dit-elle, mangez donc!

— Quand on a passé l'heure de son repas sans manger, on n'a plus que de fausses faims. Est-on forcé de manger tout? lui dis-je.

— Pas le moins du monde.

— Alors on peut jeter le reste?

— Oh! non, me dit-elle en riant, en arrêtant mon bras par un mouvement involontaire, et en mordant à même le pain, c'est mon dîner.

Digitized by Google

V

OFFLAND

Digitized by Google

Digitized by Google

Pendant un voyage que je fis autrefois en Allemagne, je me trouvai avoir toutes sortes de raisons pour me promener seul, durant des heures entières, dans certaines rues d'une petite ville qu'il est inutile de nommer. Cette petite ville a joué, à ce qu'il paraît, un grand rôle dans l'histoire du XV^e^ siècle; mais comme l'histoire du XV^e^ siècle m'est absolument inconnue, je ne ferai preuve ici d'aucune érudition. Il serait peut-être bon que je vous apprisse, une fois pour toutes, les raisons de mon ignorance en matière historique; une autre fois, je vous expliquerai pourquoi j'ignore aussi la plupart des autres choses.

Un jour, humilié de n'avoir pu donner mon opi-

Digitized by Google

nion sur un fait très-important dont je ne soupçonnais pas l'existence, je rentrai chez moi après avoir acheté une *Histoire de France*, désirant commencer mes études par celle de mon pays. Comme il arrive souvent, au lieu de procéder par ordre, j'ouvris mon livre au beau milieu, et le hasard voulut que je tombasse sur un nommé Charles IX, qui a été roi, c'est-à-dire qui a été chargé du gouvernement, du progrès et du bonheur d'un peuple pendant une partie du XVI^e^ siècle. Je lus que cet homme, tout jeune encore, avait tué treize mille personnes en une nuit. Cela me fit tant de peine et me parut si injuste, que je n'en voulus pas apprendre davantage. Je donnai le livre à un enfant, qui, après s'être assuré qu'il ne renfermait pas de gravures, s'amusa à en faire des cocottes.

Cet enfant sera, selon toutes probabilités, un grand philosophe.

J'habitais donc momentanément une petite ville d'Allemagne, et j'y faisais chaque jour de longues promenades solitaires. Il me fallait une contenance

Digitized by Google

pour n'avoir l'air ni d'un mouchard, ni d'un voleur, ni d'un amoureux. Alors, je regardais les boutiques. Or, parmi les boutiques de ma rue préférée, il y en avait une qui obtenait toutes mes faveurs. C'était la boutique d'un marchand de bric-à-brac qui avait entassé, autour de son comptoir, sur des planches, sur des meubles, dans des armoires, sous les tables et jusque sous les chaises, des tableaux, des armes, des glaces, des étoffes, des lustres, des instruments, des porcelaines, des orfévreries. Du reste, cet homme paraissait aussi ancien que les objets dont il était entouré. Il passait tout son temps à écrire ou à regarder des pierres gravées, des antiques ou des émaux, à l'aide d'une loupe dont son œil avait contracté une telle habitude, qu'elle s'y soudait toute seule, et que toute seule elle en retombait sans se casser. Ne pas croire que cet homme eût des cheveux blancs et un long costume de juif, d'alchimiste ou de nécromancien. Il était, au contraire, d'une propreté poussée jusqu'à la coquetterie. Les plus délicates statuettes de

Digitized by Google

Saxe et de Frankenthal étaient époussetées et frottées avec une régularité minutieuse, et les découpures de ses cadres de Venise ne recélaient pas de poussière le peu qu'il en faudrait pour rougir l'œil d'un enfant. Je suppose que cet homme passait ses nuits à nettoyer son magasin. Pour en finir avec mon marchand, car, en somme, il n'a pas grande importance dans ce récit, il portait une perruque jaunâtre, sans que j'aie cherché à m'expliquer le choix de cette couleur. Pas de barbe, bien entendu. L'œil blond et bleu comme de la faïence de Rouen, la figure pleine et rosée, avec un grand rire qui lui fendait le bas du visage de telle façon qu'on étendait presque les mains pour retenir ou pour recevoir la partie de la tête qui allait tomber. Au coin de chaque œil, un éventail de plis innombrables, faits comme des rayures d'aiguille sur de la soie ; chemise d'un blanc de craie, cravate de madras à grands carreaux vert, blanc et chocolat; col haut, gilet de nankin, habit bleu à boutons d'or. Avait-il une culotte ou un pantalon? Mystère.

Digitized by Google

Se terminait-il en Turc ou en Écossais? Double hypothèse. Je n'ai jamais vu que le haut de son corps. A force de regarder par les vitres de sa boutique, j'avais fait connaissance avec tous les objets qui en occupaient les premiers plans, mais je tenais à connaître le fond et la réserve, qui devaient être magnifiques. Un beau matin, je tournai donc le bouton de la porte et j'entrai. Je demandai à M. Fraser (c'était le nom que j'avais lu sur l'enseigne) la permission de visiter son magasin ou plutôt son musée; il me répondit par un signe de consentement et se remit à écrire. Je passe sous silence les merveilles qui s'entassaient à mes yeux, je vous dirai seulement qu'au milieu de tableaux de toutes les sortes et de toutes les écoles, sur cuivre, sur toile, sur panneau, j'aperçus dans un petit cadre de bois sculpté une tête de Vierge, non-seulement d'une exécution très-serrée, mais d'un sentiment chrétien que je n'ai jamais retrouvé dans les modernes d'abord, ni même dans les anciens, à partir de la première manière de Raphaël. L'homme qui

Digitized by Google

avait peint cette tête avait la foi. Il croyait certainement que la vierge Marie était la mère d'un Dieu, et qu'il avait suffi d'un battement d'ailes du Saint-Esprit dans l'air qu'elle respirait pour féconder son sein. On reconnaissait facilement que cette tête avait été retranchée d'un grand tableau, soit que ce tableau eût été crevé, soit qu'il fût la seule partie intéressante de toute la composition. Quoi qu'il en soit, je me sentis pris tout à coup d'un violent désir de posséder ce morceau de peinture, d'un de ces désirs d'artiste qui poussent l'homme le plus honnête à devenir un voleur en une minute, sans que lui-même se rende compte du sentiment auquel obéirait sa main en s'emparant de l'objet convoité et en le fourrant dans sa poche. Vous avez dû éprouver comme moi, au moins une fois en votre vie, le besoin indiscutable de posséder, et cela tout de suite, une chose à laquelle vous ne pensiez pas cinq minutes auparavant, et qui frappait si violemment vos sens que tous les moyens vous semblaient bons et même

Digitized by Google

justes pour l'amener en votre possession. Vous en arriviez à vous dire que son propriétaire ne paraissant plus être, n'étant peut-être plus, par suite d'une possession longue, dans le même état d'admiration que vous, et ayant perdu, par cette indifférence apparente ou réelle, le droit de posséder, il est le véritable et doit être considéré comme le seul propriétaire d'une chose, celui-là qui en apprécie le mieux la valeur; et ce paradoxe est si vrai que je connais beaucoup de gens qui possèdent des objets d'un très-grand prix dont leurs amis jouissent seuls.

Je demandai à M. Fraser le prix de son médaillon, il me regarda avec un étonnement presque admiratif.

— Vous êtes le premier qui marchandiez cette peinture, me dit-il; c'est un chef-d'œuvre. Personne n'y a jamais fait attention. Vous n'êtes pas un amateur, vous, ni un connaisseur, continua-t-il en m'examinant des pieds à la tête ; je vois cela tout de suite. Vous êtes un artiste, et vous vous

Digitized by Google

laissez guider par votre sentiment. Vous êtes dans le vrai, jeune homme. J'aime mieux le bourgeois qui achète un tableau à horloge, parce qu'il trouve cela joli, que l'amateur qui n'achète un Rembrandt que lorsqu'on lui a prouvé qu'il est authentique. Prenez ce médaillon et emportez-le. Je vous le donne.

— Mais...

— Vous hésitez? C'est vingt-cinq mille francs, alors.

C'était la première fois que je voyais un marchand de cette conformation. Il était trop original pour que je n'essayasse pas de faire plus ample connaissance avec lui. Je décrochai le médaillon, et je m'approchai du comptoir.

— Monsieur, lui dis-je, je vous remercie beaucoup. J'accepte comme vous offrez, et maintenant que vous ne doutez pas de mon admiration pour cette peinture, dites-moi de qui elle est.

— Elle est d'un homme qui était destiné à faire révolution dans l'art.

Digitized by Google

— Et qu'est devenu cet homme?

— C'est une histoire bien curieuse, allez!

— Contez-la-moi.

— Avez-vous le temps?

—Oui.

— Asseyez-vous là. A moins que vous ne vouliez écouter debout ou déjeuner avec moi?

Quel marchand!

— Merci, j'ai déjeuné.

— Attendez, alors.

Il sonna.

Une grosse bonne parut, mais une grosse bonne de vingt cinq à vingt-six ans, rousse de cheveux et blanche de peau, une vraie Allemande, dont les doubles fonctions, dans la maison du marchand, s'expliquaient rien que par le ton dont il lui parlait.

— Donne-moi ma soupe, Gretchen, lui dit-il.

La grosse fille ne répondit rien, et reparut cinq minutes après, apportant une assiette remplie d'une soupe imposante.

Digitized by Google

— Figurez-vous, me dit ce brave homme en goûtant le potage brûlant, dans la fumée duquel son gros visage disparaissait de temps en temps (quelle soupe!), figurez-vous qu'il y a quinze ans à peu près, je fus appelé dans une maison voisine par un jeune peintre que j'avais eu occasion de voir quelquefois, mais dont je ne connaissais pas les œuvres. Je faisais surtout à cette époque le commerce des tableaux.

Ce jeune homme se nommait Offland.

C'était un grand garçon de cinq pieds dix ou onze pouces, maigre comme un clou, très-débraillé, pâle avec de grands yeux bleus, des cheveux noirs ondés et très-abondants, la moustache retroussée comme un lansquenet, et la barbiche longue. De belles dents, des mains de femme, une gaieté perpétuelle, voilà l'homme. Pas un sou, bien entendu.

Offland, sans père ni mère, n'ayant que son pinceau pour vivre, vivant mal par conséquent, avait eu l'idée d'épouser une fille sans patrimoine. Quant

Digitized by Google

à la femme d'Offland, c'était, je vous assure, une charmante personne, pas très-grande, grassouillette, toute rose et toute blanche, une véritable petite caille dont l'amour ne devait faire qu'une bouchée.

Elle était la cousine de son mari, auquel, suivant les habitudes allemandes, elle avait été fiancée dès sa plus jeune jeunesse. Il s'était trouvé, comme il se trouve souvent dans ce pays, où la nature semble se conformer aux mœurs, que les deux jeunes gens s'étaient aimés comme s'ils s'étaient choisis eux-mêmes, au lieu d'avoir été donnés l'un à l'autre par leurs parents respectifs. Peut-être, en somme, ne serait-ce qu'une habitude à prendre en France. Mais que deviendraient les vaudevilles, et la plupart des comédies, qui roulent sur le refus que fait la jeune fille d'épouser le mari choisi par son père?

Cette réflexion que j'intercale au milieu du récit de mon Allemand, est de moi et non de lui; je ne veux lui en laisser ni la responsabilité ni la

Digitized by Google

gloire. Du reste, il m'arrivera si souvent d'enchevêtrer mes observations personnelles avec la narration du marchand, qu'il sera bien difficile de savoir lequel parle, de nous deux. Heureusement l'intelligence de mes lecteurs, et surtout de mes lectrices, est là. C'est bien sur quoi je compte.

Offland et sa cousine avaient donc été fiancés. Vous savez ce que c'est qu'être fiancés en Allemagne. Le promis prend sa promise par-dessous le bras, et il remonte ou il descend le Rhin avec elle, selon qu'ils ont été fiancés en haut ou en bas du fleuve, histoire d'étudier réciproquement leurs caractères et de savoir s'ils se conviennent. Ils se conviennent presque toujours, et revenus au pays, ils s'épousent et s'occupent de procréer le plus grand nombre d'Allemands possible, le roi donnant, m'a-t-on dit, une médaille d'or et deux mille francs au père de famille qui peut montrer douze garçons bien sains et bien valides. C'est une carrière comme une autre.

Digitized by Google

Tous ces enfants apprennent la musique et les abstractions des savants et des philosophes de la terre entière. A partir de vingt ans ils ont des boutons sur la figure, et portent des lunettes. Il est inutile d'ajouter que l'empâtement de la bouche et la difficulté d'élocution augmentent de jour en jour, accompagnés d'un rhume de cerveau perpétuel. Le rhume de cerveau est un des traits caractéristiques de l'Allemand. Si les mouchoirs sont en raison des rhumes, ce doit être une des belles industries du pays. Offland avait cela de particulier qu'il avait toujours eu le nez libre. Offland n'avait pas que cette qualité négative, car Dieu me garde de déprécier ou de ridiculiser mon héros ! Offland, outre qu'il descendait de vaillants chevaliers, avait des qualités personnelles qu'il devait à la nature, et d'autres qu'il ne devait qu'à lui-même, comme le courage, la volonté, l'honneur, la persévérance, l'instruction, le talent; toutes choses enfin destinées à laisser un homme crever de faim dans un grenier. Ce brave garçon, qui n'avait pas de quoi

Digitized by Google

vivre tout seul, n'avait pas eu d'autre idée, quand il était arrivé à l'âge de se marier, que d'épouser sa cousine, s'en remettant à Dieu du soin de leur envoyer de quoi vivre deux. Donc, le voyage du Rhin accompli, mademoiselle Émilie Farett était devenue madame Offland.

Notre peintre avait pris un atelier dans une maison d'une rue déserte, et il s'était mis à faire ces tableaux mélancoliques et rêveurs dont l'Allemagne a le secret, ces grandes figures chrétiennes aux yeux de saphir, au teint de lait, à la couronne d'or et de feuilles vertes, de rubis et de perles, marchant tout droit devant elles, tenant dans leurs mains effilées un livre entr'ouvert, au fermoir ciselé, laissant voir les arabesques multicolores de ses pages de parchemin ; ces majestueuses Vierges traînant derrière elles la queue d'un long manteau de neige, de pourpre ou d'azur, parmi les herbes émaillées de lis et de pâquerettes d'une belle plaine verte inondée d'un rayon de soleil, avec une petite maison blanche et deux personnages à l'horizon.

Digitized by Google

Une fois marié, Offland se mit à faire ces tableaux qu'il rêvait depuis longtemps, ce qui veut dire qu'il n'en vendit pas un. Ce n'est que lorsqu'on a sacrifié quelque temps au goût vulgaire du public qu'on parvient, non pas à lui imposer, mais à lui glisser une idée originale. Le public a instinctivement horreur de toute individualité qui naît trop brusquement. Chaque fois qu'un homme monte au-dessus des autres, les autres en paraissent plus petits, et c'est dur, quand on est cent mille, de paraître et surtout d'être moins qu'un seul.

Offland se buta contre la résistance de ses compatriotes, et s'obstina dans son génie; il en résulta qu'il s'enfonça de plus en plus dans sa misère, au sein de laquelle survint un bel enfant tout rose, qui frappait aux portes de la vie, et auquel il fallait bien ouvrir. On lui ouvrit même avec joie, et madame Offland se mit à le nourrir. La nature a prévu que les pauvres gens n'auraient pas le moyen d'acheter du pain aux enfants qui leur naîtraient, c'est sans doute pour cela qu'elle a donné à ceux-

Digitized by Google

ci le goût du lait de femme et qu'elle a donné aux femmes du lait qui ne coûte rien. Cette supposition rappelle assez celle de ce prédicateur qui, en pleine chaire, faisait remarquer à ses fidèles la bonté de Dieu qui avait placé les rivières auprès des villes.

Il n'en est pas moins vrai qu'Offland, qui adorait son enfant, lequel ne pouvait pas toujours se contenter du lait maternel, en arriva à faire à la nécessité quelques concessions au détriment de l'art. Il faut manger et faire manger ceux dont on a eu la sottise ou la générosité d'être le père. Offland abandonna donc, pendant quelque temps, les conceptions poétiques pour les travaux productifs. Il composa de petits tableaux attendrissants, des chiens qui sauvent des enfants qui se noient, des vieux militaires saluant la statue du grand Frédéric, avec une larme dans l'œil. Il fit des pendants, cet idéal du bourgeois de tous les pays, qui ne comprend pas qu'on ne fasse pas deux tableaux sur chaque face d'un sujet. Cela va si bien de chaque côté de

Digitized by Google

la glace! Mais tout s'épuise, même les sujets communs : Offland en fut réduit à faire des enseignes pour les marchands, et un jour il consentit, pour une somme assez ronde, à faire quatre tableaux licencieux, dont un vieux diplomate lui apporta les sujets. Alors cet honnête homme, ce père de famille, cet époux vertueux, cet artiste sincère, s'enfermait dans son atelier le matin, ou bien y revenait clandestinement la nuit pour exécuter ces malpropretés, qui se trouvèrent être quatre chefs-d'œuvre, car l'art a cela de beau qu'il purifie tout.

Le vieux diplomate, qui allait peut-être, probablement même, faire à Offland des commandes beaucoup plus importantes, toujours sur le même texte, mourut tout à coup d'une congestion cérébrale. Cette mort s'explique suffisamment par son goût pour les arts, et notre peintre retomba dans la misère.

A partir de ce moment, le découragement le prit. Il vendit peu à peu ses meubles, et un matin il lui fut impossible de se lever. Il avait une fièvre

Digitized by Google

ardente, et il n'y avait pas un sou à la maison.

C'est alors qu'il envoya chercher le marchand de tableaux et qu'il lui offrit pour n'importe quel prix une toile commencée représentant l'Annonciation, mais où la tête seule de la Vierge était terminée.

Notre marchand reconnut tout de suite dans Offland un homme d'une très-grande valeur. Malheureusement, s'il fallait en croire le médecin qui le soignait, cet homme allait mourir.

Le marchand acheta le tableau, tout inachevé qu'il fût, en détacha la tête qu'il venait de m'offrir, et s'en alla trouver un de ses amis, un de ces savants allemands qui croient peut-être bien au diable, non pas au diable symbolique, qui nous fera rôtir comme des dindons, si nous n'avons pas été sages, mais au diable en chair et en os, intervenant à chaque instant dans la vie des hommes. Ce savant médecin, alchimiste, nécromancien, cherchant le grand œuvre, se nommait Lilus.

Je vous passe la description de son laboratoire,

Digitized by Google

qui a été décrit par tout le monde, et j'arrive au fait.

Lilus fut prié par son ami d'aller voir Offland, et de tâcher de le sauver. Il y avait une fortune à faire avec la vie et le talent de cet homme, et il fallait qu'il vécût, quand le diable devrait s'en mêler. Pendant ce temps Offland se désolait : il sentait qu'il allait mourir. Il jetait un regard mouillé de larmes sur son atelier, dont les objets, jadis les plus indifférents, prenaient à ses yeux une grande importance, par cela seul qu'il allait les quitter. La vie est une habitude que l'homme contracte si facilement et si vite, qu'il ne peut se faire à l'idée de la perdre. Il en arrive à se demander comment vont faire les choses les plus insensibles qui ont pris part à son existence pour se passer de lui quand il n'y sera plus. Il semble que les objets inanimés eux-mêmes entrent en possession de cette âme qui va l'abandonner, et il converse avec des meubles auprès desquels cent mille âmes peuvent s'exhaler sans rien changer à leur

Digitized by Google

attitude. Pour ma part, je trouve une plus grande éloquence aux choses qu'aux hommes, dans certains cas.

Une mère qui a perdu son enfant, car il faut toujours prendre, quand on parle de la douleur, le point de comparaison le plus élevé; une mère qui a perdu son enfant versera certainement plus de larmes, en retrouvant tout à coup un jouet ou un vêtement qui aura appartenu à son fils, qu'en causant de lui avec un ami qui voudra la consoler.

Mais, il faut le dire, ce qui désespérait le plus Offland, c'était l'idée d'abandonner tout seuls sur la terre sa femme et son enfant. Qu'allaient-ils devenir? A quelle charité les recommander? Qui les aimerait? Qui aimeraient-ils? Comment vivraient-ils? Toutes ces pensées, mêlées aux regrets de l'artiste qui pouvait, comme Chénier, en se frappant le front, se dire: — Et cependant j'avais quelque chose là! — toutes ces pensées ne faisaient qu'augmenter la fièvre qui dévorait ce moribond, tout en lui laissant sa connaissance, c'est-à-dire

Digitized by Google

le sentiment de son malheur complet et de celui des siens.

C'est dans cet état que Lilus trouva le peintre. Il était amené par son ami. Il demanda à rester seul avec le malade, l'examina silencieusement, écouta sa respiration en posant son oreille sur son cœur, lui frappa du doigt sur la poitrine, comme pour voir si la vie répondait encore, et cet examen fait, il lui dit :

— Jeune homme, vous êtes bien malade.

— Je suis même perdu, n'est-ce pas? répondit Offland.

— Oui.

— Je vous remercie de vous être dérangé pour venir m'annoncer cette nouvelle.

— Patience, j'ai mieux que cela à vous dire.

— Voyons.

— Vous voudriez bien vivre?

— Oh! oui.

— Alors, laissez-moi faire, et j'ai idée que vous vivrez.

Digitized by Google

— Comment ?

— Oui, reprit-il, j'ai peut-être un moyen pour que vous viviez ; mais pour cela il faut que vous commenciez par mourir.

Offland pâlit.

— Je ne comprends pas, dit-il d'une voix émue.

— Je vais m'expliquer. Il y a eu jusqu'ici, continua le savant, une grande erreur répandue en médecine, ç'a été de croire que, pour faire vivre un malade, il fallait le soigner pendant qu'il vivait encore. Sottise ! Tant qu'un homme vit, l'organe ou les organes affectés par la maladie sont dans un état d'inflammation qui repousse obstinément les moyens curatifs. Je parle des affections réputées mortelles ; dans les autres indispositions, la nature suffit pour guérir. Ajoutez aux difficultés qui viennent de la maladie les obstacles qui viennent du malade ; la moindre imprudence de sa part détruit en une minute l'efficacité thérapeutique, sans compter les douleurs, presque toujours inutiles, que

Digitized by Google

vous faites supporter à un pauvre corps qui meurt très-souvent du médecin et qui aurait survécu à la maladie. Mon avis, ajouta Lilus, est donc que pour faire vivre sûrement un malade, il faut attendre qu'il soit mort. La mort, c'est la cessation de la maladie, et la mort livre toujours au médecin un corps inerte, sans aucune des résistances que la vie lui donnait quelques minutes auparavant. Alors voyez comme la science a beau jeu! Que d'opérations elle peut se permettre que la vie du malade n'aurait pas supportées! Avec quelle sûreté la main du chirurgien peut ouvrir les chairs, et aller chercher jusque dans les organes les plus délicats la cause et le siége de la maladie! Avec quelle facilité il pourra cicatriser, brûler, couper, ajouter, s'il est nécessaire, et, l'opération faite, opérer dans le corps la transfusion du sang vivant d'un autre individu, pour rendre la force à ce qu'on aura appelé si injustement un cadavre!

Offland écoutait de toutes ses oreilles.

— Mais l'âme, dit-il, où la reprendrez-vous?

Digitized by Google

L'âme qui est remontée au ciel, comment forcerez-vous Dieu à vous la rendre?

— D'abord, répondit Lilus, il s'agit de savoir si réellement l'âme remonte au ciel. Qu'appelez-vous le ciel? Est-ce cet infini bleu qui se charge d'étoiles, la nuit, avec les vents du nord, et se couvre de nuages, le jour, avec les vents d'ouest? C'est là le ciel de la science, et l'âme n'y va pas. L'âme n'est certainement pas non plus la seule circulation du sang, comme le prétendent certains matérialistes. L'âme est d'une essence toute particulière, mais elle est commune, et non individuelle. C'est comme si on venait dire, en voyant respirer un homme, qu'il a un air à lui. Non pas. Il respire l'air que Dieu a fait pour tout le monde, il l'absorbe un moment et le rejette dans la masse générale, seulement il en a fait de l'acide carbonique en une quantité à peu près égale à celle de l'oxygène qu'il a respiré, etc., etc.

Eh bien! l'âme n'est qu'une respiration de plusieurs années. L'homme la rend, avec son dernier

Digitized by Google

souffle, à la communauté; mais comme elle a une origine divine, et plus invisible encore que l'air, puisqu'elle est indivisible et inanalysable, elle ne se confond pas tout de suite dans la masse générale. Elle séjourne pendant quelque temps avec les âmes qui, alors qu'elles habitaient un corps, faisaient commerce avec elle. Elle s'entretient avec ces âmes pendant l'hospitalité qui lui est donnée, et ne s'en retourne que lorsqu'elle s'aperçoit qu'elle est devenue indiscrète, et que les parents ou les amis en ont fini avec la douleur, et même avec le souvenir de celui qu'ils ont perdu.

C'est donc dans la douleur et jusque dans le souvenir de ceux qui ont été chers au mort qu'il faut aller reprendre l'âme. Êtes-vous aimé, mon cher monsieur Offland?

— Oui.

— Par qui?

— Par ma femme.

— Jeune femme?

— Oui.

Digitized by Google

— Très-bien, et comptez-vous être regretté par elle?

— Je n'en doute pas.

— Eh bien, mon cher malade, mourons d'abord, voilà l'important, et dans un an, je me charge, moi, de vous faire vivre autant de jours que votre femme aura prononcé de fois votre nom à partir du jour anniversaire de votre mort; c'est bien simple.

— Oui, autant de fois ma femme prononcera mon nom un an après ma mort, autant de jours j'aurai à vivre.

— Parfaitement.

— Puis-je prévenir ma femme?

— Oui.

Un éclair de joie passa dans les yeux du moribond, à l'espérance de revivre quelques jours dans l'avenir. Quelle joie doit donc donner aux mourants la conviction chrétienne qu'immédiatement après leur mort ils revivront une éternité d'amour et de joie! Et l'on plaint les martyrs qui mouraient avec cette conviction!...

Digitized by Google

Offland appela sa femme, et lui fit part de ce qui venait d'être convenu entre Lilus et lui. La pauvre créature était, depuis la maladie de son mari, dans un tel désespoir, que son cœur accepta sans discussion cette nouvelle étrange; elle ne cherchait qu'un prétexte pour espérer. Elle se jeta aux pieds du savant, lui baisa les mains, et embrassa ensuite si fortement son mari qu'il expira dans cet embrassement.

L'épouse jeta un grand cri, mais presque aussitôt l'espérance lui revint. Étrange espérance que celle qu'on trouve au fond d'une bière en y déposant un cadavre !

Offland vous paraît-il dans une situation intéressante ? J'avoue que, pour ma part, je ne serais pas mort avec la même confiance que lui; mais les Allemands, qui poussent le sentiment jusqu'au suicide de Werther, n'ont rien de commun avec notre scepticisme; tant pis pour eux.

Offland fut enterré après que le docteur Lilus eût passé vingt-quatre heures avec lui pour le gué-

Digitized by Google

rir matériellement selon la méthode qu'il avait développée; il fut enterré dans le plus beau drap de la maison, avec un oreiller sous la tête; on rembourra sa boîte comme doit être rembourrée une boîte où l'on doit se réveiller un jour. On eut un instant l'idée d'y mettre un matelas, mais c'était trop cher; Lilus fit les frais du terrain, et la femme se chargea de l'entretien des fleurs.

Une année est bien vite passée !

Un an après les événements que nous venons de raconter, un matin, un dimanche, Lilus se rendit au cimetière, dont il franchit le seuil en disant bonjour au gardien, comme une vieille connaissance.

Il marcha tout droit à la tombe d'Offland, qui tait toujours couverte de fleurs comme au lendemain de la mort du peintre, et il appela le mort par son nom.

Au bout de quelques secondes, une gerçure imperceptible fit trembloter la terre dans toute la longueur de la tombe, puis cette gerçure devint

Digitized by Google

plus large, et enfin le terrain s'ouvrit tout à fait, et donna passage à la tête d'Offland, qui se souleva machinalement, rouvrant les yeux et la bouche à l'air extérieur, et se tenant sur son séant dans sa tombe comme un malade dans son lit. Ce réveil lui paraissait pénible; il regardait autour de lui, et ayant vu Lilus :

— Pourquoi m'avez-vous réveillé? lui demanda-t-il sans le reconnaître, j'étais si bien!

— Je t'ai réveillé, lui dit Lilus, parce qu'il y a un an que tu es mort, et que tu as un jour à vivre.

— Un jour? fit Offland avec étonnement, car la mémoire lui revenait peu à peu. — Un seul! comment cela se fait-il?

— Ta femme a prononcé ton nom une fois, tu as donc un jour à vivre, voilà tout ce que je sais.

— Une seule fois! murmura Offland avec tristesse.

— Tu connais les femmes, tu sais comme elles sont jalouses et dominatrices; madame Offland craint probablement que depuis un an que tu es mort,

Digitized by Google

tu ne l'aimes plus. Elle a prononcé ton nom une fois, et tu vois qu'elle n'a pas perdu de temps, puisqu'il y a aujourd'hui un an jour pour jour que tu as été enterré; tu vas la revoir, elle va s'assurer que tu l'aimes toujours, et elle va alors te faire vivre autant qu'il te plaira. Voilà ce que je suppose.

— C'est possible.

— Habille-toi; voici des habits que je t'ai apportés, et qui sont plus convenables qu'un linceul pour te promener dans les rues. Tu es prêt?

— Oui.

— Marche, alors, et au revoir.

— Tu ne m'accompagnes pas?

— Non; j'ai des affaires ici. Prends seulement cette carte, c'est ta permission de sortir du cimetière, car on voit bien que tu es un mort, et les morts ne peuvent pas sortir sans permission. — Bonne chance!

Lilus s'éloigna de son côté, Offland du sien. Ce dernier remit sa carte au portier.

— Monsieur Offland, dit celui-ci en lisant la

Digitized by Google

carte. Permission de vingt-quatre heures. Soyez exact. A demain matin dix heures.

Tout cela paraissait bien un peu étrange à notre héros ; mais comme ce qu'il y avait de plus étrange c'était sa résurrection, il se familiarisa bien vite avec les détails, et un quart d'heure après, il semblait avoir retrouvé parfaitement l'habitude de la vie.

Il prit le chemin qui conduisait chez sa femme. Il avait bien les yeux encore un peu pesants ; mais il n'était pas trop étonné de revivre. Du reste, il ne pensait qu'à Émilie. Il arriva devant sa maison, qui n'avait pas changé d'aspect depuis un an, et comme c'était une maison sans portier, il monta tout droit à l'étage que sa femme et lui occupaient ensemble. Mais comment Émilie n'était-elle pas à la fenêtre ? Comment ne la rencontrait-il pas sur l'escalier ? Il heurta à la porte.

Une vieille femme vint ouvrir.

Un frisson courut par tout le corps d'Offland. Cette vieille femme, était-ce Émilie que le chagrin avait ainsi vieillie en une année ?

Digitized by Google

Le fat!

Ou bien était-elle morte avant la résurrection de son mari?

Non, puisque le matin même elle avait prononcé son nom.

— Que demandez-vous? fit la vieille femme en regardant Offland, et d'un ton de mauvaise humeur.

— Madame Offland?

— Ce n'est pas ici.

— Mais elle a demeuré ici, l'année dernière?

— Je crois que oui.

— Qu'est-ce qu'elle est devenue?

— Elle a quitté la maison.

— Où est-elle allée?

— Ah! je n'en sais rien.

— Quand a-t-elle quitté la maison?

— Après la mort de son mari.

— Longtemps après?

— Trois mois.

Offland allait faire encore d'autres questions,

Digitized by Google

mais la vieille femme en avait assez entendu, et elle lui ferma la porte au nez.

Qu'est-ce que tout cela voulait dire?

Offland sentit une douleur poignante au cœur. Il descendit lentement l'escalier, et se demanda, une fois dans la rue, ce qu'il allait faire.

Il regarda un instant les promeneurs du dimanche, dont les uns se rendaient à la messe, les autres à la promenade; ceux-ci à leurs affaires, ceux-là à leurs plaisirs, tous enfin suivant la direction d'une vie qui n'a pas été interrompue une seule minute. Il comprit qu'il n'y avait plus de lien entre les autres hommes et lui.

Cependant il voulut tenter un dernier effort, et se rendit chez le marchand de tableaux pour tâcher d'avoir des nouvelles. Le magasin était fermé.

Alors il se rappela un ami, un ami d'enfance, qui avait dû avoir un grand chagrin de sa mort. Il courut chez lui; celui-là devait pouvoir lui donner des renseignements.

Le jeune homme était encore à la maison.

Digitized by Google

Offland escalada les cinq étages qui conduisaient à la chambre de son ancien camarade, car ils n'étaient pas plus riches l'un que l'autre, et il frappa brusquement à sa porte. L'autre, qui était en train de chanter à tue-tête une chanson sur le Rhin, comme toutes les chansons allemandes, vint ouvrir en fredonnant les derniers mots.

A peine eut-il vu Offland, qu'il poussa un cri et devint tout pâle; mais il se remit bien vite de son émotion et demanda au visiteur ce qu'il désirait.

— Comment, tu ne me reconnais pas? dit Offland en lui tendant les bras.

— Non, monsieur; qui êtes-vous?

— Mais je suis Offland.

— Offland est mort l'année dernière; il y a un an à cette heure-ci, nous le mettions en terre. Pauvre garçon! vous lui ressemblez beaucoup, et j'ai poussé un cri en voyant cette ressemblance, mais il n'est pas plus vous que vous n'êtes lui, puisqu'il est mort.

Digitized by Google

— Je suis mort, c'est vrai, mais le docteur Lilus m'a donné un jour, parce que ma femme...

— Qu'est-ce qu'il raconte là? murmura le jeune homme.

— Alors je suis allé chez Émilie.

— Vous dites que vous êtes Offland?

— Oui.

— Qui est mort l'année dernière?

— Oui.

— Et qui a été enterré?

— Oui.

— Vous êtes fou, mon brave homme.

— Mais je t'assure...

— Allons, en voilà assez.

— Cher ami, au nom du ciel!

Et Offland pleurait.

— Bon! le voilà qui s'attendrit, fit son camarade. Une fois, deux fois, trois fois, voulez-vous vous en aller? On m'attend pour déjeuner en ville.

— Je te jure.

— Bonsoir.

Digitized by Google

Offland sentit son meilleur ami qui le prenait pour un fou, et qui le mettait à la porte.

Il se retrouva seul sur le carré; de grosses larmes coulèrent de ses yeux, et il redescendit dans la rue.

Il erra pendant une heure ou deux, ne sachant que faire de sa vie; il regarda les maisons, les passants, les chiens, les pavés; et quand, vers l'heure du dîner, les rues se firent plus désertes, il reprit le chemin du cimetière, ne se sentant pas le courage d'attendre jusqu'au lendemain.

Cet homme, qui était mort un an et qui n'avait qu'un jour à vivre, trouvait ce jour trop long, et venait demander la faveur d'être réenterré quinze heures plus tôt.

Le gardien, qui était en train de dîner, ne voulait pas se déranger.

Les fossoyeurs, qui fêtaient un de leurs camarades au cabaret voisin, ne voulaient pas quitter leurs tables.

Offland demanda une pioche et une bêche, dit

Digitized by Google

qu'il creuserait sa fosse lui-même, et qu'il s'y recoucherait tout seul.

On lui donna une bêche et une pioche.

En arrivant près de sa tombe, il retrouva Lilus.

— Eh bien! lui dit le savant, je t'attendais, je me doutais bien que tu reviendrais de bonne heure.

— Hélas! dit Offland. Mais, maintenant, m'expliqueras-tu comment il se fait que ma femme ait prononcé mon nom, puisqu'elle ne voulait pas me revoir?

— Elle a été forcée de le prononcer, ton nom : elle s'est remariée ce matin. Il a bien fallu qu'elle donnât le nom de son premier mari.

— C'est juste! fit Offland avec résignation, ce que Dieu fait est bien fait, et la mort a ses raisons.

Cinq minutes après, Offland était endormi du sommeil de la mort.

Le lendemain, sa femme vint jeter des fleurs sur sa tombe.

Ce furent les dernières.

Digitized by Google

Digitized by Google

VI

LES TROIS

CHANTS DU BOSSU

CONTE POUR LES ENFANTS

Digitized by Google

Digitized by Google

Je crois bien avoir lu quelque part l'histoire que je vais vous conter; quoi qu'il en soit, je vais toujours vous la dire en en laissant l'honneur, s'il y a honneur, à celui qui l'a faite, dans le cas où il la revendiquerait.

Il y avait autrefois au bord du Rhin un château solitaire, lequel était habité par un jeune chevalier nouvellement revenu de la guerre, et qui avait épousé sa cousine Yseult, belle jeune fille, blanche et rose comme les roses et les lis pétris ensemble.

L'ambition du chevalier se bornait maintenant au repos de la vie domestique. Il laissait rouiller

Digitized by Google

son épée, sans plus s'en soucier que si c'eût été une quenouille, et c'était à peine s'il regardait son armure, sur laquelle le soleil se jouait le matin, en la faisant luire comme pour inviter ce jeune homme à la vêtir de nouveau. Le soleil en était pour ses frais; l'armure restait suspendue à la muraille. Sur ces entrefaites, un fils naquit au chevalier, et le jour où l'enfant vint au monde il y eut grande joie au château, comme bien vous pensez, car l'enfant allait être le lien palpable qui unirait plus étroitement Yseult et son époux, le visible battement de leurs deux cœurs en un seul.

Le chevalier devenu père réunit donc tous ses amis du voisinage, et il n'eut garde d'oublier certain magicien auquel il avait sauvé la vie, un jour qu'on voulait pendre ce pauvre homme, parce qu'il avait découvert une vérité. Vous saurez, mes enfants, entre parenthèses, que rien n'est plus dangereux à découvrir, pour celui qui la découvre, qu'une vérité quelle qu'elle soit. Le chevalier

Digitized by Google

invita donc le magicien, lequel demeurait sur la rive opposée et conservait une grande reconnaissance du service qu'il avait reçu, à venir assister à la cérémonie du baptême.

Ce magicien était un fort brave homme, ma foi, et qui ne s'occupait des choses mystérieuses qu'au point de vue du bonheur de l'humanité : aussi avait-il acquis une grande science et professait-il de grandes vertus. Il était vieux de corps, mais toujours jeune d'idées, et sa longue barbe blanche, qui tombait sur sa poitrine, paraissait plus pleine de force et de vie que la barbe des plus jeunes hommes. Elle était devenue blanche, non par l'appauvrissement du sang, mais pour donner un caractère plus vénérable à cette belle physionomie et pour inspirer une plus grande confiance à ceux qui la voyaient.

Le magicien vint au baptême et vit l'enfant.

— Mon cher Théos, lui dit le chevalier, je voudrais que mon fils fût heureux; vous qui savez tout, dites-moi ce qu'il faut faire pour cela.

Digitized by Google

— Monseigneur, répondit Théos, vous avez dans votre famille des vieillards pleins d'expérience et de sagesse; réunissez-les ce soir après le repas, dites-leur de souhaiter chacun une chose à votre fils, et moi, je trouverai moyen de lui donner ce qu'on aura souhaité pour lui, mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est qu'à mon tour je pourrai faire un don à l'enfant.

— Ce n'est pas une condition que vous m'imposez, mon cher Théos, répondit le chevalier, c'est un bonheur de plus que vous m'accordez. Je sais combien vous aimez mon fils, et que vous ne lui donnerez rien qui ne doive le rendre heureux.

— A ce soir alors.

— A ce soir.

Le soir, madame Yseult parut dans le grand salon de réception, tenant dans ses bras l'enfant nouveau-né, tout enveloppé de dentelles et de

Digitized by Google

soie, et dormant dans son lit soyeux. Elle le déposa dans un berceau d'or et de nacre, et chacun fut admis à contempler l'héritier du chevalier, qui annonça que Théos allait venir, et ce à quoi il s'était engagé.

Théos parut.

— Messeigneurs, dit-il aux chevaliers qui se trouvaient là, le bonheur est chose difficile à trouver. Nous tous qui sommes réunis ici, nous aimons cet enfant, parce que nous aimons son père et que nous révérons madame Yseult. C'est donc à nous de le doter de toutes les choses qui, dans les conditions humaines, doivent rendre l'homme aussi heureux que possible. J'ai le pouvoir de réaliser pour l'enfant devenu homme les souhaits qu'on aura faits aujourd'hui. Parlez, vous chevalier, qui êtes son père; que désirez-vous pour votre fils?

— Qu'il soit brave, répondit le chevalier

— C'est un noble vœu, répliqua Théos, et c'était le premier que vous deviez faire; mais l'en-

Digitized by Google

avec attention quelque chose qui pût compléter le bonheur de l'enfant.

Tout le monde fit silence.

Alors le magicien se tourna vers la frêle créature :

— Tu seras brave, lui dit-il d'une voix haute et ferme, tu aimeras tes parents, tu vivras de longues années, tu seras toujours riche, tu seras toujours fort, tu auras les cheveux blonds comme les épis, les yeux bleus comme le saphir, les dents blanches comme les perles, mais...

Le magicien s'arrêta.

— Mais?...

Répétèrent tous les assistants avec le ton curieux de l'interrogation.

— Mais tu auras une énorme bosse dans le dos, fit Théos.

Madame Yseult poussa un cri, le chevalier devint pâle de colère.

— Que ma volonté soit faite, dit Théos en éten-

Digitized by Google

dant la main vers l'enfant, dont la figure se contracta.

Madame Yseult courut à son fils, et le saisit dans ses bras.

Il était trop tard; l'enfant était bossu.

— Traître, s'écria le chevalier en saisissant son épée et en la plongeant jusqu'à la garde dans la poitrine de Théos, ta mort vengera mon fils.

Mais, au grand étonnement de ceux qui se trouvaient là, quoique le magicien fût traversé de part en part, il ne tomba pas, il ne chancela même point, et il se mit à sourire. Puis retirant l'épée de sa poitrine, il prit une coupe de cristal qui se trouvait là, la posa sous sa blessure, et recueillit dedans le sang qui en coulait.

— Il faut rendre le bien pour le mal, fit Théos; monseigneur, gardez avec soin ce sang pur d'un honnête homme qui vous aime; vous saurez plus tard l'usage que vous en devez faire.

En disant cela, Théos tendait la coupe au chevalier, et celui-ci, étonné de tout ce qui se passait,

Digitized by Google

prenait cette coupe et la serrait dans une grande armoire de chêne.

Théos disparut.

Tout le monde s'éloigna, la tristesse dans l'âme, et les plus tristes, comme vous le pensez bien, étaient le père et la mère de l'enfant.

Leur fils unique était bossu, leur joie se changeait en douleur, leur bonheur en honte.

Comment avouer qu'on a un fils bossu?

Les deux époux résolurent de le cacher à tous les yeux, et ils passèrent la nuit à prier Dieu avec tant d'ardeur de leur envoyer un second enfant pour les dédommager du premier, que, un an après, un second fils était né au chevalier.

On se garda bien de faire venir le magicien au baptême de celui-là. L'enfant était droit, fort et beau. Il avait les cheveux blonds comme les épis, les yeux bleus comme le saphir, les dents blanches comme les perles.

Aussi fut-il le bien accueilli et le bienvenu.

On ne s'occupa plus que de lui dans le château,

Digitized by Google

et son frère fut confié ou plutôt abandonné aux soins d'un vieux serviteur qui se consacra tout entier à lui.

On n'avait plus entendu parler du magicien.

Pendant ce temps, l'aîné grandissait.

Quelquefois sa mère, chez qui l'instinct maternel se réveillait de temps en temps, venait sur la pointe du pied le voir par la porte entr'ouverte, demandant à Dieu qu'il lui donnât le courage d'embrasser son fils; mais quand elle apercevait ce petit être bossu et accroupi tristement dans un coin, elle se sauvait en criant et en disant que jamais elle ne se ferait à un pareil spectacle.

— Quelle est donc cette dame qui vient me regarder par la porte entr'ouverte? demandait l'enfant à ce vieux serviteur.

— C'est votre mère, lui dit celui-ci.

— Qu'est-ce que c'est qu'une mère?

— C'est la femme qui vous a porté neuf mois dans son sein, et qui vous a mis au monde.

Digitized by Google

— Pourquoi ne m'aime-t-elle pas alors, car il me semble qu'on doit aimer ceux qui sont faits de votre chair et de votre sang?

— Elle ne vous aime pas parce que vous êtes bossu.

— C'est donc un mal d'être bossu?

— Non, mais c'est un malheur, et l'on pardonne plus souvent un mal qu'un malheur.

— Alors, parce que mon dos est rond au lieu d'être droit, je ne dois pas être aimé?

— C'est comme cela, mon pauvre enfant.

— Cependant vous m'aimez, vous?

— Oui, de toute mon âme.

— Pourquoi m'aimez-vous?

— Parce que vous êtes bossu.

— Comment se fait-il que vous, qui êtes un étranger, vous m'aimiez justement à cause de ce qui fait que ma mère, qui devrait m'aimer, ne m'aime pas?

— Le monde est ainsi fait, mon enfant.

Digitized by Google

— Alors le monde est fait comme moi, répliqua l'enfant en riant, il est mal fait.

L'enfant grandissait, et cette malheureuse infirmité dont il était accablé prenait des proportions désolantes.

Son frère avançait en âge aussi, et devenait beau comme le soleil : aussi avait-il reçu le nom de Phœbus.

Il se trouvait si joli, qu'il passait devant sa glace des heures entières à se contempler.

Le bossu se trouvait si drôle, qu'il passait devant sa glace des heures entières à se rire au nez.

Un jour il vit des enfants qui jouaient dans une cour.

— Je voudrais jouer avec ces enfants, dit-il.

— Allez jouer avec eux, lui répondit le serviteur.

L'enfant sortit.

Deux minutes après, il revint tout en larmes.

— Que vous est-il arrivé? lui demande le vieillard.

Digitized by Google

— Ils se sont moqués de moi, ils m'ont jeté des pierres, dont l'une m'a blessé la main, et m'ont appelé Ésope. — Qu'est-ce que cela veut dire Ésope?

— C'est un nom.

— C'est le nom d'un méchant?

— Non; c'est le nom d'un grand homme.

— Pourquoi me le donne-t-on?

— Parce qu'il était bossu comme vous.

— Et cela ne l'a pas empêché de devenir un grand homme?

— Non.

— Et que faisait-il?

— Il faisait des fables.

— Des fables?

— Oui, dans lesquelles, lui qui n'avait qu'un ridicule physique, il se moquait des ridicules moraux.

— Il avait bien raison. — Et il était né riche?

— Non, il était né esclave.

— De quoi est-ce que je me plains alors, moi

Digitized by Google

qui ai sur lui l'avantage d'être libre et riche? Je veux lire ses fables, cela m'amusera plus que de jouer avec ces enfants qui m'ont jeté des pierres.

Le vieux serviteur alla chercher dans la bibliothèque les fables d'Ésope, et l'enfant les lut, et il trouva cela si beau, que pendant trois nuits il n'en dormit point.

Il rappela son serviteur, et lui raconta ce qu'il avait lu, lui donnant le sens philosophique et moral des fables, et lui demandant si ce qu'il avait compris était bien le sens réel.

— Oui, répondit le vieillard.

— Ainsi, d'être bossu cela n'empêche pas de comprendre?

— Non.

— Y a-t-il d'autres livres que celui-là?

— Beaucoup.

— Va m'en chercher.

— Lesquels voulez-vous?

— N'importe lesquels, pourvu que ce soient des livres. Et tu m'appelleras Ésope

Digitized by Google

Le serviteur obéit, et peu à peu Ésope eut lu toute la bibliothèque de son père.

Sur ces entrefaites, Ésope aperçut un beau cavalier richement monté, et qui traversait la campagne.

— Quel est ce cavalier, demanda-t-il, qui monte si bien à cheval?

— C'est le chevalier Phœbus.

— Quel est ce chevalier?

— C'est votre frère.

— Je ne l'ai jamais vu.

— Il ne veut pas vous voir.

— Pourquoi?

— Parce que vous êtes bossu.

— Ah! c'est juste, je commençais à l'oublier. Et d'où vient-il ainsi?

— Il revient du château que vous voyez là-bas.

— Et que va-t-il faire à ce château?

— Il y va pour se faire aimer de la châtelaine, et pour l'épouser.

— Et l'aime-t-elle?

Digitized by Google

— Elle l'aimera sans doute, car il est beau et bien fait.

— Et il est savant?

— Non, il ne sait rien du tout; votre mère a dit qu'il n'avait besoin de rien savoir : sa beauté lui suffit.

— A quel âge se marie-t-on?

— A vingt ans si l'on veut.

— Eh bien, je veux me marier.

— Avec qui?

— Avec n'importe qui. Fais-moi faire de beaux habits, et fais-moi préparer un beau cheval, je vais me mettre en campagne.

On fit faire à Ésope un vêtement tout brodé d'or et de soie, et on lui amena un magnifique cheval alezan.

Il revêtit le costume et sauta sur ce cheval; puis, comme il l'avait dit, il se mit en campagne.

Deux heures après, il revint tout en larmes avec ses vêtements déchirés.

Digitized by Google

— Qu'avez-vous, mon pauvre maître? lui demanda son serviteur.

— Oh! je suis bien malheureux.

— Que vous est-il arrivé?

— J'ai vu une jeune fille belle comme le jour, rose comme l'aurore, calme comme la nuit. Elle était à son balcon, j'ai passé devant elle, et j'ai joint les mains en signe d'admiration et en la regardant de tous mes yeux. Pour elle, j'aurais donné ma vie. En me voyant aussi, elle s'est mise à rire aux éclats, et moi je me suis sauvé si vite, que je suis tombé de cheval, sur le dos naturellement.

— Vous vous êtes fait mal?

— Oui; mais ce qui me fait le plus de mal, c'est le rire de cette jeune fille que j'aime et qui ne m'aime pas. Mon ami, je veux mourir.

— C'est impossible.

— Pourquoi?

— D'abord, parce que l'on est damné quand on se tue, puis parce que vous avez de longues années à vivre.

Digitized by Google

— Qui est-ce qui a dit cela?

— C'est le magicien.

— Quel magicien?

Le vieillard raconta au jeune homme l'histoire de sa naissance.

— Qu'est-ce que je vais devenir alors? reprit Ésope.

— Voulez-vous que je vous donne un conseil? Vous ne pouvez vivre par le corps, il faut vivre par l'âme, car votre âme est belle, si votre corps est mal fait : eh bien, apprenez et faites tout ce qui pourra vous charmer, et les mieux faits vous envieront.

— Que ferais-tu à ma place?

— Moi, je jouerais de la flûte.

— Comment, tu veux que je souffle dans un morceau de bois troué, comme un aveugle? Cela me gonflera les joues comme le dos; cela me rendra encore plus laid.

— C'est pourtant un joli instrument.

— Il doit cependant y en avoir d'autres?

Digitized by Google

— Oui, il y a la harpe.

— Comment est-ce fait?

Le vieillard expliqua au jeune homme ce qu'il demandait.

— Va me chercher une harpe, fit Ésope.

Le pauvre garçon était si triste, qu'il éprouvait le besoin d'épancher sa tristesse dans quelque chose, ne pouvant la verser dans quelqu'un. Avec cette divination que Dieu donne aux âmes souffrantes et aux âmes des poëtes, qui sont sœurs les unes des autres, il connut, sans l'avoir appris, l'art du chant et de la musique, et de ses doigts inhabiles jusqu'alors et de ce corps contrefait s'exhalèrent en même temps une voix d'une douceur merveilleuse et une musique d'une incroyable pureté, qui, se mariant dans l'air comme deux purs rayons, emplirent les alentours d'une harmonie inconnue jusqu'alors. La poitrine du malheureux enfant se dégonfla, et de grosses larmes roulèrent de ses yeux bleus comme le saphir.

La douleur l'avait fait poëte, et n'osant dire la

Digitized by Google

véritable cause de son chagrin, il improvisait une ballade triste, triste comme le chant monotone de l'oiseau de nuit, et cette ballade disait :

— As-tu vu le château que j'aime tant à voir
Découper ses créneaux sur cette vapeur rose,
Qu'au fond des horizons le mois d'avril dépose,
Et comme une coquette à son riche miroir,
Sourire à ces flots bleus où son pied blanc repose?

— Oui, j'ai vu le château, mais le temps était noir.
Il ne souriait pas ainsi qu'une coquette,
Et la lune, en croissant dans les ombres du soir,
Tristement éclairait sa pâle silhouette.

— Mais le vent et les flots qui le bercent d'en bas,
Malgré l'ombre des nuits ne lui jetaient-ils pas
Une vague chanson mélodieuse et douce,
Comme celle d'un nid qui s'endort dans la mousse?

— Vent et flots, tout était dans un calme profond;
Le bruit que j'entendais dans les plaines désertes
N'était pas aussi grand, mais bien plus triste, certes,
Que celui que les morts au cimetière font.

— N'as-tu pas vu passer sur le haut des tourelles,
Portant sur son front pur son diadème d'or,
La reine qu'on mettrait au milieu des plus belles,
Et qui, grâces à Dieu, serait plus belle encor?

Digitized by Google

Le roi n'était-il pas à côté de sa femme?
Et joyeux tous les deux, et les yeux pleins de flamme,
Donnaient-ils pas la main à cette belle enfant
Dont les cheveux sont d'or et dont le front est blanc
Comme le lis des prés, la blanche fleur de l'âme?

— Oui, j'ai bien vu le père et la mère — tous deux
Sans couronne, sans or, et sans joyau qui brille;
Ils étaient tout en noir, tout sombres; et près d'eux
Je n'ai pas vu la jeune fille.

Quand Ésope eut fini ce chant, il laissa tomber sa tête dans ses mains et se mit à rêver profondément.

Alors on vint frapper à la porte.

— Qui chante ainsi? dit une voix douce.

— C'est moi, répondit Ésope.

— Qui, vous?

— Moi le fils aîné du comte.

— Ah! pauvre enfant, me pardonneras-tu jamais? fit la voix en s'éloignant.

— Quelle est cette femme qui parle ainsi? demanda le jeune homme.

— C'est une femme qui se repent, répondit le vieux serviteur.

Digitized by Google

— De quoi ?

— D'avoir si longtemps dédaigné son fils.

— C'est ma mère, alors?

— Oui.

— Voilà la première fois qu'elle m'adresse la parole. Béni soit ce jour !

Ésope passa la nuit à rêver à la fenêtre, et il lui sembla que des ombres vêtues de blanc venaient jeter des fleurs sur le chemin où il aimait à se promener.

Le lendemain au point du jour, il reprit sa harpe, et il chanta de nouveau une chanson; mais elle était plus gaie et plus consolante que celle de la veille. On eût dit qu'elle se ressentait du sourire maternel; elle disait, celle-là :

J'étais seul, mais j'entrai dans une hôtellerie
Toute blanche, au milieu de la verte prairie,
Et j'y vis en entrant un joyeux compagnon
Qui m'offrit de m'asseoir sans connaître mon nom.

J'avais soif, mais ma bourse était vide; mon père
Ne m'avait rien donné. L'étranger prit son verre

Digitized by Google

Tout plein d'un vin exquis, le posa devant moi,
Et dit en souriant : Prends! ce verre est pour toi.

Chacun vida son verre et s'en remplit un autre.
Jamais repas ne fut si joyeux que le nôtre.
Nous nous aimâmes vite; et, nous donnant la main,
Nous partîmes tous deux par le même chemin.

A peine eut-il dit le dernier mot de cette chanson fraternelle, qu'Ésope entendit frapper à la porte.

— Qui est là? demanda-t-il.

— Moi ton frère, répondit une voix grondeuse.

— Eh! que veux-tu?

— Je veux que tu te taises. Ma fiancée est ici, et ton chant trouble notre entretien.

Et Phœbus s'éloigna.

Il revint dans le grand salon où l'attendaient son père, sa mère et sa fiancée, qui portait le doux nom d'Angélique.

— D'où venez-vous? lui dit la jeune fille.

— Je viens de faire taire celui qui chantait.

— Pourquoi?

Digitized by Google

— Parce que son chant devait vous ennuyer.

— Au contraire, il me plaisait beaucoup. Sauriez-vous chanter de même?

— Non, et ce serait inutile.

— Cependant, je ne vous épouserai que quand vous m'aurez chanté vous-même ce que je viens d'entendre.

Phœbus était bien embarrassé, car il lui eût été impossible de trouver une idée, de faire un vers ou de rendre un son harmonieux. Amoureux de son corps, il ne s'était jamais occupé de son esprit. Il était beau comme un paon et bête comme une oie.

Pendant ce temps, Ésope pleurait, car il était dur pour lui, au moment où il chantait une chanson d'espoir, d'entendre son frère lui dire de se taire.

Phœbus frappa de nouveau.

— Qui est là? demanda Ésope.

— Moi Phœbus, ton frère.

Digitized by Google

— Que me veux-tu, toi qui m'appelles ton frère pour la première fois?

— Je veux te demander un service.

— Entre alors.

Phœbus entra, et, quoiqu'il vînt demander un service à son frère, il ne put s'empêcher de lui rire au nez en voyant ce bossu si triste et si piteux.

— Quel service veux-tu que je te rende? lui dit Ésope.

— Je veux que tu m'apprennes le chant que tu chantais tout à l'heure.

— Celui que tu m'as dit de cesser?

— Oui, dit Phœbus en rougissant.

— Pourquoi veux-tu le savoir?

— Parce que ma fiancée ne m'épousera que quand je le saurai.

— Eh! quelle est ta fiancée?

— C'est Angélique.

— N'habite-t-elle pas ce château que l'on voit d'ici?

Digitized by Google

— Oui.

— Alors c'est elle qui a ri hier en me voyant.

— Oui ; j'étais auprès d'elle quand tu as passé.

— Et tu ne l'as pas empêchée de rire de ton frère?

— Ma foi non, j'ai ri avec elle. Tu étais si drôle à voir avec tes habits dorés sur cette vilaine bosse.

— Et tu veux savoir le chant que j'ai fait?

— Oui.

— Malheureusement cela ne se peut pas, fit Ésope après avoir réfléchi.

— Pourquoi?

— Parce que pour le chanter il faut être bossu comme moi.

— Diable! je ne veux pas alors.

— Réfléchis. Si tu veux, je te donnerai ma bosse, et tu chanteras comme je chante. Ma bosse, c'est ma boîte à musique.

— Grand merci, je serais trop laid!

Phœbus alla rejoindre Angélique et lui fit part

Digitized by Google

de la condition que le chanteur avait mise à lui apprendre la chanson qu'elle voulait entendre.

— Acceptez, lui dit Angélique.

— Comment! vous voulez que je sois bossu?

— Puisque c'est le seul moyen que vous chantiez.

— Mais vous me détesterez quand j'aurai ma bosse.

— Ne suis-je pas jolie pour deux, fit Angélique, et croyez-vous donc que je sois assez sotte pour préférer la beauté extérieure aux charmes de l'intelligence et de l'esprit?

— Cependant hier vous avez ri en voyant un bossu à cheval.

— Oui; mais si j'eusse entendu un bossu chanter comme je viens d'entendre chanter tout à l'heure, je l'eusse plaint d'abord, je l'eusse aimé ensuite. M'aimez-vous?

— Oui.

— Eh bien, devenez bossu et chantez.

Digitized by Google

— Que les femmes ont d'étranges fantaisies!

— Hâtez-vous, demain il serait trop tard, et j'épouserais un autre cavalier.

Phœbus courut de nouveau auprès de son frère.

— Donne-moi ta bosse, lui dit-il.

— Pourquoi?

— Parce qu'il le faut.

— Ta fiancée consent à ce que tu sois bossu, pourvu que tu chantes comme moi?

— Oui.

— Alors je garde ma bosse.

— Tu gardes ta bosse?

— Oui.

— Mais il me la faut, je la veux.

— Tu ne l'auras pas; je l'ai gardée tant qu'elle m'a nui, je la garde maintenant qu'elle m'est utile.

— Que veux-tu dire?

— Ta fiancée épousera un bossu, pourvu qu'il chante comme moi?

— Oui.

Digitized by Google

— Eh bien, c'est inutile que je te donne ma bosse. Je vais épouser ta fiancée.

Phœbus resta pétrifié devant ce raisonnement, et pour joindre l'acte aux paroles, Ésope quitta sa chambre, se rendit dans le salon où se trouvait Angélique, et, s'agenouillant devant elle, il chanta d'une voix douce et mélodieuse une troisième chanson toute pleine d'admiration et de tendresse pour Angélique.

Il y comparait son âme au lac sombre et triste pendant la nuit, n'inspirant alors que des pensées de mort, et, quand le jour paraît, quand le soleil rit dans ses eaux, conseillant à ceux qui se promènent sur son bord de se confier à lui, et de se laisser bercer par son courant et par sa brise.

— Avant de vous avoir vue, disait la chanson, mon âme était le lac triste et sombre, car la nuit régnait en moi; vous avez paru, et je souris maintenant comme le lac aux premiers rayons du jour.

Digitized by Google

— Chantez, chantez, fit Angélique, vous me semblez beau comme le dieu fils de Latone, comme Apollon, le poëte divin!

Le comte et la comtesse tombèrent à genoux devant leur fils, et lui demandèrent pardon de leur longue indifférence.

En ce moment Théos parut.

— Eh bien, monseigneur, dit-il au comte, comprenez-vous maintenant pourquoi j'ai donné une bosse à votre fils? S'il n'eût eu que les qualités que voulaient lui donner vos amis et vos parents, il fût devenu ce qu'est votre fils Phœbus. Cette bosse, c'était le malheur, et le malheur seul est capable de faire les grands esprits et les grandes intelligences, car il contraint l'homme à doubler ses forces et à demander à son âme toutes les ressources pour le mettre au-dessus de la chose qui l'afflige. Votre fils a souffert, et en éprouvant le besoin de formuler sa souffrance, il est arrivé à être poëte, et la beauté de son âme et la poésie de son chant ont fait oublier à une jeune fille la dif-

Digitized by Google

formité de son corps. Le bonheur de l'homme est-il dans la ligne plus ou moins pure de son visage? Non, monseigneur; il est dans la pureté de son cœur et dans l'intelligence de son esprit. Demande-t-on au poëte dont on lit les vers, au philosophe dont on lit les pensées, au musicien dont on écoute la musique, s'il est bien ou mal fait, s'il est borgne ou bossu? Ésope était bossu, Homère était aveugle, et tous deux ont charmé le monde comme votre fils a charmé Angélique. Si beau qu'il soit, votre fils Phœbus ne peut plus lutter maintenant avec son frère; mais je vous dois la vie, monseigneur, et je ferai bien les choses.

Phœbus fera tout ce qu'on peut faire avec de la jeunesse, de la force et de la beauté. Il prendra l'armure et l'épée de son père, et deviendra un vaillant chevalier comme lui, et le sang qui a coulé de la blessure que vous m'avez faite et que vous avez gardé, monseigneur, le rendra invulnérable.

Digitized by Google

— Et quand il reviendra, fit Angélique, il épousera ma sœur, née le même jour que moi, et qui me ressemble à ce point qu'on nous prend moi pour elle, elle pour moi.

Huit jours après, Ésope épousait Angélique, et les paysans qui assistaient à ce mariage disaient :

— Qu'est-ce qu'on nous avait donc dit qu'il était bossu? Il est parfaitement droit.

Digitized by Google

Digitized by Google

VII

LA FIN DE L'AIR

Digitized by Google

Digitized by Google

Vous passez à Burgos, vous voyez contre un mur blanc que lèche un large rayon de soleil, huit ou dix Espagnols assis, appuyés ou accroupis, fumant tous, et tous enveloppés dans leurs manteaux couleur d'amadou. Ils sont d'une immobilité parfaite. De loin ils ont l'air de mouches tombées dans du lait; mais nul ne peut savoir le sentiment de bien-être qui règne en eux, quand s'échappe de leur bouche la fumée blanche de la cigarette qu'ils savourent, et dont leurs yeux suivent les spirales légères, jusqu'à ce que ces spirales se confondent avec l'azur.

Ces gens-là ne mangent pas. De temps en temps ils portent la main à leur bouche : c'est une fève

Digitized by Google

sèche qu'ils grignotent; voilà leur repas. Ils fument au soleil, voilà leur vie. Ils ont l'air aussi misérable que les plus pauvres de nos pauvres. Demandez-leur de se déranger, ils ne vous répondront pas; mettez-leur une pièce d'argent dans la main, ils vous battront, à moins qu'il ne fasse trop chaud pour cela.

L'Espagnol tient du chat, du lézard, du lion et du paon.

Je ne vous ai encore parlé que de l'Espagnol des villes, lequel est forcé de venir chercher un banc pour s'asseoir, un mur pour s'appuyer, c'est-à-dire de gagner son plaisir par une fatigue; mais il y a encore l'Espagnol des campagnes, dont le bonheur n'a pas de limites quand sa paresse n'a pas d'obstacle. Ainsi, autour de Grenade il y a des collines, dans ces collines il y a des trous qui ressemblent assez à des grands terriers de lapins, dans ces trous il y a des gens pendant la nuit, et des rats toujours. Ces trous se composent pour la plupart de deux cavités séparées par un mur

Digitized by Google

naturel. Dans l'une de ces cavités il y a une espèce de lit, une chaise et un coffre; dans l'autre, il y a des pommes de terre et des oignons jetés à terre et à profusion.

Quand le soleil se lève, les portes de ces trous, car ces trous ont des portes, s'ouvrent, et les familles qu'ils ont abritées pendant la nuit se montrent en criant, en se secouant, en se grattant. La mère prend sa chaise et fait des paniers, quand elle fait quelque chose, berce ou allaite un enfant, cause avec sa voisine, mange du pain, des pommes de terre et des oignons, et occupe ainsi son temps jusqu'à ce que le soleil se couche. L'homme s'appuie le dos contre le roc, là où il y a le plus de soleil, fume, et ne bouge plus de la journée, à moins qu'il ne prenne sa guitare et ne joue en s'accompagnant de la voix un air monotone et lent comme les mélopées arabes dont quelques-unes sont restées à l'Espagne, et ont survécu à la domination des Maures; joignez à cela des enfants basanés, couverts de haillons, qui courent, qui pleurent, qui se

Digitized by Google

roulent les uns sur les autres, et vous aurez une esquisse de ce qu'on appelle les carrières de Grenade.

Ces cavernes, ces taupiers, ces trous, comme vous voudrez les appeler, sont entourés de la plus splendide végétation, éclairés du plus magnifique soleil que l'on puisse rêver. A leurs pieds se creuse un immense ravin, avec des cascades, des chants, des aromes inconnus à nos pays du Nord. De l'autre côté, le Généralife se détache sur un ciel bleu comme le saphir, et le regard se perd au loin dans un horizon d'orangers et dans le panorama de la ville qu'enveloppe, pendant le jour, comme une voile de gaze transparente, la brume azurée des pays chauds, et dont le soleil couchant, découpe la silhouette fantastique sur un fond d'or.

Des buissons de cactus et d'aloès aux fruits épineux, aux feuilles aiguisées et meurtrières comme des poignards indous, forment une ceinture ou plutôt un rempart à cette colonie, et il

Digitized by Google

semble que Dieu, non-seulement permette, mais encore encourage la paresse de ces gens, quand on voit le merveilleux spectacle auquel il les fait assister tous les jours.

Quand j'arrivai à Grenade, j'allai voir d'abord, comme tout le monde, le Généralife et l'Alhambra, puis on me conseilla d'aller visiter cette population de la montagne, greffée sur la ville.

Je quittai Grenade, je pris un sentier difficile et tortueux, et j'arrivais, après une demi-heure de marche et par un soleil de plomb, sur une espèce de plate-forme en hémicycle où travaillaient, jouaient, fumaient et piaillaient des femmes, des hommes et des enfants, qui levèrent sur moi de grands yeux étonnés.

Comme je parlais à peu près l'espagnol, je voulus faire plus intimement connaissance avec ces gens dont l'existence problématique et les dehors joyeux m'intéressaient au plus haut point.

Je m'approchai d'une vieille femme sur les ge-

Digitized by Google

noux de laquelle dormait un gros moutard blond à la façon de Murillo, et je lui dis dans un castillan qui était loin d'être pur, mais qu'elle eut la générosité de comprendre :

— Ma brave femme, suis-je loin de Grenade?

C'était une façon comme une autre d'engager la conversation, car arrivant de la ville, je savais bien à quelle distance j'en étais.

— A une demi-heure de marche, monsieur.

— Pourriez-vous me donner un verre d'eau?

— Entrez là, me répondit-elle en me montrant sa hutte souterraine, et vous trouverez à droite, derrière la porte, un pot plein d'eau fraîche.

L'Espagne est le pays où l'on boit la meilleure eau ; je ne sais pas comment cela se fait, c'est le pays où il y en a le moins; c'est peut-être pour cela. Toujours est-il qu'après avoir bu je revins à la vieille femme, et lui donnant une piécette, je la remerciai.

Le verre d'eau valait un sou, la piécette en va-

Digitized by Google

lait vingt, j'avais donc le droit de la questionner pour dix-neuf sous. J'usai de ce droit.

— Ma bonne femme, repris-je en m'asseyant familièrement à côté d'elle, il doit faire bien humide dans votre *maison*.

— Non, monsieur, me répondit-elle, pas trop.

— C'est à vous, cette habitation ?

— Oh ! non, c'est à un monsieur de la ville.

— Il vous la prête ?

— Non pas, il me la loue.

— Combien ?

— Une piécette par mois, et quelquefois j'ai bien de la peine à la payer.

— Mais il n'est pas trop sévère pour le payement ?

— Au contraire. C'est à lui toute cette partie que vous voyez, et quand nous ne payons pas exactement, il nous met à la porte.

Pendant ce temps, les gens de la colonie s'étaient approchés, et les femmes et les enfants venaient curieusement me regarder sous le nez.

Digitized by Google

— Allez-vous-en donc ! leur cria la vieille.

Quelques-uns s'éloignèrent, d'autres parurent ne pas avoir entendu, et, comme des oisifs pour lesquels le moindre incident devient une distraction, ils continuèrent à écouter ce que je disais et à m'examiner des pieds à la tête.

De temps à autre ils échangeaient entre eux un sourire railleur. C'était lorsqu'ils m'entendaient introduire dans le dialecte étrange que je parlais quelque barbarisme qui devait être bien énorme, puisqu'il les choquait.

— Tenez, me dit tout à coup mon interlocutrice, vous voyez bien ce cabanon là-bas?

Et du doigt elle me montrait un des trous avoisinant le sien.

— Oui, je le vois.

— Vous voyez bien une femme assise à la porte?

— Parfaitement.

— Eh bien ! celle-là c'est la plus riche : c'est la Manuela.

— Ah ! vraiment ; et d'où lui vient sa fortune?

Digitized by Google

— C'est toute une histoire.

— La savez-vous?

— Oui ; mais voulez-vous la connaître dans tous ses détails?

— Je ne demande pas mieux.

— Alors adressez-vous à ce garçon qui est tout seul en face de nous, qui a un costume de postillon, et qui a les yeux tantôt fixés sur cette cabane, tantôt plongés sur la route. Il la sait mieux que personne cette histoire, et il sera heureux de vous la raconter.

Je m'approchai de celui que la vieille femme venait de m'indiquer. Il pouvait avoir dix-sept ans au plus; il était étendu de tout son long sur le sol, le coude appuyé à terre et la tête dans sa main; il paraissait dormir ou rêver profondément. Quoi qu'il en soit, il était tellement absorbé qu'il ne m'avait pas vu venir, et que je le considérais depuis cinq minutes sans qu'il se fût aperçu de cet examen.

— Vous êtes de ce pays, mon ami? lui dis-je.

Digitized by Google

Le jeune homme leva ses grands yeux noirs sur moi, et, après m'avoir considéré, il me répondit :

— Oui, monsieur, je suis de la ville, et il reposa sa tête comme un homme qui désire ne pas continuer la conversation.

— Et quel est votre métier? ajoutai-je, moi qui tenais à ce que cette conversation continuât.

— Je n'en ai plus.

— Vous en avez donc eu un?

— Oui.

— Que faisiez-vous?

— J'étais postillon.

— Et pourquoi avez-vous renoncé à cet état?

— Parce que maintenant je n'ai plus besoin de rien faire.

Ce garçon, qui, comme je viens de le dire, avait commencé par me répondre assez froidement, me dit tout à coup en m'interrogeant à son tour :

— Et vous, quel est votre pays?

Digitized by Google

— Je suis Français.

A ce mot, il se leva comme mû par un ressort, et s'écria :

— Vous êtes Français ! Alors vous connaissez M. Benjamin ?

Et en disant cela son œil brillait d'espoir.

— Non, lui répondis-je.

— Ah ! vous ne le connaissez pas, fit-il en baissant la tête. Un médecin, ajouta-t-il en la relevant et nous interrogeant du regard.

Je lui dis que ce nom m'était complétement inconnu.

— Allons ! j'attendrai encore.

A ces mots le jeune homme croisa ses bras sur sa poitrine, s'appuya contre le roc, laissa retomber sa tête sur son sein, et parut songer profondément.

Je repris :

— Vous paraissez avoir un chagrin ?

— Oui, monsieur, un grand, un très-grand chagrin.

Digitized by Google

— Puis-je vous être utile à quelque chose ?

— A rien.

— Vous regrettez quelqu'un?

— Oui.

— Quelqu'un qui est mort ?

— Non ; quelqu'un qui est parti.

— Pourquoi n'allez-vous pas le rejoindre ?

— C'est trop loin.

— Où est-ce donc ?

— A Paris.

— Il ne vous écrit jamais ?

— *Elle* ne m'a pas donné une seule fois de ses nouvelles, murmura le pauvre garçon, et deux larmes perlèrent à ses paupières brunes.

— Mais vous savez où elle demeure?

— Oui.

— Voulez-vous lui écrire ? je lui remettrai votre lettre à mon retour en France.

— Je ne sais pas écrire.

— Voulez-vous que j'aille la voir de votre part, et que je vous écrive ce qu'elle m'aura dit ?

Digitized by Google

— Vous feriez cela?

— Bien volontiers.

— Ah! seigneur, laissez-moi baiser vos mains, s'écria le petit postillon en prenant mes mains et en les mouillant de ses larmes.

— Voyons, mon ami, dis-je, ému par cette douleur sincère, je ferai tout ce que vous voudrez, mais à une condition.

— Laquelle? dites!

— C'est que vous me raconterez cette histoire dans laquelle je vais jouer un rôle.

— De grand cœur! Venez avec moi un peu plus loin, nous nous assoirons à l'ombre, et je vous dirai tout.

Pepello, c'était le nom du narrateur, descendit un sentier étroit, et me faisant signe de m'asseoir dans une cavité du rocher, fraîche et ombreuse, il commença :

— Cette femme qui est là-bas à sa porte, et du doigt il me montrait celle que la vieille m'avait déjà montrée, car, de l'endroit où nous étions,

Digitized by Google

nous pouvions voir toute la colonie sans être vus, cette femme, c'est sa mère.

— La mère de qui?

— De Pasita.

— Et Pasita était?

— Pasita! c'était *elle*, fit-il avec un ton que je ne puis rendre. Oh! ajouta le jeune homme, la mauvaise mère qui a pu se séparer de sa fille parce qu'on lui payait cette séparation.

— Tâchez de mettre un peu d'ordre dans vos idées, mon ami; sans quoi je ne comprendrai rien à ce que vous raconterez.

— C'est juste, répliqua Pepeilo; je vais donc prendre la chose au commencement. Cette femme que vous voyez avait une fille, belle comme la vierge du musée de Madrid, que j'ai vue bien souvent, car moi, comme je vous l'ai dit, j'étais postillon, et je faisais la route de Grenade à Madrid et de Madrid à Grenade. Vous ne pouvez vous douter combien ce métier est fatigant : monter à cheval, rester en selle deux jours et trois nuits sans s'ar-

Digitized by Google

rêter que pour manger; se reposer dix heures à la ville et recommencer le lendemain, voilà ce que nous faisons. Aussi presque tous les postillons meurent-ils à vingt-quatre ou vingt-cinq ans; et moi, je serais mort comme les autres; mais moi, je devais avoir une chose que les autres n'ont jamais eue, un bonheur qu'ils n'auraient osé rêver : je devais épouser Pasita! Tous les mois j'avais quatre ou cinq jours de repos, et je venais les passer auprès d'elle. Vous dire la misère de ses parents serait chose inutile; son père avait été tué dans une de nos dernières guerres; la mère, qui avait des goûts de bohémienne, ne savait que danser et dormir; c'était donc moi qui, avec ce que je gagnais, faisais vivre la mère et la fille. Du reste, le métier que je faisais me rapportait assez d'argent pour cela; puis ici, pourvu que l'on ait du soleil, et il y en a toujours, une gourde de vin de Montilla, des garbansos et une perdrix bouillie, on se trouve aussi heureux que la reine de Castille. Je pouvais donner cela quelquefois, mais la mère de Pasita

Digitized by Google

était plus exigeante que les autres, elle eût voulu avoir cet ordinaire tous les jours, et mes moyens ne pouvaient pas arriver à la satisfaire ; d'ailleurs je faisais quelques économies pour le jour où je serais en ménage, car si je voulais le bien-être de la mère, je voulais surtout le bonheur de la fille. Or Pasita était bien un peu coquette et aimait au moins autant les rubans que sa mère aimait le vin de Montilla. Pauvre Pasita ! la coquetterie lui allait si bien ! Quand elle mettait une fleur rouge dans ses cheveux noirs, il n'y avait pas de Burgos à Séville, ni de Séville à Barcelone, une fille aussi jolie qu'elle ; ses grands yeux noirs étaient doux et pleins de promesses ; ses cheveux étaient si longs, qu'elle ne savait où les mettre, et ses dents si blanches, que les perles de la mer n'eussent pu les remplacer si elle les avait perdues ; son teint doré lui donnait l'air d'une fille du soleil, et ses pieds étaient les plus petits qu'on eût vus de mémoire d'Andalouse. Oh ! Pasita était une belle fiancée, monsieur !

Digitized by Google

Quelquefois on se réunissait ici le soir; tout le monde voulait danser avec elle; mais elle ne voulait danser qu'avec moi. Pas une fille de son âge ne dansait le fandango comme elle, et pas une Sévillane n'eût pu jouter avec elle pour l'*el ole*, fût-elle du grand théâtre de Séville.

Cependant, il se passa une chose étrange en elle. Un jour je surpris son regard fixé sur l'horizon, non pas sur cet horizon où l'œil distingue quelque chose, mais sur cet horizon vague qui ne promet rien, sur les nuages, sur l'infini.

Elle avait des désirs soudains de partir comme les hirondelles qui rêvent un climat plus chaud; puis tout à coup voyant son désir irréalisable, elle s'asseyait sur la terre, mettait sa tête dans ses mains et pleurait.

Dans ces moments d'inexplicable tristesse, sa mère et moi étions insuffisants à la consoler, on eût dit que son corps seul était ici, et que son âme était autre part, et elle avait le regard fixe et

Digitized by Google

tendu d'une personne qui écoute une mélodie qui l'attire et qu'elle préfère à tout ce qui l'aime.

Ainsi, je l'ai vue le soir, quand tout faisait silence, s'avancer jusqu'au bord de la route, là où vous voyez ces aloès, et, sa guitare à la main, prêter l'oreille comme si elle eût voulu redire avec l'instrument une musique qu'elle croyait entendre. Son œil brillait, ses doigts tantôt couraient sur les cordes de sa mandoline, tantôt s'arrêtaient suspendus avec hésitation, puis l'air qu'elle cherchait échappait à ses sens, et elle rentrait chez sa mère les yeux pleins de larmes.

Un moment je crus qu'elle était folle. Elle parlait peu, et dès que l'aube se levait, toujours sa guitare à la main, elle se promenait, s'arrêtait de temps en temps, pour essayer de nous faire entendre la musique qu'elle croyait avoir saisie et qui lui échappait de nouveau. Cependant elle avait fini par jouer un air, mais cet air doux et mélancolique ne voulait rien dire, car il n'avait ni commencement ni fin. Il était vague comme

Digitized by Google

l'harmonie que la brise de mai cueille aux cavités des montagnes et aux profondeurs des bois. On eût dit une belle phrase de musique détachée au hasard d'un morceau, et dont on eût en vain cherché le complément.

Pasita répétait sans cesse les mêmes notes avec l'instrument et la voix, et nous les avons si souvent entendues ici, que je pourrais vous les redire si j'avais une guitare.

Cet air ou plutôt cette partie d'air qu'elle chantait, elle n'avait pu l'entendre chanter à personne, car on sentait qu'il était d'un autre pays que le nôtre; elle n'avait pu le composer, car elle ne savait la musique que comme toutes les filles de sa classe la savent, c'est-à-dire pour répéter les airs nationaux et faire danser le fandango le soir.

L'avait-elle réellement entendu au milieu des brises de la nuit, et comme un écho d'une mélodie céleste, c'est ce que j'ignore, mais c'est ce qu'elle affirmait, et quand nous lui demandions

Digitized by Google

de quel côté cette musique était venue, elle nous montrait le nord. Il y avait même des moments où, ne pouvant entendre avec les oreilles, elle cherchait à entendre avec les yeux, pour ainsi dire. Il lui semblait sans doute voir passer dans les airs le cortége divin s'accompagnant de l'air rêvé, car elle me prenait la main, du doigt elle me montrait l'azur et elle me disait :

— Pepeilo, ne vois-tu rien là?

— Non, lui disais-je.

— Ah! reprenait-elle alors, et en disant cela le sang montait de son cœur à sa tête et brûlait ses joues. Ah! que je serai heureuse le jour où j'entendrai la fin de cet air.

Et sa main quittait la mienne, et moi qui ne pouvais rien pour la distraire ni pour la consoler, moi qui pressentais sans doute mon malheur à venir, je pleurais pendant des journées entières sans qu'elle me fît seulement l'aumône de s'en apercevoir.

La santé de la pauvre fille avait fini par se res-

Digitized by Google

sentir de cet étrange désir que rien ne pouvait satisfaire. Elle s'affaiblissait de jour en jour. Ses joues se creusaient. Quelquefois elle courait toute la nuit dans la vallée, aspirant les brises fraîches et parfumées, et, le matin, elle reparaissait épuisée par cette insomnie, et répétant toujours : rien.

Souvent je me cachais dans une anfractuosité du roc, et lorsque je la voyais, ainsi qu'une ombre, descendre l'étroit sentier que vous avez pris tout à l'heure et se diriger vers les profondeurs du ravin, je la suivais à quelques pas, puis je m'approchais d'elle et, prenant sa main dans les miennes, et me mettant à genoux devant elle, je lui disais :

— Pasita, ma chère Pasita, quand seras-tu ma femme?

Elle me regardait quelques instants en silence, puis elle répondait :

— Pauvre ami, je sais que tu m'aimes; mais que veux-tu? Je n'aimerai que celui qui me chantera la fin de cet air.

Digitized by Google

Et elle murmurait son éternelle mélopée; et elle s'arrêtait toujours au même endroit, et elle pleurait.

Je n'ai pas besoin de vous dire dans quel désespoir me jetaient ces réponses.

Je n'avais plus de courage pour rien.

Tantôt je laissais mes mules aller au pas, oubliant complétement où j'étais et ce que je devais faire, tantôt je les lançais au triple galop, et il me prenait l'envie de me précipiter sous leurs pieds et de m'y faire broyer; mais toujours je revenais auprès de Pasita, avec une nouvelle espérance promptement déçue.

Les choses en étaient là quand, au commencement de l'automne, je partis un matin pour Madrid comme j'en avais l'habitude.

Quand je revins, j'étais plus triste qu'à l'ordinaire, et un secret pressentiment m'avertissait qu'un malheur accueillerait mon retour.

Je ne me trompais pas.

Au moment où je sortais de Grenade, me di-

Digitized by Google

rigeant de ce côté, je vis venir à moi Juan, un grand et brave garçon, paresseux comme ils le sont tous ici, mais plein de cœur, et qui souvent avait tenté de me distraire de mon amour pour Pasita.

Il s'approcha de moi, et me tendant la main, il me dit :

— Pepeilo, sois fort.

— Qu'est-il arrivé? lui dis-je.

— Pasita...

Il hésita.

— Elle est morte? m'écriai-je.

— Elle est partie, me répondit-il.

— Partie, elle Pasita, elle que j'aimais tant! C'est impossible, Juan.

— Cela est vrai.

— Et elle n'a rien dit pour moi?

— Rien.

Je fondis en larmes.

— Voyons, du courage, me dit Juan, on ne quitte pas impunément le pays où l'on est né, et

Digitized by Google

un jour elle s'ennuiera loin de toi et elle te reviendra.

Juan essayait de me consoler ainsi, mais tout, jusqu'au ton de ses paroles, me prouvait qu'il ne croyait pas à l'espérance qu'il voulait me donner.

— Comment cela s'est-il fait? lui dis-je alors en m'asseyant à côté de lui, car je n'avais pas le courage de revoir tout de suite les lieux où Pasita n'était plus.

— Le lendemain du jour où tu es parti, me dit Juan, un homme est venu dans la montagne.

— Cet homme était jeune? demandai-je.

— Au contraire, il était vieux, ses cheveux étaient gris, son regard était bienveillant, il avait l'air bon, enfin.

La première personne qu'il vit fut Pasita, assise à la porte de sa mère.

La beauté, la tristesse et la langueur de la pauvre fille le frappèrent. Il s'approcha d'elle et la considéra quelque temps.

Digitized by Google

— Cette enfant est votre fille? dit-il tout à coup à la Manuela, dans un espagnol très-pur.

— Oui, répondit celle-ci.

— Elle est malade, répondit l'inconnu.

— Comment le savez-vous?

— Je suis médecin.

— Eh bien, que voulez-vous que j'y fasse?

— Il faut la soigner.

Avec quoi? rien n'y ferait. Elle n'est pas malade comme tout le monde l'est.

— Qu'a-t-elle donc?

La Manuela raconta ce que nous savions tous.

Le médecin examina alors plus attentivement Pasita, qui semblait ne pas avoir entendu ce qu'il avait dit jusqu'alors, tant elle était convaincue que la maladie qu'elle avait était incurable.

— Mon enfant, lui dit-il alors, il y a d'autres pays que celui-ci, et peut-être trouveriez-vous dans un autre pays ce que vous cherchez en vain dans votre montagne.

— C'est vrai, répliqua la jeune fille, aussi

Digitized by Google

mourrai-je bientôt, car je ne puis voyager. Avec qui et avec quoi voyagerais-je ?

— Et si quelqu'un vous offrait de vous emmener ?

— Que dites-vous ? s'écria Pasita en se levant et avec un regard brillant de joie.

— Je dis, mon enfant, que si quelqu'un comme moi vous proposait de quitter ce pays, et d'en visiter d'autres, peut-être n'y consentiriez-vous pas, malgré le désir que vous en auriez.

— Oh ! si, tout de suite.

— Ainsi vous quitteriez votre pays sans regret ?

— Sans regret, je souffre tant ici !

— Et vous, madame, ajouta le vieillard en s'adressant à la Manuela, vous consentiriez à laisser partir votre fille ?

— Oui, répondit celle-ci ; mais personne ne voudrait d'elle.

— Vous vous trompez, car si vous voulez, je l'emmène.

— Elle Pasita ?

Digitized by Google

— Elle-même.

— Et où l'emmènerez-vous?

— En France.

— Et qu'est-ce que vous me donnerez à la place?

— Ce que vous voudrez.

— Cent douros? demanda la mère, à la fois avec convoitise et avec la crainte de demander trop.

— Cent douros, si cela vous convient.

— Vous plaisantez, ma fille ne vaut pas cela.

Pour toute réponse, le vieillard lui donna un papier imprimé en français.

— Ça, c'est cent douros? fit la mère après avoir tourné et retourné vingt fois le papier dans ses mains.

— C'est cinq cents francs, dit le médecin, ce qui est la même chose.

Pendant ce temps nous nous étions approchés et nous assistions à cette scène.

— Reprenez ce papier, fit la Manuela, c'est de l'argent que je veux.

Digitized by Google

— Eh bien, ma brave femme, connaissez-vous la rue del Silentio, à Grenade?

— Oui.

— Connaissez-vous la casa de los Pupilios?

— Parfaitement.

— Dans deux heures venez-y, je vous remettrai vos cent douros. Amenez votre fille avec vous, car je pars ce soir même. Seulement je vous écrirai comment elle se porte et je vous ferai payer une petite rente chaque année. Cela vous convient-il?

— Je crois bien que cela me convient!

— Un jour je vous ramènerai votre fille guérie et aussi belle.

— Ah! vous pouvez la garder, je n'ai pas besoin d'elle.

— Ainsi, dans deux heures, à la casa de los Pupilios.

— Calle del Silentio?

— C'est cela. Adieu.

— Adieu, seigneur, et que Dieu marche avec vous.

Digitized by Google

L'homme s'éloigna.

Tout le monde le regardait avec étonnement.

Je courus après lui, continua Juan.

— Monsieur, lui dis-je, ce que vous venez de dire est-il bien sérieux?

— Oui, mon ami, me dit-il.

— Ce soir vous emmenez Pasita?

— Ce soir même.

— Où?

— A Paris d'abord.

— Est-ce à Paris que vous demeurez?

— Oui.

— Eh bien, veuillez m'écrire dans quel endroit de Paris.

Le vieillard tira une carte de son portefeuille et me la remit.

— Vous êtes parent de Pasita? me dit-il.

— Non. Cette carte est pour quelqu'un qui n'est pas ici et qui sera heureux de savoir où elle est.

Je pensais à toi, mon pauvre Peneilo, voici l'adresse de cet homme.

Digitized by Google

Pasita ne t'aimait pas, car à partir de ce moment elle ne fut plus occupée que de son départ, et une heure après, elle quittait la montagne sans avoir une seule fois prononcé ton nom.

Sa mère revint seule avec un sac d'argent.

Pasita était partie.

La Manuela chantait.

Vous comprenez, monsieur, ajouta Pepeilo en se tournant vers moi, ce qui se passa en moi à cette nouvelle. D'abord je voulus partir, puis je me roulai à terre en poussant des cris et en sanglotant.

Maintenant je pleure silencieusement et je passe mes journées l'œil fixé sur la route par laquelle Pasita s'est éloignée.

En disant ces mots, Pepeilo tirait de sa poche une carte qu'il avait dû lire bien des fois, car elle était toute brisée.

— Voici son adresse, nous dit-il.

Nous lûmes :

« M. Benjamin, docteur, rue... »

Digitized by Google

— Connaissez-vous cet homme? me demanda une seconde fois le petit postillon.

— Non.

— Eh bien, monsieur, voulez-vous être bien bon pour moi?

— Que faut-il faire, mon ami?

— Prenez cette carte, et dès que vous serez arrivé à Paris, allez demander à M. Benjamin des nouvelles de Pasita, et écrivez-les moi car elle ne s'est pas encore souvenue.

— Et où faudra-t-il vous adresser la lettre?

— A mon nom, à la casa de los Pupilios, calle del Silentio (rue du Silence); c'est là que je vais tous les jours voir s'il y a des nouvelles de Pasita pour moi. C'est là que je prie dans la chambre où elle s'est arrêtée avant de quitter Grenade pour toujours sans doute.

— Je ferai ce que vous désirez, mon ami, soyez tranquille.

— Retournez-vous bientôt en France?

Digitized by Google

— Je vais encore à Cordoue, à Séville et à Alger, puis je reviens.

— Ce sera bien long, murmura Pepeilo

— Pas si long que vous croyez, ayez bon espoir, je ne vous oublierai pas. En attendant, si vous avez besoin de quelque chose, dites-le-moi.

— Non, monsieur, répondit Pepeilo en rougissant à cette proposition, je n'ai besoin de rien.

Je compris à la dignité de la réponse que ma question était une maladresse; je m'excusai auprès du jeune homme, qui prit mes mains et les baisa en pleurant.

Enfin je m'éloignai, et tout le long de la route je le vis, son chapeau à la main, me faire des signes d'adieu et de reconnaissance.

Son récit m'avait ému, et je me promis bien, dès que je serais revenu à Paris, de courir tout de suite rue de Choiseul et de voir Pasita et ce M. Benjamin.

Puis je me remis en chemin, d'autres événe-

Digitized by Google

ments succédèrent à celui-là. Je vis Cordoue et sa mosquée, Séville et ses patios, Cadix et ses balcons.

Je visitai Alger, Tunis, Constantine.

Trois mois s'écoulèrent enfin avant que je revisse Paris, et j'avoue que j'avais presque oublié la mission dont je m'étais chargé, quand je retrouvai dans mon portefeuille la carte de M. Benjamin.

— Pauvre Pepeilo, comme il doit être inquiet, me dis-je, et il me semblait, en pensant au petit postillon, le voir encore au milieu des aloès agitant son chapeau comme pour me dire une dernière fois :

— N'oubliez pas votre promesse !

Je me rendis aussitôt à l'adresse indiquée par la carte.

— M. Benjamin? dis-je au portier.

— Au second étage, me répondit cet homme.

Je montai, je sonnai, et l'on m'introduisit dans un grand salon désert.

Digitized by Google

Quelques instants après, M. Benjamin parut.

Il était bien tel que je me l'étais figuré d'après ce que Pepeilo m'en avait dit. Son visage était celui d'un homme de bien.

— Monsieur, lui dis-je, vous me pardonnerez ma visite, car je ne suis ni connu de vous, ni malade, mais j'ai un service à vous demander.

M. Benjamin m'offrit un siége, et s'asseyant à côté de moi, il me dit :

— Parlez, monsieur, à quoi puis-je vous être bon?

— Docteur, lui dis-je alors presque familièrement, tant la voix de ce vieillard était sympathique, vous avez été autrefois en Espagne?

— Oui.

— Près de Grenade vous avez vu une jeune fille nommée Pasita. Vous l'avez emmenée avec vous.

— C'est vrai.

— Puis-je me permettre de vous demander ce qu'est devenue cette enfant?

Digitized by Google

A cette phrase, le vieillard parut éprouver une vive émotion, aussi je m'empressai de lui dire :

— Je ne vous demande cela, docteur, que parce que moi-même je suis un peu mêlé par hasard à la vie de Pasita.

Et je fis part à M. Benjamin de tout ce que vous venez de lire.

— Le pauvre Pepeilo ! elle ne m'a jamais parlé de lui, s'écria le docteur, sans quoi j'eusse été le premier à lui envoyer des nouvelles de Pasita. Mais puisque c'est vous qui vous en êtes chargé, je vais vous raconter cette douloureuse histoire, quoique je vous conseille de la cacher à Pepeilo.

— Qu'est donc devenue Pasita?

— Vous allez le savoir. Mais si vous le voulez bien, je prendrai mon récit à partir du moment où je quittai Grenade, et si vous me voyez ému pendant le cours de ce récit, n'en soyez pas étonné.

« Vous savez, reprit M. Benjamin, que j'emme-

Digitized by Google

nai d'abord Pasita à la ville, je lui achetai des robes, une mantille, car, comme vous le pensez, elle ne possédait que la mauvaise robe qu'elle avait en partant. Ces achats parvinrent à la distraire un peu, et la coquetterie remplaça, pendant quelque temps, la pensée sous l'empire de laquelle je l'avais trouvée.

» C'était surtout sur Paris que je comptais pour l'en guérir tout à fait.

» Nous arrivâmes.

» Tout était nouveau pour elle. Ces mœurs si différentes des siennes, une vie de luxe substituée instantanément à son existence misérable, tout cela était plus que suffisant pour l'occuper. Elle visitait les boutiques, les magasins, les théâtres. Tout ce qu'elle voulait, je le lui donnais aussitôt.

» Elle marchait d'étonnement en étonnement; elle m'appelait son père, et je l'aimais déjà comme la fille que j'ai perdue jadis. Je la présentai partout, et partout on la reçut d'abord avec curiosité,

Digitized by Google

puis avec plaisir. On l'admirait, car elle était belle, et son costume espagnol, qu'elle avait voulu conserver, prêtait à sa physionomie un caractère tout particulier.

» Pendant ce temps, elle apprenait notre langue, qu'elle parla bientôt plus purement que la sienne.

» Cependant de temps à autre je la surprenais rêveuse.

» — Qu'as-tu, Pasita? lui disais-je alors, ne te trouves-tu pas heureuse ici?

» — Si, mon père, me répondait-elle; mais il me manque encore quelque chose.

» — Quoi donc?

» — La fin de cet air que je vous ai chanté si souvent.

» — Tu y penses donc toujours?

» — Toujours. La nuit, quand je suis seule, comme dans les montagnes de Grenade, partout où je vais, cette mélodie me suit, et ce que je souffre, quand je pense que je ne puis la conti-

Digitized by Google

nuer, vous ne pourriez ni le deviner ni le comprendre.

» Alors je la menais à l'Opéra et au théâtre Italien.

» Il faut vous dire qu'il était impossible de trouver une organisation plus accessible au beau que celle de cette enfant. Elle comprenait tout. Sans éducation, car son éducation était loin d'être complète, malgré nos efforts, elle ne se trompait sur rien. Il n'y avait pas un côté vulgaire dans son esprit. Le tableau qu'elle aimait était toujours d'un grand peintre, le bijou qu'elle voulait était toujours de bon goût.

» Aussi, lorsque nous allions à un de nos trois théâtres lyriques, ce qui se passait en elle était curieux à étudier.

» Depuis la première note jusqu'à la dernière, elle restait les yeux fixés sur la scène, dans une immobilité de morte.

» L'œil seul vivait en elle, et son cœur qui battait violemment.

Digitized by Google

» De temps en temps deux larmes silencieuses coulaient sur ses joues, sa main cherchait la mienne et la pressait violemment.

» Tout le temps que durait l'opéra, elle avait la fièvre.

» Deux fois son émotion a été plus forte qu'elle, en entendant la *Norma* et *la Favorite*, et deux fois elle s'est trouvée mal, mais sans pousser un cri. Quand elle revenait à elle, c'était en vain que je voulais l'emmener, elle se rejetait sur le devant de la loge, et toutes les cordes de son âme vibraient sous l'impression de la musique.

» Rien n'était plus intéressant pour moi que le spectacle de cette nature primitive en rapport direct avec l'art et la poésie; mais ce qui en résultait m'épouvantait souvent.

» Après ces soirées passées au théâtre, Pasita, revenue dans sa chambre, prenait sa guitare, et, à l'aide de cette merveilleuse mémoire dont elle était douée, elle chantait tous les morceaux qui l'avaient frappée.

Digitized by Google

» Mais il arrivait toujours un moment où elle voulait rattacher un de ces morceaux à cet air dont elle cherchait la fin, et jamais elle ne pouvait y arriver ; de sorte que la nuit entière se passait dans les larmes.

» Je lui avais fait apprendre la musique, espérant qu'elle pourrait compléter elle-même cette mélodie. Elle avait essayé ; mais malgré les énormes progrès qu'elle avait faits, elle s'arrêtait toujours au même endroit et ne trouvait rien.

» Elle s'affaiblissait de jour en jour, mais plus la maladie faisait de progrès, plus la tête de Pasita acquérait d'expression.

» Je ne savais qu'imaginer.

» J'avais fait venir nos plus grands compositeurs, je leur avais fait noter ce commencement d'air que chantait toujours Pasita, et je les avais priés de faire une fin à cet air. Tous revinrent avec une fin différente et la firent entendre à la pauvre enfant qui secouait la tête et qui disait :

» — Ce n'est pas cela.

Digitized by Google

» Elle ne dormait plus, ne mangeait plus, ne sortait plus. Elle se mit au lit, et voyant que tout était impossible, je me résignai à cette idée qu'elle allait mourir.

» Cependant, continua M. Benjamin, je voulus essayer, sinon d'un dernier remède, du moins d'une dernière distraction.

» Le printemps était revenu, je louai dans un petit pays nommé la Varenne, une charmante maison située sur le bord de la Marne.

» Je fis transporter là Pasita.

» Je lui donnai une chambre exposée au lever du soleil et d'où la vue s'étendait sur la rivière et sur les îles pittoresques dont la Marne est semée.

» Tous les soirs je restais avec elle jusqu'à ce qu'elle s'endormît, ce qui n'avait lieu que très-tard.

» Un soir, je venais de me retirer la voyant endormie, quand la femme de chambre, qui couchait auprès d'elle, entra tout épouvantée chez moi et me dit de venir tout de suite.

Digitized by Google

» Je courus à la chambre de Pasita.

» Je la trouvai en chemise, les cheveux dénoués, pâle et à moitié penchée hors de la fenêtre.

» — Que fais-tu là? m'écriai-je.

» — Silence, me dit-elle; je l'ai entendu.

» Et le visage de la pauvre fille rayonnait.

» — Qu'as-tu entendu?

» — L'air.

» Et en même temps elle me montrait la campagne. Mais la nuit était sombre et je ne distinguais rien.

» — Écoutez, fit-elle tout à coup.

» Je prêtai l'oreille.

» — Entendez-vous? me dit-elle tout bas.

» En effet, j'entendis un chant qui se perdait dans l'espace, et qui s'éteignit bientôt. Le silence se rétablit sans que rien revînt le troubler.

» Alors Pasita alla prendre sa guitare et joua jusqu'au bout l'air dont jusqu'alors elle n'avait su que la moitié.

Digitized by Google

» Ses yeux brillaient d'une flamme nouvelle et son visage avait une expression qu'il n'avait jamais eue.

» On eût dit que la vie rentrait dans ce corps amaigri par la douleur.

» Je crus qu'elle était sauvée, et je remerciai le ciel.

» Par moments elle prêtait de nouveau l'oreille, mais elle n'entendait plus rien.

» — Mon père, mon bon père, me disait-elle alors, c'est Dieu qui n'a pas voulu que je mourusse sans avoir eu le bonheur que je cherchais.

» Oh! je suis bien heureuse.

» — Veux-tu, mon enfant, lui dis-je, que je retrouve celui qui chantait ainsi et que je te l'amène?

» — Non, mon père, je voulais le chant et non le chanteur. Celui que j'ai entendu tout à l'heure est peut-être quelque rustre de la campagne qui dépoétiserait mon impression. J'aime mieux la garder pure en ne sachant pas par qui Dieu me l'a envoyée.

Digitized by Google

» Je vais mourir, mon père, mais si vous saviez combien je suis heureuse, vous ne me plaindriez pas.

» J'ai dans le cœur une joie indicible.

» Mes yeux voient au delà de votre horizon, et il me semble que ma bouche respire un autre air que le vôtre.

» Descendons au jardin et allons cueillir des fleurs.

» Et pendue à mon bras, Pasita descendit l'escalier tout en répétant sa chanson complète.

» Elle cueillit des fleurs de toutes sortes, se fit une couronne et en remonta dans sa chambre plein le devant de sa robe.

» Toute la nuit elle les effeuilla en souriant.

» Tout le jour elle regarda la nature en chantant, et lorsque le crépuscule descendit sur l'horizon, elle se mit à la fenêtre, sa guitare à la main, et elle attendit.

» Je ne la quittais pas des yeux.

» A l'heure où la veille elle avait entendu chanter, la même voix s'éleva.

Digitized by Google

» Pasita chanta avec elle.

» Toute son âme semblait être passée dans son chant.

» Les deux voix se turent en même temps. La guitare tomba des mains de la jeune fille et se brisa par terre.

» Je m'approchai de Pasita.

» Elle était morte, comme mourrait un ange, si les anges mouraient, avec un sourire.

» Je la transportai sur son lit, couvert des fleurs qu'elle avait effeuillées pendant le jour.

» Le lendemain, il y avait une grande agitation dans le village.

» Je demandai ce qui s'était passé, et l'on me raconta qu'un enfant, un petit batelier de quinze à seize ans environ, qui se promenait tous les soirs sur la Marne en chantant, s'était noyé, et qu'on venait de retrouver son cadavre.

» Chose étrange, le visage de cet enfant souriait.

» — Il se sera noyé volontairement, disaient les commères, car depuis quelque temps il était

Digitized by Google

triste, et ne voulait dire à personne la cause de sa tristesse. »

Le docteur se tut et essuya les larmes que ce récit lui faisait verser malgré lui.

J'écrivis à Pepeilo que Pasita se portait bien, qu'elle parlait de lui souvent, et que bientôt elle retournerait à Grenade.

Mais, à mon tour, je racontai cette histoire à l'un de mes amis qui partait pour l'Espagne, et lui m'écrivit de Grenade une lettre contenant ces mots :

— J'ai eu la curiosité de voir ce pauvre Pepeilo. J'ai essayé de lui confirmer ce que tu lui avais écrit, mais il m'a répondu : « Vous remercierez bien pour moi ce monsieur qui cherche à me consoler. Malheureusement j'entends dans mon cœur une voix qui me dit que c'est inutile. Je suis encore à la place où votre ami m'a laissé; mais je n'attends plus, et dans un mois, je l'espère, tout sera fini. »

» En effet, à en juger par l'état dans lequel je

Digitized by Google

l'ai trouvé, le pauvre garçon n'a pas un mois à vivre.

» Alors je me fis indiquer la Manuela, et curieux de savoir l'effet que lui produirait la nouvelle de la mort de sa fille, je lui dis :

— Pasita est morte.

— Je savais bien, me répondit-elle froidement, que malgré ce qu'il disait, ce vieux ne la guérirait pas. »

Depuis cette époque, j'ai revu souvent M. Benjamin, et nous ne nous sommes jamais rencontrés sans parler de Pasita.

— Dieu, me disait-il, veut quelquefois que sa créature quitte tout, parents et patrie, pour chercher ce bonheur mystérieux qu'elle rêve, et qu'elle passe sans secousse de la plus grande joie de la terre à la joie infinie du ciel.

Heureux ceux que Dieu aime ainsi et qui n'ont pas, entre l'accomplissement de leur rêve et le commencement de l'éternité, toute une vie de déceptions et de regrets.

Digitized by Google

Digitized by Google

VIII

ANGÉLIQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

Un soir, le capitaine D'... qui prenait grand plaisir à raconter des histoires de sa jeunesse, nous raconta celle-ci :

— J'avais quitté l'armée en 1815. Je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi; vous connaissez mes opinions. J'avais eu le tort de leur sacrifier ma carrière. Je n'étais pas riche, j'avais deux mille livres de revenu, tout au plus, et quoique jeune encore, je résolus de vivre avec cette modique somme dans une ville de province et de consacrer mon temps à des études que j'avais toujours négligées. Il me fallait, pour que ma résolution ne courût aucun risque, choisir une ville bien ennuyeuse et bien triste; je choisis N..., la reine de

Digitized by Google

l'ennui. Je n'avais rien eu de gelé en Russie, je portais un ruban rouge sur une redingote bleue, ce qui va toujours bien, et je ne voulais pas de maîtresse, ce qui est toujours un moyen sûr d'en avoir. Mon goût pour la retraite et pour l'étude n'était cependant pas de la misanthropie, et à la table d'hôte où je prenais mes repas, je fis quelques connaissances, entre autres celle d'un avoué qui regardait comme une partie de plaisir de dîner avec nous au lieu de dîner avec sa femme. Cet avoué donnait de temps en temps des soirées à l'eau sucrée qu'il appelait des petites fêtes, je ne sais pas pourquoi, et il fit tant que j'acceptai la sixième invitation qu'il me fit d'y aller. On dansottait chez cet avoué, qu'on nommait, je me le rappelle, M. Pellesèche, ce qui m'a toujours paru un nom assez agréable; on jouait à l'écarté, aux jeux innocents, et à minuit les femmes remettaient leurs boas, car dans ce temps, et surtout en province, les boas étaient un luxe en vogue, et chacun rentrait chez soi. Il y avait, aux soirées de ce

Digitized by Google

M. Pellesèche, une veuve blonde et grasse, montée sur trois douzaines de printemps et qui avait entre autres choses reçu de son mari le nom de madame Robinet. Tout le monde avait de drôles de noms dans cette maison-là. Je me souviens encore de deux demoiselles Flutard, deux jumelles avec des figures toutes pâles, de grands nez rouges et pointus, et des cheveux à la Sévigné. Ces pauvres filles étaient si grandes et si maigres, que les voyant ainsi toujours ensemble et toujours roides, on disait :

— Ah! voilà le numéro onze qui entre.

Mais ce n'est pas des demoiselles Flutard qu'il s'agit. Pour en revenir à madame Robinet, on ne peut pas dire qu'elle fût mal. Elle était petite, potelée, grassouillette, avec le nez retroussé, des fossettes sur ses joues roses, des dents blanches, des yeux petits, mais provoquants, riait bruyamment pour attirer l'attention, se décolletait beaucoup, ce qui retenait sur elle l'attention que le rire avait attiré : elle avait les bras un peu rouges,

Digitized by Google

les doigts un peu cassés, et des pieds charmants. Couvrez cette tête d'une coiffure en turban, ce corps d'une robe de brocart à grandes fleurs, mettez à son cou un collier de corail, des bagues de toutes couleurs à la main gauche, donnez-lui avec cela un air sentimental, et vous aurez l'ensemble et le détail de madame veuve Robinet, rentière, émargeant au grand livre.

Ma redingote bleue, mon ruban rouge et mes vingt-cinq ans plurent à madame Robinet, qui me raconta sa vie, transparente dans sa bouche comme du cristal de roche. Elle finit par nous inviter à dîner, le maître de la maison et moi. Elle nous donna un dîner à nourrir un bataillon, nous fit boire des vins exquis, me toucha le pied sous la table, me serra la main quand je m'en allai, et me dit qu'elle était visible tous les jours, excepté le dimanche, où elle allait chez M. Pellesèche.

Je lui devais une visite de digestion. Or jamais visite ne mérita mieux son nom, car jamais digestion ne fut plus longue. Je me doutais bien du

Digitized by Google

danger de cette visite. Malheureusement je n'avais pas, comme le vertueux Joseph, un manteau à laisser en me sauvant, de sorte que par égard pour ma redingote bleue que mes deux mille livres ne me permettaient pas de renouveler souvent, je restai.

Me voilà donc, par économie, l'adorateur de madame Robinet. Elle m'écrivait trois fois par jour des lettres de quatre pages et mettait des turbans pour me recevoir et me plaire davantage. Si cette femme eût voulu être simple, elle eût été une charmante femme; au lieu de cela, elle était la créature la plus ridicule du monde, sans compter qu'elle avait la manie de chanter : *Fleuve du Tage*, et *Partant pour la Syrie*, en s'accompagnant sur un piano criard, espèce d'épinette, avec laquelle elle divorçait continuellement de ton. Tout le temps que durait la romance, soit que nous fussions seuls chez elle, soit que cela se passât chez M. Pellesèche, il me fallait noyer mon regard dans son regard, et je commençais à me trouver

Digitized by Google

aussi ridicule qu'elle, d'autant plus qu'à certains chuchotements, à certains sourires qui nous accueillaient quand nous paraissions, car elle exigeait que je lui donnasse le bras pour aller en soirée, je compris que notre liaison était connue et donnait à rire.

Je voulais la rompre.

Mais la chose n'était pas facile. Madame Robinet tenait à moi comme à un beau diable. Bien plus, elle s'était emparée d'une clef de mon logement, et au moment où je m'y attendais le moins, je la voyais apparaître. Elle me disait alors que son amour pour moi lui faisait oublier les convenances, sa réputation et son passé irréprochable, et que si jamais elle trouvait une femme chez moi, elle la tuerait et se tuerait aussi.

Je savais à quoi m'en tenir sur la sincérité de ces menaces, mais en attendant, je menais une existence insupportable.

Bientôt ce fut à n'y plus tenir. Madame Robinet ne se contenta plus de venir le jour, quand je

Digitized by Google

rentrais le soir chez moi, je voyais de la rue, deux fois sur quatre, mes fenêtres éclairées.

J'essayai de tous les moyens honorables de rupture; je prétendis que j'étais malade, elle me dit qu'elle viendrait me soigner; je prétextai qu'il me fallait partir, elle me dit qu'elle me suivrait; je lui aurais bien fait dire que j'étais mort, mais elle eut voulu me jeter de l'eau bénite.

Ce n'était pas vivre cependant. Il ne me restait plus qu'un moyen de faire diversion à ce malheur, puisque je ne pouvais le vaincre. C'était de me consoler avec un autre amour. Cette idée-là ne me venait pas seulement par désespoir. Depuis quelques jours j'avais remarqué dans un passage de la ville, passage fermé à chaque bout par une grille de fer, et où l'on venait fumer quand il pleuvait, j'avais remarqué, dis-je, dans un magasin de mercerie, une charmante personne de dix-huit ans, toujours assise au comptoir et travaillant tout le jour. A neuf heures du soir, elle quittait le magasin et rentrait chez elle, dans une petite chambre,

Digitized by Google

au cinquième étage d'une maison dont la porte d'entrée donnait dans le passage. J'avais appris cela en venant rôder autour du magasin et en causant avec l'espèce d'invalide dont on avait fait le gardien du passage et qui était chargé de fermer les grilles.

Le plaisir que j'avais à voir Angélique, c'était le nom de la jeune ouvrière, était d'autant plus grand que j'étais forcé d'acheter ce plaisir. Pour avoir ma liberté le soir, il me fallait passer deux ou trois heures par jour avec madame Robinet à m'entendre dire que j'étais aimé, et à lui répéter que je l'aimais.

Or, s'il y a un supplice au monde, c'est celui-là. Aussi, dès que j'étais débarrassé d'elle, j'accourais au passage et j'oubliais mes chagrins en regardant Angélique, qui avait fini par s'apercevoir de mes visites fréquentes et qu'elle pouvait bien en être la cause. Mes vingt-cinq ans, ma redingote bleue et mon ruban rouge n'y avaient pas nui, et j'avais, à mon tour, surpris de temps en temps le regard de la jeune fille fixé sur moi. Mon cœur avait battu,

Digitized by Google

car, en réalité, Angélique était charmante, et sa gracieuse tête, que j'apercevais difficilement à travers les bonnets et les rubans suspendus derrière le vitrage, avait le don de me donner des éblouissements. On est d'autant plus prompt à devenir amoureux d'une femme dont on craint de ne pas être aimé, qu'on est adoré d'une femme qu'on n'aime pas et qui vous aime trop. Bien des gens qui avaient deux maîtresses, l'une qu'ils aimaient, l'autre dont ils étaient aimés, se sont aperçus, lorsqu'ils n'avaient plus que celle qu'ils préféraient, qu'ils n'étaient si amoureux que par comparaison, et que débarrassés de l'une, ils n'aimaient plus l'autre. C'est comme les prisonniers qui croient que s'ils étaient libres, ils passeraient leur temps à courir dans la campagne, et qu'il n'y aurait pas dans le monde assez d'espace pour eux. On leur rend la liberté, et ils passent des mois entiers sans sortir de leur chambre.

Cependant ce n'était pas là mon cas, à moi. Je n'aimais pas seulement Angélique par ennui de

Digitized by Google

madame Robinet, je l'aimais pour elle-même, et, libre, je l'eusse aimée. Elle était charmante en effet, avec ses cheveux blonds, retenus, comme cela était la mode alors, sur le haut de la tête par un grand peigne d'écaille, avec ses grands yeux bleus, doux, inquiets et défiants, avec son teint rose et la coquette simplicité de sa personne.

Un soir, à l'heure où j'avais l'habitude de venir dans le passage, je me cachai de façon à voir sans être vu. Je savais ce que je faisais. Angélique regardait à chaque instant à travers les vitres de la boutique, et paraissait tout étonnée de ne pas voir ce qu'elle cherchait.

Puisque je préoccupais ainsi la belle enfant, car je ne doutais pas que ce fût moi qu'elle cherchât, j'avais des chances de me faire aimer d'elle.

J'entrai dans le magasin, et je me fis montrer des manchettes brodées.

En voyant mon sérieux, Angélique ne put s'empêcher de rire.

J'achetai les manchettes; mais pendant une

Digitized by Google

heure je causai avec elle. Elle avait de l'esprit. Je rentrai chez moi où je trouvai madame Robinet.

Le lendemain, je revins chez Angélique, puis le surlendemain, puis tous les jours. Je me ruinais en cols et en rubans.

La maîtresse de la maison, à qui cela faisait une pratique de plus, fermait les yeux sur la cause de ces achats.

Mes affaires allaient bien. Je faisais de sensibles progrès dans le cœur d'Angélique, et sans madame Robinet, mon existence se fût épanouie dans une agréable espérance, rose comme une aurore de mai. Mais ce passage était une seconde ville de province, greffée sur celle que nous habitions, et il y avait des cancans à toutes les portes. Les voisins avaient remarqué ce monsieur en redingote bleue qui venait acheter tous les jours des aiguilles et des passe-lacets, et l'on commençait à jaser.

Or Angélique était une fille honnête qui tenait à sa réputation.

Digitized by Google

Quand je dis fille honnête, je n'entends pas dire qu'elle eût rendu des points à Jeanne d'Arc; je crois même que sa vie avait eu des jours dont on eût pu faire des chapitres de roman ou des sujets de vaudeville; mais en tout cas, cela n'avait pas été bien connu, et ce n'était pas à moi de médire d'antécédents qui diminuaient la peine que j'avais à me donner.

Bref, elle me dit un soir qu'il ne fallait plus que je revinsse au magasin, que cela pouvait lui faire du tort; mais qu'elle sortirait le lendemain vers midi pour porter des dentelles chez une pratique, que je me trouvasse sur son chemin, et elle m'indiquait les rues par lesquelles elle devait passer, rues assez désertes, et où nous pourrions causer une bonne demi-heure ensemble.

Nous nous rencontrâmes ainsi plusieurs fois; elle savait que j'étais amoureux d'elle, elle m'avoua que je lui plaisais; elle me fit jurer que je n'avais pas d'autre liaison; je le jurai en souhaitant que cela fût, et elle me dit avec cette fran-

Digitized by Google

chise dont le cœur sait tant de gré aux femmes qui l'ont :

— Eh bien, venez ce soir à onze heures chez moi.

Ceci se passait au mois de janvier.

Je passai la soirée chez un de mes amis. A dix heures et demie, je le quittai; et, enveloppé dans mon manteau, je pris le chemin du passage; pour y arriver, il fallait que je passasse par la rue où se trouvait mon hôtel, et en passant je vis mes fenêtres éclairées; je ne pus m'empêcher de sourire en pensant à cette bonne madame Robinet qui m'attendait, tandis que j'allais chez Angélique. J'allais donc être vengé! J'allais donc le lendemain avoir une scène avec elle, et, fort de mon nouvel amour, j'allais donc pouvoir lui dire que je ne l'aimais pas.

J'arrivai à la grille du passage, qui était fermée, et je sonnai.

L'écho de la voûte silencieuse répéta le bruit que fit la sonnette, et une grosse voix me cria :

Digitized by Google

— Que voulez-vous?

Je ne pouvais pas dire tout haut ce que je voulais.

— Je veux entrer, répondis-je.

— Vous demeurez donc dans le passage? continua la voix qui commençait à prendre forme de corps humain et qui s'avançait sous le costume d'un invalide en déshabillé.

— Oui, je demeure dans le passage

— C'est drôle. Je croyais que tout le monde était rentré, et l'invalide s'approcha de la grille pour l'ouvrir; mais auparavant, il me regarda, et ne me reconnaissant pas pour un des locataires du passage, qu'il connaissait tous, il remit la clef dans sa poche en disant :

— Je savais bien que tout le monde était rentré, passez votre chemin, je n'ouvrirai pas.

— Dites donc, gardien, lui dis-je alors d'une voix humble et qui avait des intonations de prière, venez donc que je vous parle tout bas, et en même temps je faisais sonner deux ou trois pièces de cinq francs.

Digitized by Google

Le cerbère comprit, et me cria en refermant la porte de sa loge :

— La consigne est sévère. Je n'ai pas envie de perdre ma place, allez vous coucher, c'est ce que vous pourrez faire de mieux.

— Silence donc, dans le passage, cria-t-on d'une fenêtre qui s'ouvrit :

Si j'avais tenu l'invalide, je l'aurais étranglé sans respect pour notre gloire, dont il était un des plus laids débris.

Il fallut bien en prendre mon parti. En insistant, j'eusse fait un scandale ridicule et inutile.

— Angélique eût du prévoir cela, me disais-je, à moins qu'elle n'ait voulu me faire une mauvaise plaisanterie.

Je me promenai une demi-heure devant la grille, espérant que ne me voyant pas venir, elle devinerait peut-être ce qui se passait, et descendrait me faire ouvrir; mais c'eût été trop exiger d'elle, et je ne vis personne.

Je pris le chemin de mon hôtel.

Digitized by Google

Il gelait à pierres fendre. J'avais le nez tout rouge.

— Voilà un rendez-vous d'amour qui finit bien, me disais-je en trottant le long des murs pour me réchauffer et en faisant résonner le pavé de la ville sous le talon de mes bottes.

Mes fenêtres étaient toujours éclairées.

— Ah! madame Robinet, me dis-je alors, comme vous ririez de moi si vous saviez ce qui se passe! Mais il ne sera pas dit que vous y gagnerez quelque chose à ma défaite, et que le diable m'emporte si vous me voyez cette nuit, malgré le froid qu'il fait. Attendez-moi, madame Robinet, attendez-moi!

J'avais la veuve en haine.

Je me promenai toute la nuit. Je gelais, mais j'aimais mieux cela que de me trouver au coin de mon feu, en tête-à-tête avec madame Robinet. Je fis le tour de N... Oh! l'affreuse ville à voir la nuit, par dix degrés de froid. Enfin le jour parut et les rues s'animèrent.

— Elle doit être partie, me dis-je; après avoir

Digitized by Google

pris pour me réchauffer une tasse de café dans le premier café qui s'ouvrit, je repris ma rue; mais avant de monter à mon logement, je voulus m'assurer qu'il n'y avait plus personne. Je dis donc au domestique qui servait de portier, en prenant ma clef pendue au clou :

— Il n'y a personne chez moi?

— Non, monsieur.

— Il y avait quelqu'un cependant?

— Oui, monsieur, mais ce quelqu'un est parti, puisque voici votre clef.

— Et qu'est-ce que ce quelqu'un a dit en partant?

— Ce quelqu'un ne paraissait pas content, fit le domestique. Du reste, monsieur trouvera une lettre sur sa table. Ah! monsieur fait des malheureuses, continua le domestique avec cette familiarité qui caractérise les garçons d'hôtel, surtout en province. Cette petite dame était pourtant bien gentille, et avait de bien jolis cheveux blonds.

— Des cheveux noirs, vous voulez dire.

Digitized by Google

— Non, monsieur, des cheveux blonds, je les ai bien vus quand je suis monté lui faire du feu, car elle grelottait.

— Cette dame qui est venue n'est donc pas celle qui a l'habitude de venir?

— Non, monsieur.

— Ah! malheureux que je suis, m'écriai-je, et un affreux pressentiment me traversa l'esprit.

Je courus à ma chambre, tiède encore de la présence d'une femme, et je trouvai sur une table une lettre à mon nom.

Je l'ouvris, et voici ce que je lus :

« Craignant qu'on ne vous ouvrît point le passage à onze heures du soir, et que vous ne crussiez à une mauvaise plaisanterie de ma part, j'avais voulu tenir ma promesse, et vous faire une surprise. J'étais venue vous attendre ici. Sans doute quelque autre femme vous aura retenu. C'est la seule raison qui ait pu vous empêcher de rentrer chez vous. Vous savez que je suis jalouse, et surtout que je suis fière. J'ai été ridicule de dix

Digitized by Google

heures du soir à huit heures du matin. On ne pardonne pas cela. Toute explication est donc inutile entre nous. Je souhaite à l'*autre* ce que j'ai été forcée de rêver.

» ANGÉLIQUE. »

Et j'avais passé la nuit à grelotter dans la rue!

Je ne voulais pas donner à Angélique la véritable raison de mon absence. Je lui en donnai donc une fausse qu'elle ne voulut pas croire, et qui ne changea en rien sa détermination.

Elle ne voulut plus entendre parler de moi.

Digitized by Google

Digitized by Google

IX

UNE

EXÉCUTION CAPITALE

HISTOIRE VRAIE,

ENCORE PLUS VRAIE QUE LES AUTRES.

Digitized by Google

Digitized by Google

Toutes les fois que dans les *nouvelles diverses* d'un journal on tombe sur un article commençant par ces mots : « Ce matin a eu lieu l'exécution, etc., » se terminant par cette formule invariable : « Une minute après, la justice des hommes était satisfaite », on lit cet article d'un seul trait et de préférence à tous les autres, tant l'âme et l'esprit sont avides d'émotions. On sait d'avance que le journal ne donnera que des détails généraux, dans des termes connus, et cependant on lit. On connaissait d'avance toutes les péripéties de ce drame légal, et pourtant on veut se les entendre répéter. Cette mort récente, brusque, certaine, honteuse, violente, d'un homme au milieu

Digitized by Google

des hommes et par les hommes, la souffrance de ce malheureux qu'on plaint; car devant l'échafaud le criminel disparaît, car devant l'éternité on oublie ce que l'âme a été pour ne plus voir que ce qu'elle doit être, après l'effroyable secousse qui va, sous le nom de châtiment, la dégager du corps; cette mort, dis-je, préoccupe assez pour qu'on y rêve quelque temps après l'avoir lue, et pour qu'on fasse sur ce sujet, si banal qu'il soit, toutes sortes de réflexions plus ou moins philosophiques. Puis on déjeune, et l'on oublie cette impression, d'autant plus vite qu'elle n'est pas personnelle, jusqu'à ce que la même chose se représente. La génération à laquelle j'appartiens, génération amphibie, moitié voltairienne, moitié religieuse, moitié croyante, moitié sceptique, produit net de la double révolution opérée par la fin du XVIII[e] siècle et le commencement de celui-ci, cette génération a, ou plutôt avait un défaut énorme, l'ostentation du mal, l'affectation du sans cœur, la vanité de la sécheresse; elle trouvait

Digitized by Google

du meilleur goût de ne s'amuser comme de ne s'émouvoir de rien.

C'étaient nos pères qui avaient combattu, c'étaient nous qui étions lassés. Nous passions pour des hommes blasés avant d'avoir vécu, usés avant d'avoir servi, ce qui ne nous empêchait pas, quand nous étions seuls en face de nous-mêmes, quand il n'y avait personne là devant qui faire de l'effet, de sentir tout à coup des larmes monter de notre cœur à nos yeux, sous la commotion de quelques-uns de ces bons sentiments que nous appelions du chauvinisme. C'est que la nature est plus forte que toutes ces mauvaises petites théories de collége; aussi nous sommes-nous bien vite corrigés de cette étrange vanité du mal, et si nous ne sommes tout à fait bons, au moins, pour la plupart, commençons-nous à être vrais. La franchise des sentiments, c'est déjà une vertu. Ceux qui sont restés ce qu'ils étaient sont devenus des exceptions.

Or, une des choses qu'il fallait avoir vues, quand nous avions vingt ans, c'était une exécution capi-

Digitized by Google

tale. On s'abordait un jour, on avait entendu dire qu'un pauvre diable devait être guillotiné le lendemain ; on faisait le projet, *la partie*, d'aller souper jusqu'à l'heure indiquée et d'aller voir cela. Le plus souvent, on trouvait, de ce moment à l'heure du rendez-vous, un prétexte quelconque pour ne pas y aller, par cette seule raison que l'on avait peur de ce que l'on allait faire, et que la mort, surtout celle-là, n'est pas de celles qui se laissent rire au nez par des gamins de vingt ans.

Ceux qui avaient le courage d'y aller, en rapportaient sur la bouche un de ces rires pâles et nerveux qui ressemblent plutôt à une douleur qu'à un rire, et dans le fond du cœur un bel et bon remords qui ramenait souvent devant leurs yeux la tête qu'ils avaient vue tomber. Je me rappelle, moi, dans une circonstance pareille, m'être tellement engagé, tellement avancé vis-à-vis d'un de mes camarades qui n'avait pas plus envie que moi de voir guillotiner, qu'à moins de passer pour je ne sais qui, je dus aller le chercher le jour d'une

Digitized by Google

exécution. J'y allai, seulement j'eus soin, tout en le faisant se hâter, comme si j'avais hâte d'arriver à l'avance, de prendre mes mesures pour arriver trop tard. Nous rencontrâmes la machine qui revenait. Bien m'avait pris de manquer de courage avant, nous manquâmes de nous trouver mal devant la brusque apparition de cette charrette. Qu'eût-ce donc été devant la chose?

Cependant nous avons grandi et vieilli de quelques années dans ce siècle rapide que nous traversons, et quelque chose de plus grave, en ce qui me regarde, et j'ai observé la même transformation chez presque tous, a remplacé les sentiments bâtards de la première jeunesse. Un certain besoin d'étude, de science morale, de philosophie, d'impressions sérieuses est entré dans notre esprit, et nous pouvons faire maintenant avec un but, avec une raison, avec une excuse, ce que nous ne voulions faire autrefois que par forfanterie.

J'avoue donc que j'étais curieux d'assister à une

Digitized by Google

exécution ; mais, au lieu de le dire tout haut, je le disais tout bas à ceux qui pouvaient me renseigner sur les moyens, le jour et l'heure de ce sinistre spectacle, car on sait que peu de personnes sont dans la confidence. J'avais honte de cette curiosité depuis que j'étais à peu près sûr de la satisfaire ; je dis à peu près, car deux ou trois fois je fus prévenu à temps qu'une exécution devait avoir lieu, et je n'osai m'y rendre. Le courage me manqua en face de la nuit et de l'idée que je me faisais de ce terrible spectacle.

Enfin, je pris une grande résolution et me dis que pour le premier individu qui, selon ma conscience, aurait mérité la mort, qui aurait commis un de ces crimes horribles que la mort seule ne punit pas assez, et qui serait condamné, je me ferais partie intéressée de la société qui le punirait, et qu'armé de mon droit de représailles, comme membre de cette société, j'irais voir satisfaire la justice humaine.

L'occasion ne se fit pas attendre.

Digitized by Google

Le nommé Bixner viola sa fille, la tua, et jeta dans la Seine le cadavre, devenu la preuve du crime. C'était complet.

Il fut condamné à mort, son pourvoi rejeté, et l'exécution devait avoir lieu ce matin, vendredi 31 janvier.

J'en fus prévenu par une lettre, hier au soir; je me promis, en me couchant, d'aller voir comment mourrait cet homme, et je dormis, ce qui me prouva que cette fois j'étais bien résolu.

L'exécution devait avoir lieu à huit heures, je me réveillai tout seul à six.

Chose étrange! je savais que cet homme devait mourir six heures avant qu'il le sût, et je me réveillais pour assister à sa mort, à l'heure où l'on venait la lui annoncer.

Je faisais ce rapprochement en ouvrant les yeux, parce que l'esprit tendu vers cette seule pensée, à travers l'obscurité de la nuit, m'isolant dans l'action que j'allais accomplir, tout disparaissait, et je ne voyais plus que lui et moi.

Digitized by Google

J'eus encore un moment d'hésitation.

— A quoi bon, me disais-je, aller voir mourir cet homme? Que m'a-t-il fait, à moi? Laissons donc plutôt le soleil se lever sur aujourd'hui comme sur hier. Au lieu d'éclairer de pareilles nécessités sociales, voilons-les au contraire le plus possible.

J'avais fait tant de fois ce raisonnement qu'il se trouva usé ce matin. Je me levai, et je partis.

Il faisait un temps affreux. Le ciel roulait de gros nuages couleur d'ardoise, au-dessus de vapeurs grises, qui couraient rapides sous le vent d'ouest, et transparentes comme de la gaze de deuil. Il avait plu. Le pavé était couvert de boue. Il faisait froid et sombre. Comme on le voit, la mise en scène y était.

J'allai prendre un coupé à la porte de la Maison-Dorée, de ce restaurant joyeux qui n'a pas la peine de s'éveiller, n'ayant pas l'idée de s'endormir. Je réveillai un cocher qui dormait sur son siége, et je lui dis :

Digitized by Google

— Barrière Saint-Jacques.

Cet homme, croyant sans doute que je descendais de chez le restaurant, regarda avec un certain étonnement ce monsieur qui allait de si bonne heure barrière Saint-Jacques. Il devina sans doute ce que cela voulait dire, mais il ne dit rien et partit.

Les rues étaient solitaires. En approchant du funèbre quartier, nous rencontrâmes des groupes de sergents de ville, suivant tous la même direction. Évidemment, ils se rendaient au lieu du supplice.

Je devinai plutôt que je ne vis la place, et je fis arrêter ma voiture, ne voulant pas, par une pudeur bien naturelle, avoir l'air de venir voir une pareille chose comme on va voir n'importe quoi.

Il y a des sensations qu'on devrait acheter au moins par une fatigue. J'aurais dû venir à pied.

L'obscurité était complète, et la place mal éclairée. Cependant, je voyais briller quelques baïonnettes, et une masse vague, sans forme, s'élevait au centre du carrefour. Je m'approchai

Digitized by Google

avec un grand battement de cœur, je dois le dire. C'est que c'est sérieux, je vous en réponds; cette chose inerte, qui tient l'éternité suspendue à un fil, ce monstre inanimé dont la gueule est sans fond, et qui fait d'un seul coup jaillir une âme jusqu'à Dieu. Elle était là toute droite, toute prête, toute béante. Quand je me disais qu'un être vivait encore, qui, dans une heure au plus tard, allait être forcé de passer sa tête dans cet étrange collier et de mourir de l'étreinte; que j'étais venu, moi, pour voir cela, j'avais grande envie de m'en retourner.

Je n'avais jamais vu une guillotine, ni de loin ni de près. Je m'approchai. Tout le monde connaît la forme de l'instrument. Posée toute droite sur une plate-forme, une échelle sans échelons, avec une collerette de bois en bas et un couteau triangulaire en haut. C'est horriblement simple : à côté de l'échelle, le coffre où l'on jettera le corps; au-dessous, le panier où tombera la tête; de l'extrémité haute de l'échelle, au coin de la balustrade, la corde

Digitized by Google

qu'il n'y a qu'à tirer; tout cela peint en rouge et vu la nuit.

A peine y avait-il là une vingtaine de personnes, sans compter les gendarmes à pied. Comme il était de bonne heure, on laissait rôder autour de l'instrument, voir le théâtre avant la pièce.

Que faisait, que disait, que souffrait en ce moment le malheureux acteur?

Peu à peu, les spectateurs devenaient plus nombreux. Un jour pâle entr'ouvrait le ciel, et dessinait d'une façon plus précise la silhouette de la machine.

Une étoile, une seule, brillait juste au-dessus.

De temps en temps quelque lourde charrette de boucher, avec sa chair saignante, éclairée d'une lanterne rouge, passait sur la place.

Le jour augmentait peu à peu, des groupes se formaient, et des conversations étranges dénotaient des habitués, des familiers, des rassasiés même de la chose.

— Tu ne restes pas? cria une voix à une ombre qui s'éloignait.

Digitized by Google

— Non, *pas aujourd'hui*, j'ai de la besogne.

On ne laissait plus approcher de l'instrument. Une troupe de dragons arriva qui se rangèrent d'abord en face de l'échafaud; puis tout autour, entre les chevaux : les gendarmes; et derrière : le public.

L'étoile disparut, la nuit avec elle. Le jour se montra, tout se trouva éclairé; on pouvait voir de loin.

L'affluence devenait à chaque instant plus grande. Ce n'étaient plus des spectateurs solitaires qui arrivaient, leur pain sous le bras et une pipe à la bouche; c'étaient des troupes de cinq ou six curieux à la fois, accourant, comme des gens qui ont peur d'être en retard, par tous les débouchés avoisinants.

J'avais tant regardé la machine, que je m'y étais habitué. Moi aussi je commençais à attendre avec une certaine impatience.

Deux jeunes gens couraient à côté de moi.

L'un d'eux s'arrêta.

— Où vas-tu? dit-il à l'autre.

Digitized by Google

— Parbleu ! je vais du côté de la tête.

Et il passa du côté où la tête devait tomber.

Il pouvait avoir dix-huit ans.

Les fenêtres commencèrent à s'ouvrir et à se peupler. A l'une d'elles, je vis une femme qui donnait à teter à son enfant. Elle était donc bien sûre que ce qu'elle allait voir ne ferait pas tourner son lait !

— C'est maman qui va bien voir cela, dit un gamin d'une quinzaine d'années. Et en même temps il jetait une pierre dans les volets d'une fenêtre close encore, pour réveiller sa mère à temps.

Les enfants et les femmes dominaient.

Il y avait un moutard de quatre ans qui pleurait, parce qu'il avait froid.

— Si tu pleures, je t'emmène, lui dit sa mère.

L'enfant se tut.

Il se disait bon nombre de plaisanteries sur l'instrument, et sur celui qui allait venir. Mais je ne crus pas à la sincérité de ces plaisanteries-là. Elles sont pour moi la preuve d'un courage mal assis,

Digitized by Google

qui a besoin de s'appuyer sur quelque chose ou de se convaincre par son exagération même.

D'autres passaient rapidement, sans regarder, entraînés par leur devoir ou par leur dégoût.

Il y avait de beaux hommes du peuple, comme on aime à les voir, graves, recueillis, sérieux, sachant ce qu'ils faisaient en venant là. Ceux-là étaient venus seuls et devaient s'en aller seuls.

Un grand bruit se fit. Je tressaillis. Je crus que c'était la charrette, ou plutôt la voiture mortuaire. C'était tout simplement un tombereau.

Un enfant de quatre ans était monté sur une borne plate, et regardait comme il eût regardé les apprêts d'un feu d'artifice. Cependant, il reconnut tout à coup que ce n'était pas pour une fête que tout ce monde était rassemblé, et, dégringolant de sa borne, il se sauva tout pâle et à toutes jambes chez sa mère.

— Y a-t-il des gens *ostinés*, dit une femme en s'arrêtant à une bonne place, ils disent qu'on ne guillotine pas le vendredi, que ça porte malheur!

Digitized by Google

Le moment approchait. Si chacun ne l'eût pas dit, l'agitation générale l'eût annoncé.

Irai-je du côté de la *tête* ou du côté du corps?

Je restai du côté du corps, le côté de la tête était trop pour la première fois.

Terrains, fenêtres, grilles, étaient couverts de monde.

Il n'y avait peut-être que moi avec un chapeau.

— Monsieur, si vous voulez bien voir, me dit en s'approchant de moi, avec beaucoup de prévenance et de politesse, un homme qui m'avait sans doute reconnu pour un novice, vous n'avez qu'à monter chez moi.

Je le remerciai, et je restai où j'étais.

— Es-tu bien là-haut, Fifine? cria une femme à une jeune fille qui mangeait à la fenêtre.

— Je ne vois pas le couteau, mais ça ne fait rien.

Toutes ces paroles, je les ai entendues. Ce n'est pas la peine d'inventer.

Un grand murmure ébranla la foule, puis un

Digitized by Google

grand silence se fit. Deux voitures, précédées de gendarmes, arrivaient au grand trot par le boulevard à droite de l'échafaud.

Dans la première, cabriolet fermé, était le prêtre.

Dans la seconde, voiture grillée, un soldat, qui représente la loi, le bourreau, qui représente la justice, le condamné, qui représente le crime.

La seconde voiture s'arrêta, tournant le dos à l'escalier rouge, et vomit par derrière la pâture de la bête!

Tous les regards étaient rivés sur le patient. Je me disais : — Ainsi, voilà une chose qui vit, un être qui se meut, une créature qui pense. Tout est encore en jeu dans cette machine humaine, et la nature lui a donné ce matin, pour tout le jour et pour de longues années encore, l'élan quotidien de la vie. Cette machine est l'œuvre admirable de Dieu, pas un de ses organes, pas une de ses fibres, pas un de ses moindres vaisseaux qui ne soit une merveille, un miracle. Cet être est un être comme nous, fait

Digitized by Google

comme nous, qui est né, a vécu, a aimé, a souffert comme nous. Eh bien, dans une seconde, ce couteau inerte qui est suspendu en l'air va tomber entre l'épaule et la nuque de cet homme, poussé par la main d'un homme auquel il n'a rien fait, au milieu d'hommes qui n'ont rien à lui reprocher qu'un crime dont ils n'ont pas souffert; et tout sera dit; et cette admirable chose humaine ne sera plus qu'une masse sans force, sans équilibre, sans pensée; et la vie, qui continuait son chemin ordinaire dans ce corps, aura été forcée de s'arrêter avec étonnement devant cette mort brusque et implacable!

Ainsi la mort, qui nous saisit tous à un endroit de la route, mais à un endroit ignoré, si bien que nous chantons en attendant, la mort l'attend, lui, ce malheureux, à la dernière marche de cet escalier qui n'en a que huit. Voilà qui est certain, inévitable, quoi qu'il dise, quoi qu'il fasse, quoi qu'il veuille, eût-il le repentir, fût-il innocent.

Et cependant cet homme monta avec calme ces

Digitized by Google

degrés de l'éternité. Toute sa vie n'était plus que le courage dans la mort.

Et qui veut qu'il en soit ainsi? La société. Et pourquoi a-t-elle condamné cet homme à mourir?

Parce qu'il a commis un crime, un double crime, le viol et l'assassinat; un triple crime, c'est sa propre fille qu'il a violée et assassinée.

Certes si jamais un homme a mérité la mort, c'est celui-là, j'en conviens; puisqu'il y a encore une punition qu'on regarde comme la plus grande et qu'on appelle la mort, qu'on doit appliquer la plus grande punition au plus grand crime; et cet homme a commis le plus grand crime qu'homme, père et chrétien, un être vivant, puisse commettre.

Raisonnons cependant.

Prenons pour exemple cet assassin qui monte les dernières marches de sa vie et qui, dans une minute, quand sa tête aura roulé, aura expié son crime aux yeux des hommes, et, s'il s'est repenti, aux yeux de Dieu.

Il a violé sa fille et l'a tuée ensuite. Le second

Digitized by Google

crime n'est que la conséquence fatale du premier. S'il eût commis ce crime en état d'ivresse, vous l'eussiez laissé vivre. Il y eût eu des circonstances atténuantes peut-être. Cet homme n'eût pas eu toute sa raison en ce moment. Ainsi, vous croyez qu'il l'avait, sa raison? Vous croyez que la passion violente, dans une violente nature, ne peut pas faire ce qu'y ferait une bouteille d'eau-de-vie? Vous croyez que cet homme était plus maître de lui ayant cette passion dans les entrailles, que s'il eût eu l'ivresse vineuse dans la tête; et vous croyez que vous avez le droit de le tuer par l'épée parce qu'il a frappé de l'épée? Non, vous ne l'avez pas, ce droit. Dieu seul a le droit de détruire ce qu'il a créé, d'abord; sans compter que si le crime de cet homme est aussi grand que vous le dites, la mort, ce repos de l'éternité trouvé dans une secousse de quelques minutes, ne sera pas une punition aussi grande que la vie avec le remords, un exemple aussi grand que la vie avec le repentir et le travail.

Digitized by Google

Maintenant, l'échafaud doit-il inspirer la crainte aux criminels, et par conséquent, retenir leurs bras au moment du crime? doit-il servir d'exemple aux autres?

Je ne le crois pas; et la preuve, c'est qu'il y a toujours autant de crimes, malgré les exemples donnés, sans compter le grand nombre de criminels qui sont montés sur l'échafaud, comme à une tribune; qui y ont insulté à la justice de Dieu et à la justice des hommes, du même geste et du même mot, et qui sont morts en faisant la grimace à la société qui les tuait.

A qui profitait cet exemple? La guillotine érigeait le vice en triomphe, elle servait de piédestal au crime.

Quant à l'effet sur la masse, que les juges aillent en juger par eux-mêmes comme je l'ai fait ce matin, et ils verront qu'il est à peu près nul.

— Comme c'est vite fait, dit le peuple désappointé et chez qui l'émotion du dénouement est inférieure à l'émotion de l'attente.

Digitized by Google

Et il a raison, le peuple.

La mort sur la guillotine n'est que l'escamotage de la vie : un tour de gobelet dans lequel il reste une tête. C'est trop ou trop peu.

Bixner, le cou dépouillé de cheveux (ce cou, qui ne doit plus servir à rien qu'à être coupé, est sinistre à voir, surtout d'où je le voyais par derrière), Bixner dit quelques mots tout bas à son confesseur, puis, soutenu par le saint homme, il arriva d'un pas assez calme sur l'estrade de l'échafaud. On ne perdit pas de temps. L'aide du bourreau le poussa sur la bascule. La tête se trouva prise du même coup dans le cercle, le couteau tomba avec un bruit sourd, étrange, semblable au bruit que ferait la mort en frappant à la porte de l'éternité. L'aide jeta ce corps roide comme un mannequin dans le coffre ouvert, et cela avec une adresse merveilleuse; la tête était tombée toute seule dans le panier recouvert au même instant, et le coutelas, rouge comme la langue d'un tigre, fermait la gueule du monstre satisfait.

Digitized by Google

Un frémissement universel, qu'on pourrait appeler l'électricité de la mort, courut dans la foule; chacun regarda son voisin comme étonné d'avoir vu cela, comme ayant besoin d'un complice, et l'on se retira.

— Ah! le gueux est bien mort, dit un jeune garçon qui passait à côté de moi au bras d'une vieille femme, sa mère sans doute.

— Pas si bien que l'autre, répondit la vieille avec dédain.

— Quel autre?...

Vous croyez donner un exemple qui effraye toujours, vous ne donnez qu'un spectacle qu'on siffle quelquefois.

FIN

Digitized by Google

TABLE

I. THÉRÈSE..... 1
II. LA MAISON DU VENT..... 38
III. HISTOIRES VRAIES..... 77
IV. ENCORE UNE HISTOIRE VRAIE..... 146
V. OFFLAND..... 177
VI. LES TROIS CHANTS DU BOSSU..... 217
VII. LA FIN DE L'AIR..... 253
VIII. ANGÉLIQUE..... 303
IX. UNE EXÉCUTION CAPITALE. 325

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google